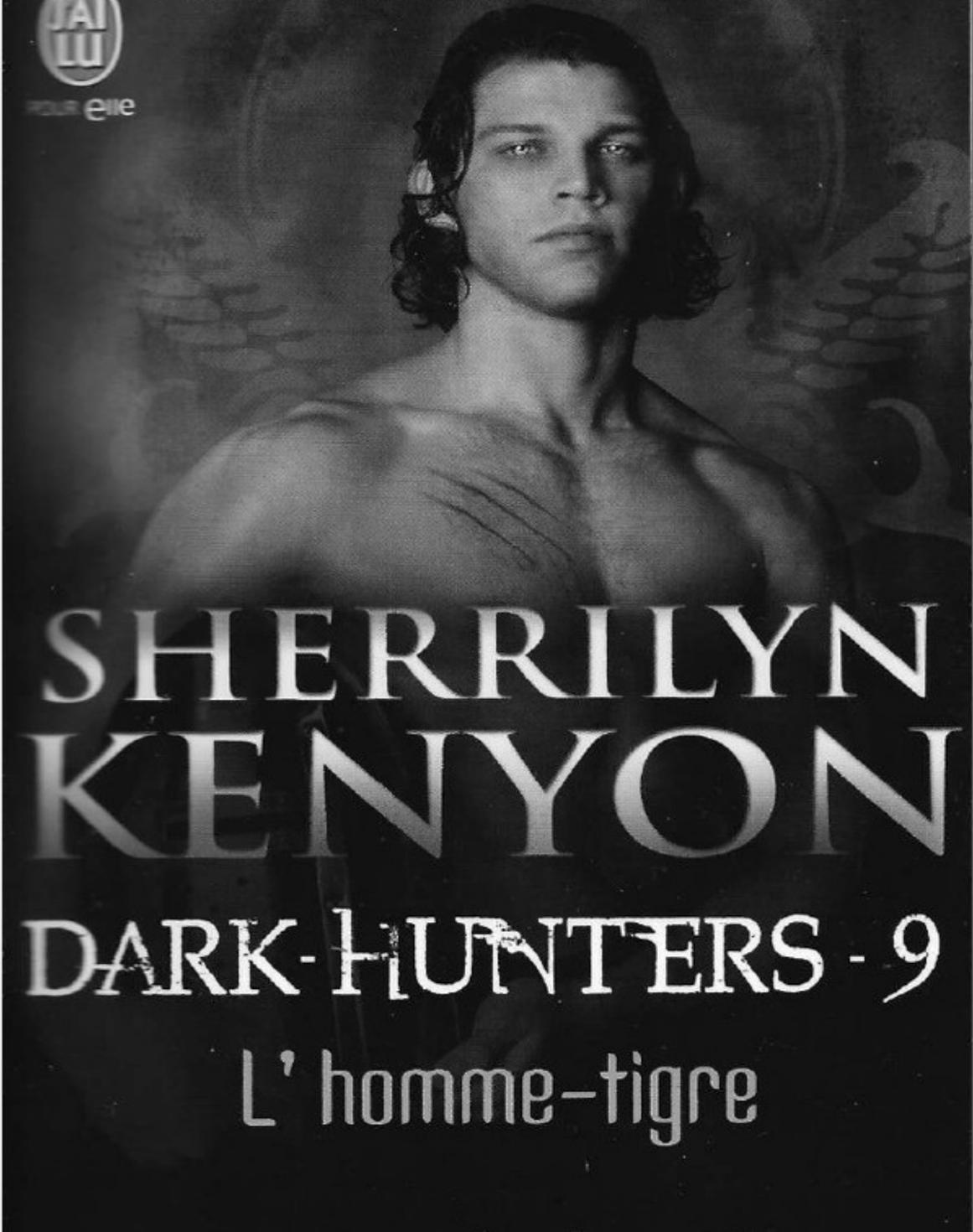




POUR elle

LE CERCLE DES IMMORTELS



SHERRILYN
KENYON

DARK-HUNTERS - 9

L'homme-tigre



CRÉPUSCULE



LE CERCLE DES IMMORTELS

POUR elle



SHERRILYN
KENYON

DARK-HUNTERS - 9

L'homme-tigre



CRÉPUSCULE

SHERRILYN

KENYON

LE CERCLE DES IMMORTELS

DARK-HUNTERS-9

L'homme-tigre

ROMAN

Traduit de l'américain

par Dany Osborne

Limani

Au fond de lui, tout être, homme ou bête, aspire à trouver un havre. Un endroit où il pourra échapper à toute persécution, où il ne sera jamais traqué ni mis à mal.

Mais autrefois, il y a bien longtemps, il n'existait aucun endroit de cette sorte pour ceux qui étaient à la fois homme et bête. Pour ceux qui marchaient à quatre pattes le jour et sur deux jambes la nuit.

Tous les chassaient, et ils n'avaient pas de refuge.

Leur histoire, comme toutes les histoires, a eu un commencement: un amour fou, qui alla à l'encontre de toutes les lois. Il y a des lustres de cela, un roi de la Grèce antique adorait sa femme, la reine, plus que tout au monde. Mais celle-ci cachait un lourd secret : elle était issue d'une race maudite, les Apollites.

Plus de deux mille ans avant sa naissance, ses ancêtres avaient commis une faute tragique. Ils avaient mis à mort la maîtresse et le fils du dieu grec Apollon. En mesure de rétorsion, celui-ci avait jeté un triple mauvais sort aux membres de ce peuple coupable.

En premier lieu, il les avait condamnés à boire le sang de leurs semblables pour assurer leur subsistance.

En deuxième lieu, à ne plus survivre à la lumière du jour.

Enfin, et cette malédiction-là était la pire, à périr dans d'atroces souffrances lors de leur vingt-septième anniversaire.

La reine retourna donc en poussière le jour même de ses vingt-sept ans, et le roi, impuissant à neutraliser le maléfice, assista à son agonie en criant son nom. Lorsqu'elle eut disparu, il comprit que ses deux fils étaient destinés à subir le même sort que leur mère.

Incapable de supporter la perspective de leur perte, il se servit de la magie pour prolonger leurs existences.

Une magie qui faisait appel aux côtés les plus noirs de la sorcellerie. Il réunit des Apollites et se livra sur eux à des expériences. Il mêla leur humanité maudite à la force des bêtes les plus puissantes, créant ainsi deux races distinctes : les Katagarias au cœur d'animal et les Arcadiens au cœur d'homme, qui pouvaient prendre forme animale à la puberté - laquelle survenait chez eux vers l'âge de vingt-cinq ans. Arcadiens et Katagarias étaient les deux faces d'une même médaille, deux espèces sœurs capables d'user de la magie et de voyager dans le temps lors des nuits de pleine lune.

La malédiction jetée par le dieu grec s'en trouva annihilée. Les Apollites transformés par le roi étaient désormais mi-hommes, mi-bêtes et ne subissaient plus le sort dont Apollon les avait frappés. Du moins le roi le croyait-il, jusqu'à ce que le dieu grec aille se plaindre aux trois Parques.

— Qui crois-tu être pour oser interférer dans la volonté divine ? demandèrent-elles au roi.

Il leur répondit d'un ton vibrant de défi :

— Je suis un père. Et comme tout père, je n'aspire qu'à protéger mes fils. Personne ne prendra leur vie sans nécessité, en se servant d'un prétexte qui ne les concerne pas.

Cette argumentation ne suffit pas aux Parques, que l'attitude du roi avait mises en colère. Elles exigèrent de lui qu'il élimine les Arcadiens et les Katagarias, en commençant par ses fils.

Il refusa.

— Très bien, dirent les Parques. Dans ce cas, il n'y aura jamais de paix entre les deux espèces. À partir de ce jour, les Katagarias et les Arcadiens n'auront qu'un but : s'entre-tuer.

Et il en alla ainsi pendant des milliers d'années. Les Arcadiens tuaient les Katagarias, qui en retour les abattaient sans merci.

Cet état de guerre permanent semblait ne jamais devoir cesser. Toutefois, quelques aménagements furent

réalisés par, entre autres, Savitar, le médiateur impartial, qui créa des havres où Katagarias et Arcadiens pouvaient se réfugier pour souffler. Une fois reposés, ils rejoignaient les rangs des leurs et reprenaient l'éternelle guerre.

Ces endroits étaient très secrets, et le sont toujours. Ils sont sacrés. Aucun homme ni bête ne saurait rompre la paix qui y règne sans provoquer la fureur des Katagarias et des Arcadiens.

Ceux qui gardent les sanctuaires sont conscients de l'honneur qui leur a été fait. Leur mission est une lourde charge. La paix résulte toujours d'un sacrifice, et peu d'êtres se sont autant consacrés à cette cause que le clan des ours qui gère le *Sanctuaire* de La Nouvelle-Orléans, un bar.

La loi, comme la vie, a toujours été le résultat d'épreuves...

Les mots écrits sur son carnet de notes dansaient dans l'esprit de Marguerite d'Aubert Goudeau et se confondaient avec ceux prononcés par son ami et camarade d'études Nick Gautier: « Oui, disait-il, la vie est un parcours du combattant jalonné d'épreuves. Soit tu les réussis, soit tu les loupes. Personnellement, je pense que l'échec te file un grand coup de pied aux fesses. J'entends bien survivre et rigoler en montrant mon cul à tous les *losers*. »

Un sourire triste se dessina sur les lèvres de Marguerite tandis qu'une profonde amertume envahissait son cœur. Elle se rappelait Nick et sa manière caustique d'appréhender l'existence, l'amour, la mort et autres questions existentielles. Ce garçon était capable de tourner des phrases comme personne.

Il lui manquait tellement ! Il avait été un frère pour elle, et pas un jour ne s'écoulait sans qu'elle pense à lui. Elle ne parvenait toujours pas à croire qu'il n'était plus là. Six mois plus tôt, la mère de Nick, Cherise Gautier, avait été découverte assassinée dans leur maison de Bourbon Street. Nick avait disparu, et la police de La

Nouvelle-Orléans pensait qu'il était le meurtrier de sa mère.

Mais Marguerite savait qu'il n'en était rien.

Personne sur cette terre n'aimait autant sa mère que Nick. Cherise Gautier était morte, et Nick devait l'être aussi. Sinon, le coupable aurait été démasqué depuis longtemps. Ivre de rage et de douleur, Nick aurait eu à cœur de le confondre et de le châtier. Lui vivant, le meurtrier de Cherise ne serait pas resté impuni.

Marguerite était persuadée qu'il était parti sur les traces du tueur et avait laissé la vie dans cette traque. Probablement gisait-il dans un bayou. C'était là la seule explication plausible à son absence.

Cette idée rendait Marguerite malade. Nick était un jeune homme si gentil, un camarade tellement plaisant, gai et fiable. Dans l'univers plein de carcans et de préjugés de Marguerite, où elle pesait constamment chacune de ses paroles, prenait garde à ne rien dire de choquant, Nick apportait les bouffées d'air frais et le pragmatisme dont elle avait besoin. C'était pour cela qu'il lui manquait tant.

Selon Nick, elle menait une vie débilante. Ses amis étaient superficiels, son père névrosé, au point d'aller fouiller en profondeur dans le pedigree de tout petit ami avec lequel elle entamait une relation. Ensuite, il concluait invariablement que le petit ami en question était socialement inacceptable pour elle.

«Tu dois assumer ta destinée, Marguerite», disait-il, une phrase que la jeune fille détestait.

Que désirait son père ? Qu'elle reste célibataire afin de ne pas salir la réputation de la prestigieuse famille d'Aubert Goudeau ?

Marguerite poussa un lourd soupir en regardant les notes prises lors de son cours de droit. Les larmes ne tardèrent pas à lui monter aux yeux. Nick n'avait jamais aimé étudier à la bibliothèque. Lorsqu'il était là, il invitait Marguerite et d'autres camarades à réviser chez lui quatre jours par semaine. Une époque révolue, songea-

t-elle. Il ne lui restait plus rien. Rien qu'une immense

sensation de vide.

— Ça va, Margot ?

Marguerite s'éclaircit la gorge après avoir entendu la question d'Élise Lenora Berwick.

Elise était une grande et sculpturale blonde. « Sculptée » eût d'ailleurs mieux convenu pour la décrire : à vingt-quatre ans, Élise avait déjà subi six interventions chirurgicales pour corriger les imperfections de son corps. Elle avait été élue *débute la plus prometteuse* au lycée et assumait *maintenant* le rôle de reine de beauté de l'université de Tulane.

Marguerite et Élise étaient amies depuis l'école primaire. C'était Élise qui, trois ans auparavant, avait organisé le groupe d'études auquel Nick et Marguerite participaient. Étudiante peu assidue, elle s'était dit qu'être entourée d'une bande de cracks l'aiderait à réussir ses examens, ce qui ne gênait pas Marguerite.

Elle admirait la feinte ingénuité d'Élise et adorait la voir manipuler les autres, qui finissaient toujours par faire ses devoirs à sa place.

Seuls Nick et Marguerite n'étaient pas dupes du comportement d'Élise. Tous deux restaient de glace face aux manœuvres de la superbe blonde. Tout allait donc pour le mieux, d'autant que, sans Élise, Marguerite n'aurait jamais pu devenir aussi proche de Nick, ce qui l'eût navrée.

Maintenant, le groupe ne comptait plus que Marguerite, Élise, Todd Middleton Chatelaine, Blaine Hunter Landry et Whitney Logan Trahan. Un immense chagrin pour Marguerite.

Pourquoi Nick n'était-il plus là ? Elle aurait tant eu besoin de son sens de l'humour...

— Je pensais à Nick, Élise, dit la jeune fille en tapotant la couverture de son carnet. Il raffolait de tous ces textes de loi.

Todd, qui avait entendu, ferma son livre de droit et

le poussa sur le côté.

— Tu sais, Margot, si Nick n'avait pas trimballé une famille aussi peu reluisante que la sienne, il aurait pu prétendre à intégrer le cabinet de ton père.

Les cheveux noirs de Todd étaient coupés court et soigneusement coiffés autour de son charmant visage.

Il portait un pull Tommy Hilfiger rouge hors de prix et un pantalon de treillis.

Marguerite serra les dents : ce diminutif de Margot lui faisait voir rouge. Ses camarades s'étaient mis dans la tête que l'employer établissait une intimité entre eux, dans la mesure où ils étaient les seuls à le faire. Mais elle préférait le simple et sans chichis « Maggie » que lui donnait Nick. Bien sûr, « Maggie » aurait profondément choqué son père, qui l'aurait trouvé vulgaire. Mais elle appréciait ce diminutif. Il convenait mieux à sa personnalité que Marguerite ou Margot.

Plus personne ne l'appellerait jamais « Maggie ».

Elle se sentait tellement malheureuse qu'elle s'en étonnait elle-même. Comment pouvait-on souffrir autant ?

— Je n'arrive pas à croire qu'il nous ait quittés, dit-elle.

Dès qu'elle posait son regard sur la porte, elle s'attendait à voir Nick en franchir le seuil, son habituel sourire sardonique sur les lèvres, un sachet de beignets à la main.

Il n'entrerait plus jamais dans cette pièce.

— Bon débarras, fit Blaine d'un ton aigre en s'adossant à son siège.

Un mètre quatre-vingt-dix, une carrure d'athlète, des cheveux d'un noir de jais... Blaine se considérait comme un cadeau des dieux pour les femmes. Sa beauté et le fait qu'il appartînt à une famille riche vierge de toute mésalliance représentaient autant d'atouts qui l'amenaient à avoir une très haute opinion de lui-même. Il détestait Nick parce que celui-ci ne laissait passer aucun de ses accès de snobisme et l'avait mis au tapis - en paroles - à plusieurs reprises.

Marguerite lui lança un regard furibond.

— Tu dis ça parce qu'il avait invariablement de meilleures notes que toi !

— Pff... Il trichait.

Balivernes. Nick était un étudiant exceptionnellement brillant. Les pieds bien sur terre, parfois fruste, il s'était pris d'amitié pour Marguerite et lui donnait un coup de main pour ses cours en plus du travail qu'ils faisaient dans le groupe. Sans lui, elle aurait fait l'impasse sur les cours de civilisation grecque antique donnés par le professeur Julien Alexander et loupé son examen.

— Tu sais, Marguerite, dit Todd, je crois que nous devrions faire un petit quelque chose pour dire adieu à ce vieux Nick. Après tout, il faisait partie du groupe.

Blaine s'esclaffa.

— Qu'est-ce que tu proposes ? Qu'on brûle de l'encens pour chasser son odeur ?

Whitney lui donna une petite tape sur la jambe avant d'ordonner :

— Arrête ça, OK? Tu fais de la peine à cette pauvre Marguerite. Nick était son ami.

— Je n'arrive pas à comprendre pourquoi.

— Parce qu'il était gentil et attentionné ! s'écria Marguerite.

Ce qui n'était le cas d'aucun des autres. Contrairement à eux, Nick n'était ni prétentieux ni froid. Il était sincère et s'intéressait aux gens sans se soucier de leur arbre généalogique ou de leur compte en banque.

Nick était humain.

— Je sais ce qu'on devrait faire, dit Élise. Pourquoi n'irions-nous pas jeter un coup d'œil à cet endroit dont Nick parlait tout le temps ? Là où sa mère travaillait.

— *Le Sanctuaire* ? demanda Blaine, l'air totalement dégoûté.

Jamais Marguerite n'avait vu d'homme capable de réussir une telle moue avec ses lèvres. Elvis Presley l'aurait jaloué.

— J'ai entendu dire que ce bar se trouvait de l'autre

côté du Quartier français. Minable, le coin.

— L'idée me paraît bonne, déclara Todd en dépit de la désapprobation de Blaine. Je suis toujours partant pour aller m'encanailler.

— Je suis au courant, rétorqua Blaine en lui jetant un drôle de regard. C'est la malédiction des nouveaux riches.

Todd lui rendit son regard.

— Très bien. Reste ici et garde nos sièges au chaud pendant que ton cul enflera comme ta tête.

Il se leva et s'adressa à Marguerite.

— Je pense que ce serait une bonne façon de dire adieu à notre pote que de boire quelques verres de mauvais alcool dans son troquet favori.

— Vous allez tous choper une hépatite, dans ce bouge, observa Blaine.

— Mais non, lança Whitney. Enfin, tu dis ça comme ça, hein ? Tu ne le penses pas ?

Elle semblait tout à coup inquiète. La crainte se lisait dans ses grands yeux bleus.

— Nous n'attraperons aucune maladie, assura Marguerite. Blaine est un froussard, c'est tout.

— Pas le moins du monde. Simplement, étant une personne de sang bleu, je n'aime guère perdre mon temps avec la racaille, lâcha Blaine en regardant Marguerite bien en face.

La jeune fille releva le menton d'un air de défi. Tous savaient que sa mère était une Cajun de Slidell dont le statut social n'arrivait pas à la cheville de celui de son père. D'accord, Mme Goudeau avait fait de bonnes études et avait été élue Miss Louisiane. Mais son mariage avec le père de Marguerite avait fait scandale, à l'époque. Cette union s'était révélée être un vrai désastre qui avait fini par coûter la vie à l'ex-reine de beauté.

Que quelqu'un ose attaquer Marguerite sur ce chapitre, même à mots couverts, était ignoble.

— Tu as peut-être du sang bleu dans les veines, mais

tu es un sale con, Blaine, rétorqua Marguerite en glissant son livre de droit dans son sac à dos Prada. Nick avait raison : tu as tout d'un crétin prétentieux qui mériterait de bons coups de pied au cul.

Le langage peu châtié de Marguerite choqua visiblement les filles, mais Todd, lui, éclata de rire. Quant à Blaine, son teint vira à l'écarlate.

— Je dois dire que j'apprécie un peu de piment cajun, de temps en temps, déclara Todd en rejoignant Marguerite. Allez, on y va, Margot. Je serai ravi de te prendre sous mon aile protectrice.

Il se tourna vers Whitney et Élise.

— Vous nous accompagnez ?

Whitney prit l'air d'une enfant coupable.

— Mes parents en mourraient s'ils savaient que je suis allée dans un boui-boui ! Mais je viens.

Élise hocha la tête.

— Moi aussi.

Tous regardèrent alors Blaine, qui paraissait écoeuré.

— Quand vous aurez la dysenterie, rappelez-vous qui était la voix de la raison.

Marguerite remonta les bretelles de son sac sur ses épaules.

— Le docteur Blaine, expert de la vengeance de Montezuma ! railla-t-elle.

L'expression de Blaine était éloquent : il brûlait d'envie de lui décocher une repartie assassine, mais son savoir-vivre et son bon sens le contraignaient au silence. C'eût été stupide, devait-il se dire, d'insulter deux fois la fille d'un sénateur quand on nourrissait l'ambition de devenir assistant du sénateur en question à la rentrée.

À cause de cela, c'était également stupide, à bien y réfléchir, de ne pas se joindre au groupe ce soir.

Blaine partit donc avec les autres dans le 4 x 4 de Todd.

— Ô mon Dieu ! s'exclama Whitney à la seconde où

ils entrèrent au *Sanctuaire*, le célèbre bar de motards.

Les yeux de Marguerite s'écarquillèrent lorsqu'elle regarda autour d'elle: une salle sombre et laide, qui aurait eu besoin d'un bon nettoyage, des tables et des chaises dépareillées, une scène peinte en noir avec des traînées de gris, de rouge et de blanc, des billards qui semblaient avoir servi de rings lors de multiples bagarres, un sol jonché de paille comme celui d'une étable. Quant aux clients, ils portaient soit des tenues en cuir de motards, soit des jeans et des tee-shirts.

Le long du comptoir, sur la droite, étaient alignés des buveurs de bière à l'allure farouche qui s'interpellaient en criant. Un escalier en bois conduisait à l'étage. Qu'y avait-il là-haut ? se demanda Marguerite tandis qu'un subit malaise s'emparait d'elle. Ce bar était le genre d'endroit où l'on ne pouvait que s'attirer des ennuis.

Le fameux *Sanctuaire* était vraiment très rustique. Curieusement, il s'y trouvait une quantité surprenante d'hommes séduisants. Les barmen, serveurs et vigiles étaient particulièrement beaux. Jamais elle n'avait rien vu de tel. Un vrai buffet de superbes spécimens où il ne restait plus qu'à se servir.

— J'ai l'impression d'être morte et d'avoir été envoyée au paradis, lui souffla Élise à l'oreille. Tu as déjà eu autant de beaux mecs sous les yeux ?

Marguerite secoua la tête : elle était totalement ébahie. Comment se faisait-il que les médias n'aient pas eu vent de cette particularité et envoyé une équipe de reporters enquêter pour découvrir par quel miracle tant d'hommes irrésistibles se trouvaient rassemblés dans le même lieu ?

Même Whitney était dans tous ses états.

— Qu'est-ce que c'est, ce genre de musique ? s'enquit Blaine d'un ton méprisant alors qu'une nouvelle chanson sortait à plein volume des baffles accrochés aux quatre coins de la salle.

— Je crois qu'on appelle ça du *metal* ! répondit Todd,

criant pour dominer le vacarme.

— Ça me démolit les tympans, remarqua Whitney.

Nick aimait vraiment venir ici ?

Marguerite acquiesça. Oui, Nick aimait *Le Sanctuaire*.

Des heures durant, il lui avait parlé de ce bar et de sa clientèle si spéciale, des gens qui considéraient cet endroit comme leur foyer.

— Nick disait qu'on y préparait la meilleure andouillette du monde.

— Ça, je veux bien le croire, fit Blaine en gloussant.

D'un hochement de tête, Todd désigna une table dans le fond de la salle.

— On devrait aller s'asseoir et boire quelque chose en souvenir de ce bon vieux Nick. On ne vit qu'une fois, hein?

— Buvez, et vous ne passerez pas la nuit, prédit

Blaine d'un ton dramatique, tout en les suivant jusqu'à la table en traînant les pieds.

Marguerite sortit son porte-monnaie de son sac, qu'elle accrocha à une chaise, puis s'assit. En dépit de l'agitation et de la foule, elle parvenait à imaginer Nick dans la salle. Il devait choisir ses vêtements en fonction de ceux des habitués du *Sanctuaire*, pour être en adéquation avec eux, songea-t-elle en se rappelant les goûts vestimentaires douteux de son ami. Et lorsqu'il était ailleurs, à la faculté par exemple, il se souciait comme d'une guigne de l'opinion des autres. Il était différent et l'assumait pleinement. On l'aimait comme il était, et dans le cas contraire, eh bien, tant pis, il s'en moquait.

— Qu'est-ce que je vous sers, les amis ?

Marguerite leva les yeux et découvrit une magnifique blonde de son âge, en jean serré, la poitrine moulée dans un tee-shirt sur lequel était représenté le logo du *Sanctuaire* : une moto sur une colline, sur fond de pleine lune. En dessous était imprimé : «*Le Sanctuaire, foyer des Oiseaux de Nuit.* »

Blaine fixait sur la blonde un regard affamé, qu'elle ignora.

— Nous prendrons tous des WestMeteren 8.

A l'énoncé de ce choix de bière, la blonde fronça les sourcils, puis demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

Blaine arbora aussitôt son air « je m'adresse à une simple d'esprit » et précisa :

— C'est une bière belge, ma jolie. Ne me dites pas que vous n'en avez jamais entendu parler.

La blonde darda sur lui un regard mauvais.

— Petit, je suis née à Bruxelles, mais mon pays, c'est celui où je vis, c'est-à-dire les États-Unis. Alors, soit tu commandes une bière américaine, soit je t'apporte un verre d'eau et tu restes bien sagement assis là, à nous faire le mec qui se la joue, OK ?

Blaine semblait sur le point de la frapper.

— Votre patron sait que vous parlez aux clients comme cela ?

La serveuse lui offrit un sourire indulgent.

— Si tu veux parler à ma mère, la patronne de ce bar, à mon gentil frangin, qui le gère, ou à m o n père, qui adore botter les culs, de la façon dont je te traite, petit, dis-le-moi. Je serai ravie d'aller chercher l'un d'eux et de te l'amener. Ils adoreraient perdre leur temps à s'occuper de toi.

Marguerite retint un rire. Elle ne connaissait pas cette blonde, mais l'appréciait déjà.

— Je prendrai une Bud *light*, s'il vous plaît.

La jeune femme lança un coup d'œil entendu à Marguerite, puis nota la commande sur son carnet.

— Moi aussi, dit Todd.

Whitney et Élise ne tardèrent pas à l'imiter. Restait Blaine, que la blonde fixait, attendant une réflexion désagréable.

— La même chose, dit-il, mais apportez-la non décapulée, avec une serviette et un ouvre-bouteilles.

Une lueur démoniaque brilla soudain dans les prunelles de la blonde.

— De quoi, de quoi ? Tu as peur que je crache dans ta

bière, petit ?

Todd éclata de rire. La blonde s'en alla. Marguerite, quant à elle, éprouva brusquement une étrange sensation. Sa nuque la picotait soudain. Elle avait l'impression d'être observée, d'avoir un regard menaçant rivé sur l'arrière de la tête. Elle se retourna, balaya la foule des yeux, en quête de l'origine de son malaise. Mais personne ne la fixait. Chacun vaquait à ses occupations.

Des motards disputaient une partie de billard, quelques hommes jouaient au poker, les serveurs allaient et venaient du bar aux tables, chargés de plateaux de nourriture ou de boissons, et les deux b a r m e n s'activaient derrière leur comptoir.

Non, décidément, personne ne s'intéressait à Marguerite. Pourtant, elle ne pouvait se défaire de l'impression qu'on l'observait.

« Ce n'est que le fruit de mon imagination », décida-t-elle.

Elle commençait à s'en persuader quand elle remarqua un h o m m e dans un coin, occupé à nettoyer une table.

Le laser de ses yeux était posé sur elle.

Il portait une chemise ample, déboutonnée, qu'il n'avait pas rentrée dans son pantalon, et un tablier de serveur blanc, sale et usé. Son jean noir avait connu des jours meilleurs. Ses manches de chemise retroussées jusqu'aux coudes révélaient, sur son bras gauche, un tatouage coloré dont Marguerite, à cette distance, ne parvenait pas à discerner le motif.

Elle ne distinguait rien de ses traits : son épaisse chevelure blonde était nouée en une myriade de dreadlocks qui lui arrivaient aux épaules et retombaient de part et d'autre de son visage, voilant ses yeux. En fait, rien ne lui prouvait qu'il la regardât, mais au fond d'elle, elle ne doutait pas que ce fût le cas.

Il y avait chez cet h o m m e quelque chose de ténébreux, de dangereux. De sinistre aussi.

Il lui faisait l'effet d'un prédateur.

Elle se frotta nerveusement la nuque, en espérant que l'homme ramènerait son attention sur le nettoyage de la table.

— Ça ne va pas, Marguerite ? lui demanda Blaine.

— Hein ? Si, si, ça va, assura-t-elle.

Elle s'obligea à sourire : pas question de mentionner l'homme aux dreadlocks. Blaine serait allé voir la patronne pour faire un scandale qui aurait valu un renvoi immédiat à cet employé, lequel avait sans doute un besoin vital de son job de serveur.

— Je vais bien, insista-t-elle.

Un mensonge. Le trouble perdurait. Ses nerfs à fleur de peau subissaient une agression insidieuse. L'homme émettait des ondes, et elle les ressentait comme une proie perçoit celles d'un grand prédateur, d'un fauve dominant.

Wren se demandait comment une jeune fille telle que celle-ci avait pu atterrir dans un bar comme *Le Sanctuaire*. La sophistication et l'argent transpiraient par tous ses pores. Elle ne correspondait vraiment pas à la clientèle habituelle.

Elle était mal à l'aise, il s'en rendait compte. Mais sous son regard, tout le monde l'était. Il s'abstenait donc en général de fixer les gens. Il le savait de longue date : ni humains ni bêtes n'osaient le regarder plus de quelques secondes. Lui-même évitait de perturber les hôtes du *Sanctuaire*. Mais aujourd'hui, il dérogeait à la règle. Il regardait la jeune inconnue.

Sa longue chevelure auburn attachée en queue-de-cheval et son teint mat lui indiquaient qu'elle était d'origine cajun. Elle portait un fin chandail rose, une jupe longue en toile et des sandales assorties à son chandail. Sous ces vêtements, il devinait le corps délié, fin et gracieux, que tout homme devait rêver de serrer contre le sien.

Elle n'était peut-être pas d'une beauté classique, mais il émanait d'elle quelque chose de spécial qui retenait

son attention. Il percevait de la tristesse, un certain éga-
rement, une blessure cachée.

Dans la jungle d'Asie où il était né, une créature
comme cette jeune fille aurait été tuée et dévorée depuis
longtemps. La vulnérabilité excitait l'appétit des préda-
teurs. Pourtant, il ne ressentait pas cette pulsion qui,
d'ordinaire, le poussait vers les faibles pour les attaquer.
Au contraire, il éprouvait un incompréhensible désir de
la protéger. Pire, il aspirait à se rapprocher d'elle pour
la réconforter, lui qui ignorait tout de la façon dont on
réconfortait un humain ! Tout ce qu'il connaissait, c'était
art du combat, de la traque, de la capture. Et de la mise
à mort.

Il ne savait rien des femmes. Il vivait seul. Par choix.

Et il aimait ça.

Marvin le singe, la mascotte du *Sanctuaire*, arriva en
bondissant vers lui, chargé d'un chiffon propre pour nettoyer
les tables. Wren le prit et s'obligea à se remettre
au travail, sans cependant parvenir à chasser la jeune
fille de son esprit. Comme mû par une volonté propre,
son regard revint sur l'inconnue et ne s'en détacha plus.

Marguerite avala une gorgée de bière pendant
qu'Élise et Whitney lorgnaient les hommes présents dans
le bar. Elle tendait la main vers un bretzel posé dans une
soucoupe lorsque Blaine lui frappa sèchement les doigts.

— Tu es folle ou quoi ? Qui sait depuis quand ces
trucs traînent hors de leur boîte ? Combien de pattes
sales les ont touchés ? N'oublie pas que notre serveuse
a menacé de cracher dans la bière !

Quel parano ! songea Marguerite, tout en cherchant
Des yeux l'employé qui nettoyait les tables.

Sans cesser de s'activer avec son chiffon, il s'était rapproché,
et bien qu'elle ne vît pas ses yeux, elle était sûre
qu'ils étaient posés sur elle.

Elle sursauta quand un petit singe bondit sur l'épaule
de l'homme, qui sortit une carotte de la poche de son
tablier et la tendit à l'animal. Le singe se mit à la ronger

tandis que l'employé reprenait son travail.

Marguerite ne put retenir un sourire : elle avait compris ! Elle savait qui était le blond ! Wren. Nick lui parlait souvent de lui. Il lui avait raconté qu'au début, il avait cru Wren muet, étant donné qu'il n'adressait la parole à personne. Il le connaissait depuis un an lorsque Wren, un beau jour, alors que Nick venait embrasser sa mère, lui avait dit «salut».

D'après Nick, ce Wren était un solitaire qui vivait en marge de la société, dans son univers à lui. Marguerite : avait reconnu grâce au singe qui, selon Nick, était son seul ami. Le petit primate s'amusait à subtiliser les boules de billard quand Wren et Nick faisaient une partie.

Marvin, c'était le nom du singe, Marguerite se le rappelait soudain.

Blaine, qui s'était rendu compte qu'elle fixait quelqu'un, se retourna sur sa chaise pour découvrir qui avait éveillé son intérêt. De nouveau, Wren baissait la tête.

Ses cheveux formaient un rideau devant son visage : impossible d'avoir la certitude, pour Marguerite, qu'il la regardait toujours.

— Il t'ennuie, ce type ? s'enquit Blaine.

— Non, s'empressa de répondre la jeune fille.

Elle craignait que Blaine ne gâche ce moment délicieux. D'ordinaire, les hommes ne lui accordaient guère d'attention. Sauf s'ils savaient qui était son père. Sa mère avait été une beauté qui avait fait tourner bien des têtes, mais pas elle.

Wren ne se trouvant maintenant qu'à une table d'eux,

Todd le héla :

— Hé, vous, qu'est-ce que vous regardez ?

Wren l'ignora. Il passa à la table suivante et posa sur son plateau verres vides et restes de *nachos*. Marguerite était certaine qu'il avait envie de lui parler. Elle se prenait à rêver de voir ses traits dans leur entier, sans ces cheveux blonds derrière lesquels il les cachait.

Il émanait de toute sa personne u n e aura de puis-

sance et de danger dont il eût pu tirer parti. Pourtant, elle sentait qu'il ne voulait pas s'en servir, qu'il tentait, au contraire, de se confondre avec les murs. Sans succès. Il était impossible de ne pas le remarquer.

Une étrange image s'imposa alors à l'esprit de Marguerite : celle d'un tigre emprisonné dans un zoo, assis, observant avec acuité ce qui se passait autour de lui, détaché et confiant, sûr que sa force lui permettrait de faire face à n'importe quelle menace.

— Quel type répugnant... souffla Blaine, avant de lancer à haute voix : Dis donc, mec, tu ne pourrais pas faire quelque chose pour ces mèches dégoûtantes ? Tiens, prends ça et paie-toi une bonne coupe.

Il fit glisser un billet de dix dollars vers Wren. Celui-ci demeura impassible, comme s'il ne voyait même pas l'argent.

Le singe se mit à glapir. On eût cru qu'il avait peur pour son maître et cherchait à le protéger. Sans mot dire, Wren caressa la tête de la petite bête, avant de lui murmurer quelque chose à l'oreille. Le singe quitta son épaule et, en quelques bonds, gagna le bar. Wren posa son plateau. Marguerite, dont le cœur battait soudain à tout rompre, comprit qu'il s'apprêtait à venir vers elle.

Dès qu'il se rapprocha, elle se rendit compte qu'il était infiniment plus grand et plus athlétique qu'elle ne l'avait cru. Sa haute taille devait avoisiner les deux mètres. De près, son aura de puissance augmentait dans des proportions hallucinantes, de même que l'impression d'agilité et de rapidité extrêmes qui se dégageait de lui.

Il était tout bonnement magnétique.

À présent, Marguerite voyait bien ses yeux. Ils étaient d'un pâle bleu turquoise irréel... et brillaient d'une lueur impitoyable.

D'un mouvement du menton, il montra son verre vide.

— Vous avez terminé, mademoiselle ?

Sa voix de basse, hypnotique, fit frissonner Mar-

guerite.

— Oui, répondit-elle en souriant.

Elle lui tendit le verre, et il s'essuya la main sur son tablier avant de le saisir, comme s'il craignait de salir Marguerite. À l'instant où elle croyait leurs doigts sur le point de se toucher, il se déroba prestement, comme s'il avait peur du contact. Elle en éprouva une déception qui l'étonna.

Wren posa le verre sur son plateau avec autant de précautions que s'il s'était agi d'un objet précieux. Il allait s'éloigner lorsque Todd lui lança avec rudesse :

— Une minute, le rasta ! Tu ne dois pas la regarder comme ça, pigé, c o n n a r d ? Elle ne joue pas dans la même catégorie que toi.

Wren lui adressa un coup d'œil las qui exprimait très clairement que ses avertissements ne lui faisaient ni chaud ni froid.

La blonde revint sur ces entrefaites.

— Wren ?

Elle ne s'était donc pas trompée, songea Marguerite.

L'homme était bien celui dont lui avait parlé Nick.

La blonde se tourna brièvement vers le groupe, l'air dur, puis son expression s'adoucit quand elle dit à Wren :

— N'est-ce pas l'heure de ta pause, mon petit ?

Il hocha la tête.

— C'est ça, « mon petit », fit Blaine d'un ton grinçant.

Va retrouver tes semblables dans le ruisseau.

Avant que Marguerite ait eu le temps d'intervenir,

Blaine avait jeté le contenu de son verre à la figure de Wren.

Wren poussa un grognement qui n'avait rien d'humain. Il lâcha son plateau et s'avança vers Blaine.

Comme surgis de nulle part, quatre hommes apparurent et l'obligèrent à reculer. Ils avaient beau être incroyablement costauds, ils eurent du mal à maîtriser Wren.

Ils finirent par l'entourer étroitement, au point que

Marguerite ne le vit plus derrière la muraille de corps.

— Bande de jeunes crétiens, fichez le camp d'ici ! cria

la blonde, livide. Tous !

Blaine était incrédule. C'était à eux qu'elle ordonnait

de partir !

— Quoi? protesta-t-il, outré. Nous sommes des clients!

Nous payons !

Un autre homme arriva. Aussi blond que la serveuse,

il lui ressemblait énormément. Sans doute le frère

qu'elle avait mentionné plus tôt, songea Marguerite.

— Vous avez intérêt à faire ce que vous dit Aimée, les

gamins. On vient juste de vous sauver la vie, mais on ne

pourra pas retenir Wren longtemps, pigé ? Mieux vaut

que vous soyez loin quand il se libérera, sinon vous vous

en mordrez les doigts.

— S'il me touche, je vous colle un procès ! rétorqua

Blaine.

— Crois-moi, petit gars, si Wren te touche, il ne res-

tera pas assez de ta petite personne pour aller devant un

tribunal. Alors, maintenant, barre-toi de mon bar avec

tes copains avant que je vous foute dehors moi-même.

— Viens, Blaine, dit Todd en se levant. De toute façon,

on a déjà passé trop de temps ici.

Whitney et Élise suivirent Todd et Blaine. Marguerite

resta en arrière.

— Marguerite ? appela Todd.

— Allez-y. Je vous rejoins dans un moment.

— Ne sois pas stupide, Marguerite ! Nous ne sommes

pas de la m ê m e espèce que ces gens. Nous n'apparte-

nons pas à ce milieu !

Marguerite en avait assez d'entendre parler de

milieu » et d'« espèce ». La mentalité de ses amis lui don-

nait la nausée. De son point de vue, il n'existait que deux

sortes d'êtres vivants en ce monde: les bons et les

méchants. En ce qui la concernait, elle ne supportait plus

les méchants.

— Ferme-la, Blaine ! Et rentre chez toi, sinon c'est

moi qui te frappe !

Blaine roula des yeux effarés avant de franchir le seuil, accompagné des deux filles. Todd demanda à Marguerite :

— Tu es bien sûre de vouloir rester ?

— Oui. Je prendrai un taxi.

Il ne paraissait guère convaincu que l'idée fût bonne, mais il dut percevoir la détermination de Marguerite, car il n'insista pas.

— OK. Sois prudente.

Dès que le groupe fut sorti, Marguerite se dirigea vers l'endroit où les quatre gros bras avaient emmené Wren. Tout était de sa faute. C'était elle qui était à l'origine de ce scandale. Le moins qu'elle puisse faire, c'était de présenter des excuses à Wren et lui expliquer qu'elle était idiote de fréquenter des crétins prétentieux tels que Blaine et Todd.

Elle trouva un petit couloir qui conduisait aux toilettes et à une porte sur laquelle était marqué : « Privé. Réservé aux membres du personnel. » Tout d'abord, elle pensa que Wren et les quatre gaillards costauds étaient entrés dans ce secteur privé, jusqu'à ce qu'elle entende des voix sortir des toilettes des hommes.

— Ne lui mouille plus la figure, Colt, sinon il t'arrachera le bras !

Le grondement qu'avait émis Wren un peu plus tôt s'éleva de nouveau. Ensuite, il y eut un bruit, comme si l'on repoussait violemment quelqu'un.

— Je t'avais prévenu, reprit la voix. Andouilles d'humains ! Ce gamin a du bol qu'on ait empêché Wren de le toucher. Il ne faut pas tirer la queue d'un tigre si on ne veut pas être bouffé.

— Mais aussi, Wren, pourquoi tu parlais à cette nana ? demanda une autre voix. Depuis quand tu parles aux gens, hein ?

Le grondement reprit, suivi d'un fracas de verre brisé.

— OK, OK... Défole-toi. On t'attend dehors.

La porte des toilettes s'ouvrit sur deux colosses, l'un aux cheveux noirs coupés court, l'autre aux cheveux

longs, noirs également, attachés en catogan. En voyant

Marguerite, ils s'immobilisèrent instantanément, lui barrant le passage. Ils avaient l'air harassés.

— Il va bien ? leur demanda Marguerite.

Le brun au catogan la regarda de travers.

— Passez votre chemin, petite. Partez. Vous avez causé assez d'ennuis pour ce soir.

Marguerite n'avait pas la moindre envie de s'en aller.

— Je... commençait-elle quand la porte des toilettes se rouvrit, sur Wren cette fois, qui sortit dans le couloir.

Sa chemise était mouillée, et le tissu adhérait à son torse musclé comme une seconde peau. Une serviette jetée sur l'épaule, il baissait la tête, en une posture qui évoquait davantage celle d'un prédateur calculant discrètement le meilleur moment pour fondre sur sa proie qu'un accès de timidité.

Il s'approcha lentement de Marguerite, tel un félin se déplaçant au ralenti pour ne pas alerter son gibier, puis s'essuya le visage du revers de la main avant de lancer un regard meurtrier à ses amis.

— De l'air, grommela-t-il.

L'homme au catogan se raidit. Recevoir un ordre ne lui plaisait manifestement pas.

— Allez, Justin, dit celui qui, d'après les déductions de Marguerite, s'appelait Colt, n'insiste pas. Wren a besoin d'un moment avant de retrouver son calme.

Justin poussa un grognement avant de s'éclipser. Colt jeta à Marguerite un regard d'avertissement, puis imita son compagnon.

Marguerite s'avança alors vers Wren. Elle déglutit avec peine, non seulement parce qu'elle appréhendait sa réaction, mais aussi à cause du spectacle de son buste mis en valeur par sa chemise mouillée. L'échancrure du col dévoilait une peau dorée irrésistiblement attirante. Cet homme avait quelque chose en lui de sauvage. Il semblait avoir dormi dans ses vêtements. Manifeste-

ment, il se moquait comme d'une guigne de ce que les gens pensaient de lui et ne se souciait ni de la mode ni des usages de mise en société. De surcroît, si elle en jugeait par ce qu'elle avait entendu alors qu'il se trouvait dans les toilettes, il n'était pas d'un commerce facile.

Il aurait dû lui déplaire profondément, et pourtant, ce n'était pas le cas. Elle n'avait qu'une envie : repousser en arrière ses cheveux blonds et découvrir enfin son visage dans son intégralité, pour voir s'il était aussi beau qu'elle le soupçonnait.

— Je suis désolée. Je ne me doutais pas que Blaine vous ferait ça.

Wren garda le silence. Il fit un pas vers Marguerite, et elle perçut la chaleur de son corps. Il leva la main, la tendit vers la joue de la jeune fille puis suspendit son geste à mi-chemin, laissant sa main en l'air, ses yeux d'un bleu magique rivés aux siens.

Il brûlait du désir de la toucher, à tel point que cela lui faisait mal. Jamais, de toute son existence, il n'avait éprouvé une telle envie. Elle était si intense qu'elle lui tordait le ventre.

Mais il ne pouvait céder à l'élan qui le poussait vers cette jeune fille : elle était humaine ! Un animal n'avait pas le droit de poser ne fût-ce que les doigts sur une créature aussi fragile. Sa nature était de détruire, pas de caresser.

Il laissa retomber sa main.

— Vous étiez l'ami de Nick, n'est-ce pas ?

La question le prit au dépourvu.

— Vous connaissiez Nick ?

— Oui. Nous suivions les mêmes cours, nous révisions ensemble. Il disait qu'il avait un ami qui s'appelait Wren et qui lui mettait de monumentales raclées au billard. Était-ce vous ?

Wren se tourna vers les tables de billard comme s'il s'attendait à voir Nick, une queue à la main. Le jeune homme n'avait jamais su grand-chose de lui, mais il se montrait très amical. Un grand changement pour Wren

le solitaire.

— Oui, c'était moi.

Un accès de mélancolie le saisit. Lui qui ne se souciait de personne au monde se rendait tout à coup compte que le jeune h o m m e lui manquait. Nick était l'un des rares êtres avec qui il avait discuté. Et voilà qu'il avait envie de parler à cette femme. Il aimait la douceur de sa voix, la tendresse qu'il percevait en elle, sa délicate féminité. Il sentait poindre en lui, venu des tréfonds de son être, le besoin de la protéger, de la serrer contre lui pour lui épargner les aléas de la vie.

Il se pencha un peu vers elle pour sentir son parfum et huma un mélange de talc et d'une senteur boisée un peu épicée. Un cocktail qui lui fit l'effet d'un aphrodisiaque.

Jamais il n'avait embrassé de femme. Cela ne l'avait pas tenté. Mais soudain, il ne rêvait que de cela. Les lèvres de cette jeune fille étaient tellement attirantes...

— Wren ?

Il se retourna en entendant Nicolette Peltier. Elle approchait, et il percevait ce qu'elle aspirait à faire : l'éloigner de l'humaine. Mais, à l'instar de tous les habitants du *Sanctuaire*, Nicolette le craignait. Ceux de la race de Wren étaient mortellement imprévisibles.

Oui, tout le m o n d e avait peur de lui, sauf cette humaine... Sans doute parce qu'elle ignorait que sous son apparence d'homme se cachait un tigre.

— Je dois m'en aller, dit-il à contrecœur.

La jeune fille posa la main sur son bras. Il ressentit dans la seconde un désir dévorant que seule une possession immédiate de cette femelle eût assouvi. C'était ainsi que fonctionnaient les bêtes, sans y mettre plus de formes. Mais ce soir, il s'abstiendrait. Il aurait blessé la fragile humaine, et cela, il ne le voulait pour rien au monde.

— Je suis vraiment désolée de ce qui est arrivé, Wren. C'est inexcusable. J'espère qu'ils ne vous ont pas trop perturbé ni chagriné.

Tout en parlant, la jeune fille regardait Nicolette. Dès qu'elle se tut, elle pivota sur ses talons et s'en alla. En la voyant s'éloigner, Wren eut l'impression de recevoir un coup de couteau en plein cœur.

— Allez, viens, Wren, dit Nicolette. Le mieux pour toi, c'est que tu ne reprennes pas ton service et que tu ailles te reposer.

Wren ne protesta pas. Quitter sa forme humaine lui prenait du temps lorsqu'il était aussi troublé qu'en cet instant. Son corps tout entier était sous tension. C'était la première fois de sa vie que cela lui arrivait.

Il se dirigea vers la cuisine, qu'il traversa, puis ouvrit la porte qui donnait sur le logis des bêtes hébergées par les Peltier.

Depuis des lustres, la Maison Peltier était un havre pour tous les Garous qui avaient été rejetés par leur clan. Aimée disait souvent qu'il n'y avait là que des réfugiés et des paumés.

Wren avait l'impression d'être le plus mal loti de tous. Jamais il n'avait appartenu à un clan. Aucun tigre ou léopard n'aurait toléré, à cause de sa nature mixte, sa présence dans un groupe. Il était un mutant, un être hybride qui n'aurait jamais dû vivre. Même les ours-garous Peltier se méfiaient de lui. Oh, ils le cachaient soigneusement. Mais Wren se rendait bien compte qu'ils rappelaient leurs petits dès que ceux-ci lui grimpaient sur les genoux. Ou qu'ils lui conseillaient de se retirer pour se reposer quand ils sentaient qu'il avait les nerfs à fleur de peau.

Voilà pourquoi il avait tant apprécié Nick. Le jeune homme l'avait traité comme s'il était un être normal. « Qu'est-ce qu'on en a à foutre ? aurait-il dit. On a tous nos défauts. Au moins, tu te laves, et je n'ai pas à me battre avec toi pour des nanas. Alors, pour moi, ça baigne. »

Nick avait une vision du monde qui n'appartenait qu'à lui, songea Wren en retirant sa chemise pendant qu'il gravissait l'escalier.

Marvin le rattrapa en quelques bonds. Au moment où le petit singe le rejoignait, un mauvais pressentiment assaillit Wren.

La jeune fille était en danger.

Par sa seule force mentale, il fit apparaître un tee-shirt noir sur son torse et, sans rien dire à Marvin, se téléporta dans la rue.

2

Marguerite ralentit le pas. De nouveau, elle avait l'impression que quelqu'un l'épiait dans le noir.

Elle se dirigeait vers Jackson Square et Chartres Street, pour trouver un taxi et rentrer chez elle avant une heure indue.

Elle regarda autour d'elle, s'attendant presque à voir Wren.

Il n'était pas là. En revanche, quatre hommes à l'allure louche la fixaient. Ils restaient tapis dans la pénombre, comme s'ils avaient peur qu'elle les reconnaisse. La peur la gagna. Elle semblait vraiment trop intéresser le quatuor. .. Quatuor qui, à présent, avançait vers elle. Y avait-il quelqu'un d'autre, dans le coin ? Non. Personne. Pas même un groupe de touristes sous la houlette d'un guide.

Bon. Elle n'avait qu'à rester dans la lumière et continuer à marcher droit devant elle. Ces types ne lui feraient rien dans la clarté des lampadaires.

Le son d'une galopade la poussa à courir. Les voyous fonçaient, bien décidés à la rattraper et... Ô Seigneur, ça y était!

L'un des hommes l'avait agrippée par le bras et roussée dans une cour donnant sur la rue. Elle essaya de se dégager en vain.

— File-moi ton porte-monnaie, salope !

Marguerite avait tellement peur qu'elle n'eut même ras le réflexe de tendre la main pour attraper sa pochette Prada. Les autres hommes, entre-temps, s'étaient engouffrés dans la cour et en avaient refermé le portillon. L'un d'eux lui prit sa pochette pendant qu'un

autre déchirait son chemisier.

— Hé, les mecs, vous voulez rigoler avec elle, hein ?

demanda-t-il à ses acolytes.

Aucun n'eut le temps de lui répondre. Jaillissant des ténèbres, une main rendit sa pochette à Marguerite et une autre précipita à terre l'homme qui s'en était pris à son chemisier. Incrédule, Marguerite découvrit Wren. Il se dressait entre elle et les voyous, impressionnant, effrayant, apparemment prêt à tuer quiconque toucherait à un cheveu de sa tête.

Les quatre hommes attaquèrent de concert. L'un d'eux avait fait jaillir un couteau de sa poche. Il fut le premier à regretter d'avoir cherché noise à Wren, qui lui subtilisa son arme en un clin d'œil avant de le jeter contre le mur d'un des immeubles qui bordaient la cour.

Wren fit ensuite passer le deuxième agresseur par-dessus sa tête, et ce dernier alla rejoindre son complice.

Un troisième tenta de l'attaquer par-derrière, ce qui lui valut une bourrade qui l'expédia à plusieurs mètres et le mit K.-O.

Du quatuor ne restait qu'un membre, plus inquiétant que les autres car il pointait un revolver sur Wren. Il y eut un claquement sec, une petite flamme, mais Marguerite n'eut même pas le temps de s'affoler: d'une pichenette sur le poignet, Wren avait déjà désarmé le tireur. L'homme s'effondra en geignant, puis se releva et prit ses jambes à son cou.

— Ça va ? demanda Marguerite en accourant vers Wren. Il ne vous a pas touché ?

— Ça va, assura-t-il en récupérant le revolver qui gisait par terre.

Il éjecta les balles du barillet, puis frappa l'arme contre le mur, la réduisant en pièces. Quant aux balles, elles allèrent se perdre dans la partie la plus sombre de la cour.

— Et vous ? Ils vous ont fait du mal ?

— Non, Wren. Mais c'est grâce à vous, et je vous remercie du fond du cœur, répondit Marguerite, qui

tremblait de tous ses membres.

Elle craignait que ses jambes ne la trahissent. Toutefois, la reconnaissance l'emporta sur la peur rétrospective.

Dans un élan de gratitude, elle tendit la main vers Wren pour le toucher, puis se ravisa. Il n'avait pas envie de ce contact, elle le sentait. Il fixait son chemisier déchiré d'un regard courroucé. À l'évidence, il aurait aimé pourchasser les quatre voyous, mais il se l'interdisait. Pour ne pas la choquer, peut-être. Pour qu'elle ne soit pas témoin de sa violence...

— D'habitude, je ne me comporte pas aussi bêtement, dit-elle. J'ai voulu appeler un taxi de mon portable, mais au standard, on m'a répondu qu'il n'y aurait pas de voiture libre avant quarante minutes. Alors, je me suis dit que je pouvais traverser Jackson Square et trouver un taxi là, sinon aller en attendre un au *Café du Monde*, en sécurité. Et puis... Le temps que je réfléchisse, ils étaient là. Et... Dieu merci, vous êtes arrivé!

Qu'elle le remercie parut le mettre très mal à l'aise.

— Venez. Je vous raccompagne chez vous.

— Mais je... j'habite près du zoo. C'est loin.

— Je vous raccompagne. Ne vous en faites pas.

Marguerite rajusta son chemisier du mieux qu'elle put.

Wren, les mains dans les poches, se dirigea vers la rue.

Il ne portait plus sa chemise blanche mais un tee-shirt noir qui mettait en valeur les muscles puissants de son dos et de ses bras dénudés.

Quel homme sexy ! Il était son héros, songea Marguerite. Jamais elle n'avait éprouvé une telle reconnaissance envers personne. En cet instant, il aurait pu faire d'elle ce qu'il voulait. Mieux, elle était prête à le supplier de la prendre dans ses bras et de l'étreindre pour l'apaiser...

Mais il ne paraissait pas y songer le moins du monde.

Bon. C'était encore la même histoire : à l'instar de la plupart des hommes, Wren ne la voyait pas une seconde comme une partenaire potentielle. Si seulement, une fois dans sa vie, un h o m m e avait pu la regarder avec des

yeux brillants de passion et de désir, la trouver attirante, excitante !

Aucun n'avait manifesté une telle ardeur pour elle - sauf après avoir appris qui était son père. Ils réfléchissaient alors à la meilleure façon de se servir d'elle pour atteindre le grand homme.

Sinon, elle aurait tout aussi bien pu être invisible.

Elle croisa les bras sur sa poitrine, encore tremblante, et refoula ses espoirs déçus.

Wren marchait en silence, tête baissée vers le sol, mais elle pressentait que rien autour de lui ne lui échappait.

Si seulement il avait pu être conscient de sa présence comme il l'était du reste...

Wren serrait les dents, au supplice à cause du parfum de la jeune fille et de la nervosité qui émanait d'elle : elle était bouleversée, et il ne savait comment la rasséréner. Il aurait fallu des mots. Il ne les connaissait pas, faute de les avoir jamais employés. Les gens préféraient qu'il ne parle pas, ce qui, en général, lui convenait fort bien. Sauf ce soir. Il aurait aimé savoir que dire. Cette incapacité le déstabilisait. Pour ne rien arranger, il était obligé de fournir de gros efforts pour réussir à rester sous sa forme humaine. Il avait menti, lorsqu'il avait prétendu que la balle du voyou ne l'avait pas touché. Il l'avait prise en pleine épaule, et cela lui faisait un mal de chien. Il devait user de tous ses dons magiques pour empêcher la blessure de saigner. Il ne voulait pas que la jeune humaine sache qu'il était blessé. Découvrir qu'il s'était fait amocher en lui venant en aide l'aurait mise très mal à l'aise. Elle aurait tenu à tout prix à le conduire chez un médecin, ce qui était absolument hors de question.

Ou alors... elle serait restée de glace, ce qui l'aurait plongé dans une colère noire. Comment savoir? Les humains réagissaient bizarrement. Ils étaient imprévisibles.

— Ça fait longtemps que vous travaillez au *Sanctuaire* ?

— Assez.

Cette réponse évasive aurait dû stopper net l'interrogatoire, mais elle n'eut pas l'effet escompté, puisque la jeune fille poursuivit :

— Vous êtes inscrit dans une fac, ou vous travaillez à plein temps au bar ?

— Je... je vais à la fac.

Un gros mensonge, dont il se demandait pourquoi il l'avait proféré. Kyle Peltier, le plus jeune du clan des ours, ainsi que quelques autres employés du *Sanctuaire* étaient inscrits dans des universités. Mais pas Wren. Les humains ne l'intéressaient pas assez pour qu'il ait envie de les fréquenter et d'assimiler leurs connaissances. De surcroît, le savoir dont il avait besoin pour survivre n'était pas prodigué dans des salles de classe.

Pourtant, et il s'en étonnait lui-même, il éprouvait le besoin de paraître normal aux yeux de la jeune fille.

Il voulait qu'elle le prenne pour le genre de type banal ruelle aurait pu rencontrer n'importe où.

Jusque-là, cela ne l'avait jamais gêné d'être différent.

Pourquoi donc se comportait-il de manière aussi stupide maintenant ? Il était différent des autres, c'était un fait, même parmi les Garous. Alors parmi les hommes... Si ces derniers avaient su ce qu'il était, ils l'auraient enfermé à double tour dans une cage.

— Quelle fac ?

Elle insistait ! Il lui donna alors le premier nom qui lui vint à l'esprit. Le plus simple.

— L'université de La Nouvelle-Orléans.

Deux des serveurs du *Sanctuaire* y étudiaient. Wren les avait suffisamment entendus parler de leurs cours, de leurs professeurs, du campus, pour pouvoir faire illusion. La jeune fille ne devait rien savoir de l'université de Nouvelle-Orléans. Elle était trop « haute société » pour fréquenter une université publique. Elle était certainement inscrite à Tulane ou à Loyola.

— Au fait, je ne me suis pas présentée, dit-elle à brûle-pourpoint avec un grand sourire. Marguerite Goudeau.

Oh, mais il connaissait ce nom !

— Vous êtes Maggie, la camarade d'études de Nick ?

— Oui. Il vous a parlé de moi, n'est-ce pas ?

Wren hocha la tête. Nick aimait vraiment beaucoup

Marguerite. Il la décrivait en des termes qui laissaient rêveur: « Elle est comme Vénus. J'ai eu l'occasion de rencontrer la déesse deux ou trois fois. Je sais qu'aucun mortel n'a le droit de la toucher. »

Wren supposait que cette interdiction valait aussi pour les tigres-garous. Nick avait raison, Marguerite avait quelque chose de spécial.

— Nick disait que vous étiez la fille la plus intelligente qu'il ait connue, mais que vous n'en fichiez pas une rame !

Marguerite se mit à rire. Un rire qui fut pour Wren une douce et ensorcelante mélodie.

— C'est bien Nick, ça.

Elle se rendit compte que Wren la regardait et frissonna. Décidément, cet homme était inquiétant. On eût dit un animal sauvage affamé... et elle était sa proie prise au piège.

— Pardon, fit-il en ramenant ses yeux vers le sol. Je ne voulais pas vous rendre nerveuse. Je sais que les gens n'aiment pas que je les regarde.

— Oh, mais ça m'est égal, assura-t-elle, sensible à la tristesse qui émanait soudain en lui.

— Mais non, ça ne vous est pas égal. Vous dites ça pour être polie, c'est tout.

Quelle sagacité ! songea Marguerite avec admiration.

Il avait deviné ce qu'elle éprouvait. Combien d'hommes étaient aussi perspicaces ?

— Le petit singe que j'ai vu, au bar, c'est votre animal domestique ?

— Non. Marvin se suffit à lui-même. Il n'a pas besoin de moi. Mais il aime bien ma compagnie.

— Je n'avais jamais rencontré d'homme qui ait un singe pour ami.

— Mmm. Ça reste à voir: ces deux types avec lesquels vous étiez, je les qualifierais de primates. Quoique... Ce

serait là insulter les primates, et Marvin serait en colère contre moi. Il est très sensible.

Amusée, Marguerite répliqua :

— Un point pour vous, mais sachez que Blaine et Todd ne sont pas mes amis. Ce sont simplement des camarades d'études.

— Ah. Et pourquoi étudiez-vous avec ces cons ?

Marguerite se dit qu'elle aurait dû être vexée qu'il insulte les membres de son groupe d'études, et pourtant, il n'en était rien. Probablement parce qu'elle partageait son avis. Blaine et Todd étaient effectivement des... imbéciles présomptueux.

— Je les fréquente par habitude, expliqua-t-elle. Je les connais depuis toujours. Ils n'ont pas eu une enfance très rose. Leurs parents n'étaient jamais là pour eux. Du coup, ils ont développé toute une série de complexes.

Wren ne sembla pas ému le moins du monde par la ciste jeunesse des deux étudiants.

— Leurs parents ont essayé de les tuer ?

— Bien sûr que non !

— De les vendre à un zoo ?

— Aucun parent digne de ce nom ne ferait cela ! protesta

Marguerite, qui trouvait amusante l'outrance des questions de Wren.

Mais lorsqu'il la regarda et qu'elle vit sa mine grave, elle eut la troublante impression qu'il ne plaisantait pas et qu'elle avait tort de croire que des parents ne pouvaient ni tuer leurs enfants ni souhaiter les vendre à un zoo.

— S'ils ont échappé à ça, reprit Wren, je vous assure qu'ils ont eu de la chance et que leur vie n'a pas été si moche que ça.

L'espace d'un bref instant, Marguerite crut qu'il par-bit sérieusement, avant de se raisonner: mais non, il ne irisait que se moquer gentiment d'elle. Des parents qui vendaient leurs rejetons à un zoo... Quelle blague!

— Et les vôtres, de parents ? demanda-t-elle, décidant

d'entrer dans le jeu. C'est ce qu'ils vous ont fait ?

Il ne répondit rien, mais quelque chose dans son expression amena une pensée troublante à l'esprit de Marguerite : elle n'était pas loin de la vérité.

De nouveau, elle dut faire appel à son bon sens. Des parents capables de telles abominations n'existaient pas.

— Trêve de plaisanterie, Wren. Vos parents n'ont pas essayé de vous vendre à un zoo, n'est-ce pas ?

Elle avait posé la main sur son bras pour l'obliger à s'arrêter. Il se dégagea et se remit à marcher.

— Il y a une vieille chanson qu'un groupe qui se produit régulièrement au *Sanctuaire*, Les Oiseaux de Nuit, chante souvent. Son titre, c'est *V. M. E. - Vétérans d'un Monde d'Enculés*. Vous l'avez déjà entendue ?

— Non.

— Dommage. Il y a beaucoup de vrai dans ses paroles.

La vie a laissé des cicatrices sur chacun de nous, Maggie. Mais oubliez donc ce que je vous ai raconté et laissez-moi vous ramener chez vous.

Elle le suivit, tout en se demandant quelles pouvaient être ses cicatrices. Il était jeune, et pourtant il y avait dans ses yeux toute la sagesse d'un ancien. À voir son regard, on l'aurait cru infiniment plus vieux que les vingt et quelques années qu'il avait manifestement.

— Vous savez, reprit Marguerite, ça aide, de parler.

C'est beaucoup plus facile de se libérer du passé quand on partage ses souvenirs avec quelqu'un.

— Oh ? Il ne me semble pourtant pas que vous partagiez les vôtres avec moi. Et je ne vous connais pas assez pour me confier à vous.

Il était perspicace. Il avait senti qu'en elle étaient tapies de profondes souffrances, et elle se demandait quelle était l'origine des siennes. Il avait l'allure d'un gosse des rues d'un petit être que sa famille avait laissé livré à lui-même beaucoup trop tôt. Sa rudesse et sa colère rentrée étaient caractéristiques de ces enfants-là, qui, ensuite, durant toute leur vie, craignaient d'être utilisés puis rejetés.

Cela lui donnait envie d'aller vers lui, de lui apporter

un peu de chaleur, mais elle se doutait qu'il n'apprécierait pas cette sollicitude. Il se débrouillait bien seul. Il n'avait pas mal tourné: il allait à l'université et travaillait, gages d'une grande qualité morale. La plupart des adolescents des rues devenaient des voyous, mais Wren avait déjoué le piège et choisi la bonne voie. Mieux, il était un gentleman : non content de lui avoir sauvé la vie, il continuait à la protéger en la raccompagnant chez elle.

Arrivé à hauteur de Decatur Street, devant Jackson Square, il trouva un taxi dans lequel ils embarquèrent et qui les conduisit jusqu'à la petite villa ancienne joliment rénovée qu'habitait Marguerite, à deux pâtés de maisons du zoo Audubon.

Il faisait sombre à l'arrière du véhicule. Marguerite ne voyait pas les yeux de Wren, mais elle était sûre qu'il les gardait rivés sur elle, ce qui, tout en la mettant mal à l'aise, suscitait en elle un trouble délicieux. Rencogné dans l'angle de la portière, il restait immobile et silencieux.

Une nouvelle fois, l'image d'un fauve guettant sa proie s'imposa à l'esprit de Marguerite. Wren était tellement figé qu'on eût cru qu'il avait cessé de respirer et s'était changé en statue.

Les nerfs à fleur de peau, elle cillait au passage de chaque plage de lumière dispensée par les lampadaires de la rue. Wren ne faisait aucun effort pour rompre le silence, aussi jugea-t-elle sage de se taire aussi. Il n'avait pas envie de bavarder, c'était évident, et quelque chose en lui, qui lui faisait froid dans le dos, l'empêchait d'essayer de briser son mutisme.

Le taxi s'arrêta devant l'allée d'accès à sa maison.

Après avoir demandé au chauffeur d'attendre, Wren sortit de la voiture et alla ouvrir la portière de Marguerite.

Quelle courtoisie ! songea-t-elle, émerveillée et ébahie.

Ce geste paraissait si incongru, compte tenu de l'inquiétante aura qui entourait cet homme.

— Nous y voilà, fit-elle en sortant ses clés de sa pochette. *Home, sweet home.*

Allait-elle l'inviter à entrer? Elle en débattit mentalement quelques instants : elle avait envie de le lui proposer, mais appréhendait un refus. D'ordinaire, les garçons la considéraient comme une copine, jamais comme une petite amie potentielle. Une situation qui la navrait. Ce soir, si Wren s'ajoutait à la liste de ceux qui ne voyaient en elle qu'une bonne camarade, elle vivrait fort mal la rebuffade. De toute façon, elle avait besoin d'être seule pour se remettre de ses émotions.

Sur le perron, Wren perçut l'état de faiblesse psychique de Marguerite, ce qui fit jaillir en lui ses instincts de prédateur. Attaquer le faible était dans la nature du fauve. Mais il ne s'en prendrait pas à la jeune fille. Inexplicablement, il aspirait à la reconforter, non à profiter de sa fragilité. Et cela l'effrayait.

— Bonne nuit, dit-il en reculant.

Il ressentait un besoin impérieux de mettre de la distance entre eux.

— Wren ?

Il s'immobilisa.

— Wren, merci beaucoup. Je suis désormais votre débitrice.

— Oubliez ça, Maggie. Et arrangez-vous pour ne plus vous mettre dans de sales situations.

Il pivota sur ses talons et repartit vers le taxi.

— Attendez ! Combien vous dois je pour la course ?

Il se retint d'éclater de rire. Pourquoi pensait-elle devoir payer ? Les femmes étaient incompréhensibles.

Il resta un instant debout, la main sur la portière, et regarda la silhouette gracile de Marguerite sur le perron. Elle semblait si vulnérable, et elle était si jolie... L'envie de l'embrasser le dévorait. Et pas seulement cette envie-là. Il brûlait de désir pour son corps.

Ses hormones le mettaient au supplice. Il avait l'impression d'être en feu, et cela l'affolait. S'il perdait le contrôle de lui-même, il blesserait Marguerite, la tuerai : peut-être... Mais il ne pouvait s'empêcher de l'imaginer : nue, sous lui, tandis qu'il la possédait sous sa forme

humaine.

Il n'y avait qu'un moyen de conjurer ces fantasmes partir, tout de suite. Il n'appartenait pas au monde de la jeune fille et ne pouvait l'inviter dans le sien. Il n'y avait pas de place pour une délicate créature féminine dans son univers de férocité. Il était condamné à y rester seul. Comme il l'était depuis toujours.

Marguerite s'obligea à rester impassible face au regard affamé de Wren. Elle se morigéna aussi : pourquoi s'emballait-elle de la sorte pour cet h o m m e ? Elle ne l'avait même pas bien vu, dans le noir ! Tout cela était fou. Son corps lui dictait une conduite qu'elle repoussait avec toute son énergie. Et en même temps, elle avait envie de lui demander son numéro de téléphone ou son adresse e-mail.

Trop tard pour le faire : il était monté dans le taxi, qui démarrait. Le cœur empli de tristesse, elle suivit des yeux le véhicule qui s'éloignait dans la nuit.

Voilà. Wren était parti, et elle ne le reverrait probablement jamais.

Lorsque Wren régla le chauffeur, à un pâté de maisons à peine de chez Maggie, il transpirait. Il lui était de plus en plus difficile de rester sous sa forme humaine. Il fallait absolument qu'il rentre chez les Peltier. S'il faisait un malaise en pleine rue, ce serait un désastre : l'inconscience le métamorphosait immédiatement en animal.

Il n'avait vraiment pas besoin de se transformer en tigre en public. Si cela arrivait, il aurait droit à un voyage sans billet de retour pour un laboratoire gouvernemental. Il avait vu suffisamment d'épisodes de *X-Files* et de *Buffy* pour savoir que c'était là le dernier endroit où il avait envie de finir.

Il se glissa donc dans une zone ténébreuse derrière un garage et se téléporta aussitôt dans la Maison Peltier, et de là dans le cabinet médical de Carson Whitethunder.

Carson, un faucon-garou, était le vétérinaire attaché au *Sanctuaire*. Il soignait tous les habitants non humains

de la Maison Peltier, et ils étaient légion. *Le Sanctuaire* existait depuis une centaine d'années. Les Peltier étaient des ours-garous et ils hébergeaient des léopards, des panthères, des loups, et même un dragon. Seuls les chacals-garous manquaient à l'appel. Êtres bizarres, ils restaient à l'écart des autres Garous.

Comme d'habitude, Carson se trouvait dans son cabinet. Il lisait une publication médicale. Son père, un Indien, lui avait légué sa chevelure d'un noir de jais, ses sourcils épais et sombres et ses yeux marron-vert. Ce soir, il portait un pull à col roulé vert foncé et un jean.

Wren frappa à la porte vitrée du cabinet, puis la poussa.

— Une seconde. Wren.

Les jambes flageolantes, Wren obéit. Il ne tiendrait pas longtemps, songea-t-il.

À peine cette pensée lui eut-elle traversé l'esprit qu'il se transforma en animal, mi-tigre blanc, mi-léopard des neiges, ce qui le mit en rogne : il détestait ce mélange. En temps normal, il se métamorphosait soit en tigre, soit en léopard, mais quand il était blessé, il ne parvenait pas à gérer correctement sa mutation.

— Qu'est-il arrivé ? demanda Carson en se précipitant vers lui.

Wren ne put répondre. Il s'efforçait de rester conscient, mais à l'instant où Carson toucha sa blessure, il s'évanouit.

Carson jura entre ses dents quand il vit le sang qui maculait la poitrine de Wren. Il saisit son téléphone et appela son assistante.

— Margie, lève-toi et viens au cabinet. On dirait bien qu'on a tiré sur Wren.

Puis il joignit quelques-uns des Peltier pour qu'ils aident à soulever Wren et à l'installer sur la table d'opération. L'animal qu'il était devenu pesait bien quatre cents kilos. En aucun cas Carson n'aurait été capable de déplacer seul ce corps gigantesque.

Papa Peltier arriva le premier. Grand, blond, il avait le

visage d'un homme d'une quarantaine d'années. En réalité, l'ours-garou avait cinq cents ans. Même sous son apparence humaine, il était très impressionnant. Seul un

fou lui aurait cherché noise.

— Bon sang, qu'est-ce qui lui est arrivé ? s'écria-t-il en voyant Wren.

— Je ne sais pas. Il a pris une balle, ça, c'est sûr. Où et quand, je l'ignore. Il a frappé à ma porte, et un instant plus tard, il tombait dans les pommes.

Trois des quadruplés Peltier rejoignirent leur père.

Ensemble, ils installèrent Wren sur la table. Margie entra à son tour et s'occupa aussitôt de préparer la salle pour me intervention chirurgicale.

Margie Neeely était l'une des rares humaines à être au courant de la véritable nature des résidents du *Sanctuaire*.

Petite et rousse, elle avait travaillé comme serveuse au bar jusqu'à ce que quelqu'un trahisse les Garous, lui révélant qui ils étaient. Elle avait accepté l'inouïe réalité avec

calme et sérénité. Les Garous lui en avaient été extrêmement reconnaissants. Ils l'avaient gardée auprès d'eux et en gage de gratitude, lui avaient payé des études d'assistante médicale. Elle était devenue la collaboratrice de

Carson.

Dev Peltier, qui, comme ses frères, était le portrait craché de son père, s'écarta de façon à laisser le champ libre à Carson.

— Il s'est retrouvé au cœur d'une bagarre avec des humains, hier en début de soirée. J'y ai mis le holà et j'ai renvoyé les jeunes humains chez eux. Vous ne croyez pas que l'un d'eux serait revenu pour lui tirer dessus, si ?

— Non, dit Rémi, son frère. Ces mecs-là, c'étaient de petits cons friqués. Ils n'auraient jamais eu les tripes de faire un truc pareil.

— Ouais, mais c'est Wren, fit Dev en soupirant. Impossible de savoir qui il a pu emmerder. On peut juste être sûr que c'était un humain : un Garou ne se serait jamais servi d'un flingue. C'est trop minable pour nous.

Papa Peltier approuva d'un hochement de tête.

— Laissons bosser Carson, les gars. On saura ce qui s'est passé quand Wren se réveillera.

Les ours s'en allèrent pendant que Carson se lavait les mains. Lorsque Margie toucha la poitrine de Wren pour la nettoyer, celui-ci poussa un rugissement et lui déco-

cha un coup de patte qui lui mit le bras en sang. Margie

cria, et Carson accourut.

— Foutu tigre... grommela-t-il avant d'injecter un calmant à Wren.

— Ça va aller, assura Margie en enveloppant son bras dans une serviette. C'est de ma faute. Je ne m'étais pas rendu compte qu'il avait gardé ses réflexes. J'aurais dû me méfier.

Carson examina la blessure, puis déclara :

— Il te faut des agrafes. J'aurais dû t'avertir, Margie.

Quand ils sont blessés, les tigres sont particulièrement vicieux. En temps normal, ils ne supportent pas qu'on les approche, et c'est pire lorsqu'ils vont mal. Ils déchiquettent n'importe qui à coups de patte.

— Je sais que Wren est redoutable. J'étais au bar quand il a eu cette altercation avec les jeunes humains. Il y en a un qui lui a jeté son verre à la figure. Je me demande encore comment Colt et Justin ont réussi à écarter Wren avant qu'il riposte.

— Wren est de plus en plus instable, dit Carson d'un ton attristé. J'ai peur qu'il ne puisse plus rester longtemps ici.

— C'est aussi ce que pense Nicolette. Tout à l'heure, elle a dit que s'il recommençait à agresser des clients, elle le renverrait.

Carson regarda son patient inconscient.

— Alors, que Dieu ait pitié de lui. Le mieux que nous puissions faire pour lui serait de le priver de ses pouvoirs et de l'expédier ensuite dans le passé, dans la jungle. C'est à ça que les Peltier auraient dû se résoudre au lieu de l'accueillir ici.

— Nicolette est en train de s'en occuper. Le père de Wren a perdu la raison, et elle pense que le fils devient fou aussi.

Le cœur de Carson se serra. Il connaissait le tigre depuis qu'il avait été amené au *Sanctuaire*, près de vingt ans plus tôt.

Traumatisé par la violence et la cruauté de ses parents,

Wren entra dans sa période de puberté. Ses pouvoirs étaient instables, peu fiables, mais trop puissants pour être éradiqués, d'autant que

l'adolescent se méfiait

de tous et refusait de se laisser approcher. Personne n'avait donc été en mesure de le contrôler.

Mais maintenant...

Wren n'était plus sur ses gardes. L'injection de tranquillisant le rendait inoffensif - pour un moment au moins. Il serait facile de profiter de la situation pour lui enlever ses pouvoirs.

En arriver à de telles extrémités était l'ultime issue pour les Garous. Ils s'y résignaient pour ceux qui ne parvenaient pas à se comporter correctement parmi les humains, ou ceux qui représentaient une menace pour leur propre espèce, par exemple parce qu'ils risquaient d'en dévoiler l'existence publiquement.

Wren n'avait jamais voulu se mêler aux autres. Il était fier d'être un solitaire, un marginal. Tant qu'il travaillait bien au bar et ne tentait pas de fraterniser avec des humains, aucun Garou n'y avait trouvé à redire.

Ce soir, tout avait changé. Wren avait cherché la compagnie d'une femme. Non que le contact avec ces dernières fût proscrit pour les Garous. La plupart d'entre eux avaient d'ailleurs des amantes humaines de temps à autre. Mais ils se montraient très prudents dans leurs choix.

Si Wren n'avait pas été prudent, s'il avait mis les Garous en danger, alors son sort était scellé.

Il serait sacrifié en un éclair.

— Bon sang, le tigre, mais qu'est-ce que tu as fait ? Et je ne parle pas de la balle que tu as reçue !

Sous sa forme de tigre, Wren ouvrit les yeux et vit Dev entrer dans sa chambre. La pendulette sur la table de nuit indiquait midi. Trop tôt pour se lever, estima-t-il. Surtout quand on avait aussi fichtrement mal !

Que l'ours soit debout, et sous son apparence d'homme, le sidérait. La plupart des Katagarias parvenaient difficilement à prendre forme humaine avant la tombée de la nuit. Pour se simplifier la vie, ils se montraient donc rarement avant le crépuscule.

La présence de Dev était donc tout à fait surprenante. D'autant que les ours Peltier savaient que les tigre:

détestaient être dérangés pendant leur sommeil.

Sans se métamorphoser, Wren souleva la tête de l'oreiller. En voyant Dev se diriger vers sa commode il lui adressa un grognement d'avertissement. L'ours n'y prêta aucune attention et entreprit d'installer un énorme bouquet de fleurs sur le meuble. Wren essaya de se redresser, mais la douleur le cloua au matelas. Il se remit donc à gronder féroce.

— Hé ! Mets une sourdine à ton cinéma de tigre

Wren ! Si quelqu'un doit être furax, c'est nous. Note que je suis sous forme humaine, et pas toi. Tu penses que ça m'amuse de me balader comme ça à cette heure indue ?

Un point pour l'ours, songea Wren.

— Et tu sais pourquoi on est tous levés ? poursuivit

Dev.

Wren n'en avait vraiment rien à faire. S'il avait été sous son apparence d'homme, il aurait jeté un regard dédaigneux à Dev.

Celui-ci répondit à sa propre question après une hésitation.

— On est tous levés parce qu'on pensait que ces fleurs riaient pour Aimée. Tu aurais dû voir ça ! On a jailli de nos lits quand m a m a n a crié qu'une camionnette pleine de fleurs venait faire une livraison ici ! On était prêts à tomber sur le poil d'un des résidents lorsque le livreur a dit que les fleurs étaient p o u r toi. Tiens, il y avait même une carte ! Regarde.

Dev sortit un bristol de la poche de son jean et le mit sous les yeux de Wren en souriant.

— Il y a écrit : « Merci pour cette nuit. » Alors ? Tu as finalement eu ta chance ? Tu as trouvé quelqu'un d'assez désespéré pour tirer un petit coup avec toi ?

Wren lança la patte en direction de Dev, qui bondit en arrière.

— Hé, arrête ! Sinon, je vais me mettre en rogne, et tant pis si tu es blessé. Je ne plaisante pas, le tigre !

« Moi non plus, crétin », lui répondit Wren par télépathie.

— Waouh ! Plusieurs mots de la part du tigre ! Qui

aurait imaginé ça? Je ne sais pas qui c'est, ta nana, mais

elle doit avoir de sacrés talents, pour être arrivée à te faire parler.

Wren recommençait à gronder quand d'autres fleurs

furent apportées par trois des frères de Dev. Un monceau de fleurs. En quelques minutes, la pièce eut tout d'une chambre mortuaire.

Une fois les bouquets placés autour du lit et de la commode, les ours s'en allèrent, sauf Dev et son cadet ferre, qui secoua sa tête blonde d'un air incrédule tout en regardant Wren.

— Mec, je suis impressionné. Aucune femme ne m'a jamais envoyé de fleurs pour me remercier.

— Peuh... Ne sois pas impressionné, dit Dev, parce que je ne crois pas qu'elle ait envoyé ces fleurs pour le remercier. Une fleur suffit pour ça. S'il y en a autant, c'est probablement parce que la nana a cru qu'il était mort, qu'elle l'avait achevé... Mais oui, c'est ça ! Un tigre ne lui a pas suffi, à cette fille. Ce dont elle a besoin, c'est d'un ours bien costaud.

Wren tenta de nouveau d'écharper Dev d'un coup de patte, mais Serre écarta prestement son frère.

— Laisse tomber, frangin. Tu ne vas pas te mettre entre le tigre et cette femme.

— Et pourquoi pas ?

Wren réussit à se dresser en position d'attaque. Cette fois, il ne louperait pas ce foutu ours.

— Voilà pourquoi ! s'exclama Serre en montrant Wren.

Il poussa son frère vers la porte, puis lança à Wren :

— Continue à te reposer, le tigre. On te surveille.

Il ferma la porte, mais Wren, qui s'était rallongé, continua d'entendre les deux ours parler dans le couloir.

— Bon Dieu, Dev, disait Serre, tu as perdu l'esprit ou quoi ? Ne provoque pas ce psychotique de tigre ! Tu n'as pas vu ? Il bavait de fureur ! Quelqu'un va finir par penser qu'il a la rage !

— Ouais, je sais, fit Dev en pouffant. Mais quand on

le titille, c'est comme quand on jette de la viande à Kyle.

C'est marrant.

Serre produisit un bruit écoeuré.

— J'espère que tu vas arrêter de filer de la viande à Kyle au bar. Le pauvre, il perd son sang-froid, quand tu fais ça. Un de ces jours, il ne réussira pas à se maîtriser et il se transformera en ours sous les yeux des clients.

Maman sera furieuse, et nous, il faudra qu'on s'arrange pour vider la mémoire des consommateurs qui auront vu un gamin se changer en ours en un éclair. Alors, arrête tes bêtises, Dev.

— Je ne peux pas m'en empêcher.

— Mon vieux, si tu n'es pas foutu d'arrêter de faire l'imbécile, un de ces jours, papa te tuera.

— Peut-être, mais en attendant, je compte bien rigoler avec vous tous.

— Pff... Rends-nous service, vieux : fiche la paix au tigre. Tu as fait plein de trucs stupides sur deux pattes, et encore plus sur quatre. Mais là, stop. Cette fille, c'est le chasse gardée de Wren, compris? Alors, mets un bémol à ta libido et va courir après l'une de tes partenaires habituelles.

— Non, mais tu crois vraiment que je suis intéressé : Mlle BCBG ? Tu as vu comment elle est fringuée ?

Pitié ! Ça me fout les jetons.

L'éloignement finit par atténuer les voix des deux

frères. Ne comprenant plus ce qu'ils se disaient, Wren s'étendit de tout son long. Il était soulagé que Dev, en définitive, soit simplement aussi idiot que d'habitude,

qu'il n'ait pas de vues sur Maggie - une chance pour l'ours, qui du coup aurait la vie sauve.

Mais Wren non plus n'aurait pas dû avoir de vues sur

Maggie ! Bon sang, qu'avait-elle donc de tellement spécial pour l'obséder à ce point ?

Aucune importance qu'il le comprenne : il ne la reverrait jamais. Il était peut-être dingue mais pas suicidaire,

Rien de bon ne pouvait découler d'une relation entre un tigre-garou et une humaine. Vraiment rien.

Dès qu'elle sortit de son dernier cours de droit, Marguerite partit pour le Quartier français, laissant tomber son groupe d'études pour l'après-midi au profit de Wren.

Elle tenait à le remercier de vive voix de l'avoir sauvée.

C'était la moindre des choses.

Le temps qu'elle arrive au *Sanctuaire*, il était 18 heures et il faisait pratiquement nuit. Elle entra dans le bar et scruta la pénombre. Un homme de haute taille, brun, mettait les tables en place. Pas particulièrement séduisant il avait les cheveux hérissés et des tatouages colorés.

Il n'y avait que très peu de clients. Wren n'était pas

là, mais Marguerite repéra la serveuse de la veille Aimée, se rappela-t-elle. La jeune fille blonde traversait la salle, un plateau chargé de boissons dans les mains.

Marguerite se dirigea vers elle alors qu'elle posait le plateau devant des consommateurs.

— Bonsoir, dit-elle à la serveuse dès que celle-ci se fut retournée. Est-ce que Wren travaille, ce soir?

La serveuse fronça les sourcils et la regarda comme si elle était une répugnante créature.

— Vous êtes la fille qui était là hier soir avec les jeunes cons.

— Euh... oui. Je suis désolée de ce qui s'est passé.

— Il y a de quoi. Vous avez mis Wren dans le pétrin.

Marguerite encaissa la nouvelle avec difficulté.

— Ce n'était pas mon intention ! Je vous en prie, dites-moi qu'il n'a pas été renvoyé. Il n'y était pour rien.

Je n'aurais jamais imaginé que mes amis se comporteraient aussi mal.

La serveuse ne se dérida pas.

— Vraiment, je suis désolée, répéta Marguerite. Pourriez-vous remettre ça à Wren? C'est juste un petit témoignage de gratitude.

Elle tendit son présent à la blonde, qui ne fit pas un geste pour prendre le paquet.

— De la gratitude pour quoi ? s'enquit-elle sèchement.

Marguerite se sentait de plus en plus mal à l'aise. La serveuse ne lui facilitait pas la tâche. Comment ne pas être timide - et c'était là son lot - quand on avait affaire la plupart du temps à des personnes aussi peu accommodantes ?

— Écoutez, faites en sorte que Wren ait ceci, c'est

tout. S'il vous plaît.

Marguerite tournait les talons lorsque la blonde

lança :

— Dites, vous étiez là quand Wren s'est fait tirer dessus, hier soir ?

Marguerite eut l'impression que son sang se glaçait dans ses veines.

— Je vous demande pardon ?

Elle espérait avoir mal compris.

— Laissez tomber, dit la blonde. Je lui donnerai le paquet.

Aimée s'éloigna, mais, cette fois, ce fut Marguerite qui la retint. Il lui fallait des précisions. Wren n'était pas blessé, ce n'était pas possible. S'il avait reçu une balle, elle l'aurait vu.

— De quoi parlez-vous, mademoiselle ? Wren n'a pas été touché, hier. La balle l'a frôlé, sans doute, mais...

L'expression de la blonde confirma les pires craintes de Marguerite : la balle avait bel et bien atteint Wren.

— Racontez-moi ce qui est arrivé, demanda la blonde.

— Quatre h o m m e s m'ont agressée dans la rue, et Wren a surgi comme par magie pour me défendre. Un des voyous avait un revolver et il a tiré. Une fois. Wren m'a assuré qu'il n'avait pas été touché. Je n'ai pas vu de sang sur lui, et il n'avait pas l'air d'avoir mal. Il ne m'a rien dit, et comme il semblait aller bien, je n'ai pas soupçonné un seul instant que...

— Wren vous a sauvée ?

L'intonation de la blonde était éloquente : que Wren eût secouru Marguerite lui paraissait inconcevable.

— Oui. La balle ne l'a pas atteint, n'est-ce pas ?

— Oh que si. Il a failli mourir.

Sous le choc, Marguerite chancela légèrement.

— Dans quel hôpital est-il ?

Elle lisait sur le visage de la serveuse le dilemme qui l'agitait : parler ? Se taire ? Marguerite comprenait son hésitation : à cause d'elle, Wren s'était fait insulter, agresser et tirer dessus, le tout en moins d'une heure. Il était peu probable qu'il ait envie de revoir celle qui était

la source de tant d'ennuis.

La serveuse plissa les yeux, puis recula.

— C'est vous qui lui avez envoyé toutes ces fleurs, aujourd'hui ?

— Oui. Si j'avais su qu'il était blessé, j'en aurais envoyé davantage.

Pour la première fois, la serveuse sembla amusée.

— Attendez-moi là. Je reviens dans quelques minutes.

Marguerite acquiesça d'un hochement de tête, sous le regard hostile des barmen. Tous portaient jean et tee shirt, étaient beaux, mais arboraient des mines féroces.

Manifestement, sa présence dans le bar leur déplaisait fortement, et Marguerite ne comprenait pas pourquoi.

Quoique... Ils devaient être au courant, pour Wren, et ils la blâmaient car tout était de sa faute.

Nerveuse, Marguerite se tourna vers l'homme aux longs cheveux noirs qu'elle avait vu la veille. Justin.

Comme les autres, il la fixait sans aménité, tout en rangeant des verres sans mot dire.

Marguerite eut l'impression qu'Aimée mettait un temps fou à revenir. Enfin, la serveuse réapparut.

— Suivez-moi.

Marguerite laissa échapper un soupir de soulagement. Elle emboîta le pas à Aimée, qui lui fit traverser une vaste cuisine où s'affairaient cinq employés autour des gazinières tandis que deux autres lavaient la vaisselle dans un grand évier. Aucun d'eux ne lui accorda la moindre attention. Du moins pas avant que, à la suite d'Aimée, elle n'arrive à une porte à l'autre bout de la cuisine.

Un grand blond se tenait devant la porte. À l'évidence, qu'Aimée voulût la faire franchir à une étrangère lui déplaisait. Il était la copie conforme de celui qui avait jeté Blaine et les autres hors du *Sanctuaire* la veille.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, Aimée ? demanda-t-il d'un ton vibrant de colère.

— Ôte-toi de là, Rémi.

— Sûrement pas.

— Écarte-toi, ou tu boiteras bas dans trois secondes.

— Tu ne me fais pas peur, mon petit cygne. Je pourrais t'arracher la tête sans bouger un cil.

— Et moi, je pourrais t'estropier définitivement...

Aimée baissa les yeux vers l'entrejambe de Rémi.

— Bouge, sinon prépare-toi à dire adieu à tes bijoux de famille.

Les lèvres retroussées sur une moue écœurée, Rémi se poussa sur le côté.

— Ne faites pas attention à sa grimace, dit Aimée à Marguerite. Croyez-moi ou non, ça vaut mieux que quand il sourit. Là, il fout carrément la trouille.

Marguerite ne savait que penser. Aimée venait de la faire passer dans un vestibule à la décoration surannée.

Une maison ancienne était donc accolée au bar, une très belle maison dans laquelle le temps semblait s'être arrêté. Rien n'y était moderne, mais tout était splendide.

Si, il y avait des éléments de modernité, rectifia Marguerite *in petto*. La porte était sécurisée par cinq serrures inviolables, et au-dessus était installé un système d'alarme à faire pâlir d'envie la NASA.

Bon, tout n'était pas ancien, mais ces détails mis à part, on se serait cru sur un plateau de cinéma où l'on aurait reconstitué une riche demeure des siècles passés.

Aimée gravissait à présent un splendide escalier de bois travaillé à la main. Il aboutissait à un palier d'où partait un couloir jalonné de portes d'acajou. Aimée s'arrêta devant l'une d'elles et attendit Marguerite. Puis elle frappa au battant avant d'ouvrir.

— Tu es décent ? demanda-t-elle en passant la tête dans l'entrebâillement de la porte.

Marguerite ne voyait rien de la chambre. Elle n'entendit pas de réponse de son occupant non plus.

— Tu as une visite, Wren. Alors, arrange-toi pour avoir allure humaine pendant un moment, OK?

Après une brève hésitation, Aimée poussa un peu plus la porte.

— Je vous attendrai ici jusqu'à ce que vous en ayez ni tous les deux. Appelez-moi si vous avez besoin de

quelque chose.

Elle marqua une courte pause, puis elle ajouta à voix basse :

— Par exemple, un prêtre, un flic ou un dompteur de fauves...

Marguerite était décontenancée. Que signifiait cette réflexion ? C'était vraiment une chose étrange à dire.

Mais au *Sanctuaire*, tout semblait étrange...

Elle pénétra dans la chambre, et son cœur se serra lorsqu'elle découvrit Wren dans un grand lit, sous un édredon noir, teinte assortie aux rideaux qui masquaient les fenêtres. Sa peau était livide.

Les fleurs qu'elle avait fait livrer étaient réparties dans toute la pièce, qui, par ailleurs, ne contenait rien de personnel, pas un seul objet qui semblât appartenir à Wren. On eût dit qu'il n'était que de passage.

Le cœur battant à tout rompre, elle s'avança vers lui.

Il respirait laborieusement, et un large bandage enserrait son épaule et le haut de sa poitrine. Le reste de son torse, nu, et ses bras étaient magnifiquement musclés. Ses abdominaux en tablettes de chocolat étaient ceux d'un culturiste de haut niveau. Une fine toison dessinait une ligne dorée de ses pectoraux à son nombril.

Marguerite remarqua tout cela, mais ce qui la frappa avant tout, ce fut son visage ravagé par la souffrance.

Rongée par le remords, elle s'agenouilla au chevet du blessé.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit ? Pourquoi ?

Sans répondre, il tendit la main vers la jeune fille et repoussa une mèche de cheveux qui lui tombait sur le front.

— Pourquoi, Wren ?

— Vous n'auriez pas dû venir ici, Maggie.

Sa main était sèche et calleuse. Celles des hommes que Marguerite fréquentait d'ordinaire étaient lisses et douces. Wren était un travailleur manuel qui ne fréquentait pas les salons de manucure.

— Je tenais à vous faire un petit présent pour vous

remercier.

Wren balaya du regard la profusion de fleurs. Les ours et tous les autres Garous s'étaient moqués de lui jusqu'à plus soif à cause de cela. Mais il s'en fichait.

Pour lui, ces fleurs étaient extraordinairement précieuses. Jamais on ne lui avait fait de cadeau auparavant. Pas plus des fleurs qu'autre chose.

Il entreprit de se redresser, mais Marguerite le repoussa en arrière.

— Ne bougez pas.

Qu'elle parût se faire tant de souci pour lui l'émouvait jusqu'au fond de l'âme.

— Je vais bien.

— Non, dit-elle en montrant le bandage sur lequel une tache écarlate venait de se former. Vous saignez !

Dois-je appeler quelqu'un ?

— Pas la peine. Je vais guérir.

Les yeux noisette de Marguerite étaient soudain sévères et exprimaient le doute quant à cette guérison imminente qu'il venait d'annoncer.

— Je n'arrive pas à croire que vous ne m'ayez pas dit que vous aviez reçu une balle, hier. Et si vous étiez mort, hein ?

— J'ai reçu assez de balles dans ma vie pour savoir quand le coup est fatal ou pas.

Marguerite lui décocha un coup d'œil empreint de stupéfaction. Était-il sérieux? Avec lui, on pouvait tout imaginer. Il avait l'art de lâcher des réflexions qui, si elles avaient reflété la vérité, eussent été effroyables. Le problème, c'était qu'il les énonçait d'un ton égal, donnant à la jeune fille l'impression qu'il ne s'agissait pas d'affabulations.

— On vous a déjà tiré dessus ? Qui ?

Sans répondre, il s'assit brusquement dans le lit. Ses longs cheveux lui tombèrent aussitôt devant la figure, et Marguerite ne vit plus son expression. Elle le soupçonna de l'avoir fait exprès: ainsi, il pouvait observer

sans être lui-même observé.

Elle distingua cependant, derrière le rideau formé par ses cheveux, une goutte de sueur qui coulait le long de son menton. Être réveillé et assis le fatiguait et le faisait souffrir.

— Je ne vais pas rester longtemps, dit Marguerite en lui tendant le paquet qu'Aimée lui avait rendu.

Il regarda le paquet comme s'il s'agissait d'un objet venu de Mars. À croire que jamais il n'avait reçu de cadeau.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvrez-le et vous le saurez.

Il porta le paquet à son nez et huma le papier d'emballage, comme s'il en savourait le parfum.

— Que faites-vous ?

Il ignora la question, ouvrit l'emballage et en sortit le sweat-shirt gris qu'il contenait. Il paraissait tellement désorienté que Marguerite ne put réprimer un sourire.

— Vous m'avez dit suivre des cours à l'université de La Nouvelle-Orléans mais je n'ai pas pu me procurer de vrai sweat en portant le logo, et il n'était pas question que je vous offre un faux. Alors quand j'ai vu celui-ci, avec cet emblème de tigre, je me suis dit que c'était parfait. Je sais que ça a l'air idiot, mais j'ai toujours eu un faible pour les tigres. Et puis, il me semble que ça vous ira bien.

Il secoua la tête de droite à gauche, comme s'il était totalement perplexe et les mots prononcés par Marguerite incompréhensibles.

— Merci, Maggie, dit-il enfin.

Qu'il lui donne ce diminutif qu'elle affectionnait tant toucha profondément Marguerite. De surcroît, elle aimait la façon dont il prononçait les deux syllabes.

Avec douceur, gravité, tendresse.

— Bon. Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, Wren ?

Quelle question ! Oui, il y avait quelque chose. Une

chose qu'il n'oserait jamais demander : qu'elle se couche

nue auprès de lui.

— Non, tout va bien.

— Vous êtes sûr? Je pourrais...

— Aimée ! appela-t-il brusquement.

La porte s'ouvrit dans la seconde sur l'ourse-garou.

— Il faut qu'elle parte, Aimée.

— Mais, Wren, je... commença à protester Marguerite.

Elle n'eut pas le loisir de poursuivre : Aimée l'avait attrapée par le bras.

— S'il vous plaît, Maggie, dit Wren, il faut que je me repose.

Impossible de s'opposer à sa volonté, songea la jeune fille. Cet h o m m e lui avait sauvé la vie alors que tant d'autres à sa place auraient pris la poudre d'escampette.

Elle devait respecter son souhait. Il voulait se reposer.

Soit.

— Très bien, fit-elle en lui effleurant la joue du bout des lèvres.

Wren crut défaillir. Le désir, en lui, l'emporta soudain sur la douleur. Il ne parvint à rester allongé qu'en faisant appel à toute sa volonté, mais m ê m e couché, il céda à la passion qui le dévorait : il attira Marguerite contre lui et l'embrassa comme il rêvait de le faire. Un baiser de feu, qui le laissa haletant, le pouls en déroute, le corps au supplice.

Que lui arrivait-il ? Il n'aurait pas dû éprouver pareille émotion. Pas avec une humaine.

Que le Ciel leur vienne en aide à tous deux, pria-t-il *in petto*, car il percevait avec effroi l'écho de ce qu'il ressentait chez Marguerite.

Celle-ci resta pantelante dans ses bras. Les paupières closes, elle savourait le goût de ses lèvres, son p a r f u m musqué d'homme, et tous les fantasmes qui, jusqu'alors, avaient hanté ses nuits l'assaillaient soudain en plein jour

Il la repoussa en grommelant :

— Partez, Maggie. Avant qu'il ne soit trop tard.

— Trop tard pour quoi ? demanda-t-elle, en pleine confusion.

— Aimée... grogna-t-il entre ses dents.

L'ourse-garou intervint :

— Allez, Maggie, je vous raccompagne. Il faut vraiment qu'il se repose.

Wren suivit du regard les deux femmes qui quittaient la chambre. Il inspira profondément, pour emplir ses narines du p a r f u m de l'humaine... ce qui ne fit que stimuler la bête en lui. Il voulait cette femme. Il la voulait à en hurler à la mort.

Il posa la main sur son sexe tendu. Que n'aurait-il donné pour une nuit avec Maggie...

Mais c'était là un rêve qui ne se réaliserait pas, il le savait.

Il était un animal, et elle une humaine. En aucun cas il ne pourrait se fier à ses propres réactions. En un éclair, il deviendrait vicieux, méchant... C'était là le propre de sa race. Il n'y avait rien qu'il pût faire pour changer cela. Même sa mère s'était retournée un jour contre son père.

Il soupira, les yeux posés sur le sweat-shirt offert par Maggie. Puis il se surprit à sourire. Depuis quand n'avait-il pas souri ? Une éternité. Il n'avait aucun souvenir d'un moment de gaieté. À croire qu'il n'en avait jamais connu.

Un sentiment déstabilisant, qu'il n'aurait su définir, s'immisça dans son cœur. Il prit le papier d'emballage et, de nouveau, le porta à son nez, humant les traces du p a r f u m de Maggie. Torturé par le désir, il froissa le papier, le jeta, puis plaqua le sweat-shirt sur sa poitrine et le serra entre ses bras.

On frappa à la porte alors que son esprit dérivait dans un état second.

Maggie ? se demanda-t-il, le cœur soudain gonflé d'espoir.

Non. Aimée.

— Tu es OK, petit ?

Il lui fit signe que oui. Aimée était la seule qu'il autorisât à l'appeler « petit ». Dans sa bouche, ce n'était pas une insulte mais un petit nom amical. De tous les résidents du *Sanctuaire*, Aimée était la seule qui lui ait jamais manifesté de la gentillesse. Mais, à l'instar des autres, elle le craignait. Même en cet instant, elle éprouvait de la peur, il le sentait.

Elle traversa la chambre et se pencha pour ramasser l'emballage du sweat-shirt. Il grogna, et elle se redressa instantanément.

— Pardon. Tu ne veux pas que je jette ça ?

— Non.

Elle leva les mains en signe de reddition.

— Très bien, très bien !

Après un silence, elle ajouta :

— Je l'ai renvoyée chez elle.

Chez elle... Parmi les siens, dans le monde auquel elle appartenait. Une idée qui le plongeait dans une détresse inouïe. Pourquoi ce « chez elle » n'était-il pas auprès de lui ?

Il la voulait là, dans ce lit.

Quelle idiotie...

— Pourquoi ne lui as-tu pas rendu son sac à dos ?

demanda Aimée d'un ton détaché.

Il se tourna vers l'endroit que lui montrait l'ourse-garou. Le sac à dos Prada de Maggie était là. Elle l'avait oublié au bar, la veille, dans la confusion qui avait suivi la bagarre. Aimée l'avait trouvé, l'avait dit à Wren, qui avait exigé qu'elle le lui apporte et interdit à quiconque de le toucher.

— J'ai oublié.

— Oh. Tu veux que je...

— Non!

— Mmm. Tu aurais intérêt à mettre ta mauvaise humeur en sourdine, le tigre. Tu sais ce que m a m a n a dit, n'est-ce pas ?

— Ouais ! Et je ne veux pas de ton odeur sur ce qui

appartient à Maggie, OK ?

— Bon sang, mais qu'est-ce que vous avez dans la tête, vous, les félins ? Vous êtes aussi cinglés que les loups, avec votre notion de territoire. Heureusement qu'Artemis nous protège de vous !

Sur ces mots, Aimée sortit de la chambre et referma doucement la porte derrière elle. Soulagé, Wren se mit à bercer le sweat-shirt contre son cœur tout en se remémorant le visage de Maggie. Nick avait raison, elle était sublime. Il la qualifiait de «produit haut de gamme».

À juste titre, Wren s'en rendait compte maintenant.

Maggie était le top du top.

Une étoile. Elle était une étoile, et lui, un misérable ver de terre dont l'existence ne valait pas un clou. Pire, il détruisait tout ce qu'il approchait, touchait.

Bourrelé de chagrin, il reprit son apparence de tigre.

Que n'aurait-il donné pour devenir un véritable humain !

Il aurait tué pour être un homme.

La rage l'envahit, cette violence qui faisait partie de son être animal, lui donnant envie de déchiqueter le sweat-shirt, tandis que la partie humaine de lui-même lui interdisait d'abîmer ce que Maggie lui avait offert.

Ce sweat-shirt, Maggie l'avait choisi pour lui. Elle était venue jusqu'au *Sanctuaire* pour le lui apporter.

Elle lui avait fait un cadeau, qui, pour lui, était un véritable trésor. Il devait le chérir comme tel.

Un peu calmé, il se gorgea de nouveau des odeurs que portait le vêtement. C'était enivrant, mais il en voulait davantage. Un parfum ne lui suffisait pas.

Marguerite aurait voulu garder pour toujours le goût des lèvres de Wren sur les siennes. Seigneur, ce baiser...

Un avant-goût de paradis. Un paradis où le péché eût été roi tant il regorgeait de délices. Il y avait eu quelque chose de sulfureux dans cette étreinte, de brûlant, de sauvage. Et cela l'avait bouleversée.

Si son père avait appris cela, il en aurait fait un infarctus. Wren n'était décidément pas un homme pour elle. Serveur dans un bar de motards, grands dieux !

Et alors? Il était merveilleux. Et il lui avait sauvé

la vie.

Jamais Blaine ou Todd n'en auraient été capables ! Et quand bien même ils auraient volé à son secours, aucun des deux ne l'aurait raccompagnée chez elle après avoir reçu une balle dans le corps. Ils se seraient roulés par terre en hurlant de douleur et en exigeant une ambulance et le meilleur chirurgien que leur argent leur permettait de s'offrir. Ils l'auraient fait venir de la Mayo Clinic en jet privé.

Wren, lui, n'avait rien dit de sa blessure. Mais de toute façon, il n'était guère bavard. Pourquoi, en dépit de son mutisme chronique, l'attirait-il autant ? Peut-être parce que ses silences étaient plus éloquents que toutes les phrases du monde.

Comment expliquer qu'il lui plaise à ce point ? Était-ce en partie parce qu'il était exactement le genre d'homme dont son père ne voulait pas p o u r elle ? Le sénateur ne pourrait supporter la perspective d'une telle mésalliance. Elle s'imaginait lui présentant Wren:

« Salut, papa. Voici mon petit ami. Je sais qu'il a besoin d'une bonne coupe de cheveux et qu'il travaille dans un bar fréquenté par des motards, mais n'est-ce pas qu'il est super ? »

Le sénateur tomberait raide mort.

Et malgré cela, Marguerite ne regrettait rien, n'envisageait pas d'essayer d'oublier Wren, encore moins de renoncer à le revoir. Il l'avait ensorcelée, se dit-elle en se léchant les lèvres.

— Chasse-le de ton esprit ! s'ordonna-t-elle à haute voix.

Inutile de songer à fréquenter Wren. C'était impossible. Il exerçait sur elle une attirance magnétique, mais elle aimait son père. Depuis le suicide de sa mère, le sénateur était sa seule famille. D'accord, il se souciait davantage de son parti politique que de sa fille. Mais ce n'était pas une raison pour le plonger dans la honte et le désespoir.

Elle ne devait plus revoir Wren. Cet étrange et troublant épisode était terminé.

4

Marguerite rangea ses livres dans le sac à dos qu'elle avait emprunté. Elle n'avait pas réussi à remettre la main sur son Prada et ne comprenait pas comment elle avait pu l'égarer. À plusieurs reprises, elle était allée au service des objets trouvés de la bibliothèque. Perdre un accessoire auquel elle tenait autant ne lui était jamais arrivé auparavant.

Elle soupira, puis partit rejoindre son groupe de travail. Elle traversait la pelouse quand elle entendit quelqu'un l'appeler. Elle frissonna. Cette voix de basse, mélodieuse et envoûtante... Elle resterait toujours gravée dans son esprit.

Une seule personne possédait un tel organe. Une seule personne, depuis la disparition de Nick, l'appelait Maggie.

Elle se retourna et vit Wren arriver de la rue. Il marchait avec une grâce féline mais infiniment virile qui acheva de la troubler.

Il portait un vieux jean délavé troué aux genoux, des bottes noires de motard et un tee-shirt noir. Par-dessus, il avait enfilé une chemise de flanelle rouge et noir qu'il avait négligé de boutonner. Visiblement, il avait choisi ses vêtements au petit bonheur la chance. Avec sa tenue négligée, il avait quelque chose d'un tout jeune adolescent. Une impression qui s'évanouissait dès qu'on y regardait à deux fois ou qu'on le voyait torse nu. Il était bel et bien un homme, un mâle dans toute sa splendeur.

Il avança vers elle, un bras replié dans le dos. Marguerite frémit. Quelle prestance, quelle force virile... Et ces yeux... C'était absurde, mais par moments il semblait être davantage qu'un simple humain.

— Est-ce sage de vous être levé, Wren ?

Il haussa les épaules avec nonchalance.

— Je vous ai dit que le coup n'était pas fatal. Et j'ai

pensé que vous seriez heureuse de récupérer... ça.

Il ramena son bras devant lui, brandissant le sac à dos Prada.

— Vous l'avez oublié au bar, l'autre soir.

— Oh, merci ! s'exclama Marguerite, enchantée de retrouver son bien.

— Vous m'avez tellement étonné en venant me voir que le sac m'est sorti de l'esprit.

— Il ne fallait pas vous donner tant de mal pour me le rendre, dit Marguerite, touchée qu'il ait pris la peine de le lui rapporter. Vous auriez dû téléphoner. Je serais passée le chercher.

— Je n'avais pas votre numéro.

— Oh...

Elle ne le lui avait pas donné. D'ailleurs, comment

Wren avait-il fait pour la trouver?

Elle le lui demanda.

Et il ne répondit pas. La question l'avait manifestement mis mal à l'aise.

— Bon, il faut que je m'en aille, dit-il.

— Oui, mais...

— Bon sang, qu'est-ce que c'est que ce cirque ? lança soudain une voix.

Marguerite regarda par-dessus l'épaule de Wren.

Blaine approchait, entouré d'une bande de copains de sa fraternité. Et zut ! Tel qu'elle le connaissait, Blaine vivait la présence de Wren sur le campus comme une violation de son domaine. De toute évidence, il comptait l'en chasser avec l'aide de ses amis. Décidément, quand ça le prenait, Blaine était vraiment idiot.

— Occupe-toi de tes affaires ! s'écria-t-elle. Fiche le camp. Laisse-nous tranquilles !

Blaine ne lui accorda pas la moindre attention. Il gardait les yeux rivés sur Wren.

— Mais qu'avons-nous donc là ? Tu nous joues la vengeance du serveur, mec ? Au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, il n'y a pas de tables à nettoyer, sur cette

pelouse.

Marguerite perçut la colère qui grondait soudain en

Wren. Et les efforts qu'il faisait pour la maîtriser.

— Va-t'en, Blaine. Fiche-lui la paix.

Blaine détailla la tenue de Wren d'un œil dégoûté.

— C'est quoi ton problème, le larbin ? Tu ne peux pas te payer un pantalon correct ? Ou alors tu es tellement chaud que tu as besoin d'aération ?

— Blaine, je t'en prie...

L'un des amis de Blaine prit le relais.

— Et tes cheveux, mec ? Il t'arrive de les laver ?

— Ce sont des dreadlocks, mon pote, fit un autre en prenant un accent jamaïquain. C'est comme ça qu'on se coiffe quand on f u m e de la marijuana.

— Je suis désolé, Maggie, intervint Wren d'une voix sourde. Je n'avais pas l'intention de vous mettre dans l'embarras.

— Vous ne me mettez pas dans l'embarras, grinçante-elle, ulcérée. Mais Blaine et ses amis, si.

Sans rien ajouter, Wren commença à se diriger vers la rue.

— Ouais, file, serveur, lui dit Blaine, et ne reviens pas la renifler, OK ?

Comme Wren passait près de lui, il lui flanqua une bourrade. Wren se retourna et, d'un geste si vif que Marguerite n'eut pas le temps de crier, décocha à Blaine un coup de poing en pleine figure. Ce dernier s'effondra sur la pelouse. Ses amis se précipitèrent comme un seul homme sur Wren.

— Arrêtez ! hurla Marguerite, affolée à l'idée qu'ils puissent blesser Wren.

Son inquiétude s'évanouit vite : ce n'était pas Wren qui allait laisser des plumes dans cette échauffourée, réalisa-t-elle après quelques échanges de coups. Wren se débarrassait de ses assaillants sans peine. L'un après l'autre, ils tombaient comme des mouches sur le gazon.

Alertés par les cris de Marguerite et ceux des étu-

diants amochés par Wren, deux agents de sécurité du campus arrivèrent en courant. L'un d'eux essaya d'immobiliser Wren, qui l'envoya sans effort au tapis, juste avant de comprendre qu'il n'avait pas affaire à un ami de Blaine mais à un vigile. Le coéquipier de ce dernier sortit une matraque de sa ceinture et cogna Wren à l'épaule, à l'endroit où il avait reçu la balle. Il grogna et repoussa l'homme.

Mais il n'allait pas s'en tenir là, comprit Marguerite avec effroi. Après s'être défendu, il se préparait à attaquer.

— Stop, Wren, stop ! Ils vont vous faire mal !

Wren se figea aussitôt.

— J'exige que ce bâtard soit arrêté pour agression !

éructa Blaine, tout en essuyant le sang qui coulait de son nez.

— Sûr qu'il va l'être ! déclara le deuxième vigile en menottant Wren dans le dos. Et on va le conduire tout de suite au poste.

Les traits aussi figés que ceux d'une statue, Wren resta muet. Qu'il ne tente même pas de se défendre en expliquant ce qui s'était passé bouleversa Marguerite.

— Il n'a rien fait, dit-elle aux vigiles. Ce sont eux qui l'ont agressé en premier !

— N'importe quoi ! rétorqua l'un des étudiants. Il a frappé Blaine sans raison. Nous, on s'est contentés de défendre notre copain contre ce fou furieux !

— Il ne fait pas partie de la fac, ajouta Blaine. C'est un déchet des bas quartiers qui est entré ici sans autorisation.

Marguerite s'aperçut que le vigile avait tellement serré les menottes qu'elles entamaient la chair des poignets de Wren. Lequel ne disait toujours rien, ne manifestait aucune émotion.

— Vous êtes étudiant ici ? lui demanda l'un des vigiles d'un ton courroucé.

Wren secoua la tête sans mot dire.

— Alors, qu'est-ce que vous faites sur le campus ?

Pas de réponse.

Le vigile, de plus en plus irrité par ce mutisme, tira méchamment sur les menottes.

— Mon gars, tu aurais tout intérêt à me répondre.

Qui t'a invité ici ?

Cette fois, Wren parla.

— Personne, dit-il en fixant le sol.

— C'est moi qui l'ai invité, intervint Marguerite.

Wren lui adressa un coup d'œil sévère puis déclara :

— Elle ment. Je ne la connais même pas.

Le cœur de Marguerite se mit à battre la chamade : il essayait de la protéger, de lui éviter des ennuis. En tant qu'étudiante, elle était responsable du comportement des gens qu'elle conviait dans l'enceinte de la faculté.

C'était grand et généreux de la part de Wren, mais si elle ne l'aidait pas, qu'allait faire la police de lui ? Elle décida de dire la vérité.

À peine eut-elle ouvert la bouche que Wren la fit taire d'un regard. Son expression était très claire : elle devait rester en dehors de tout cela.

Une voiture de police vint se garer le long du trottoir.

Deux agents en jaillirent et se précipitèrent sur Wren par-derrière. Il ne les vit pas arriver, aussi, ignorant à qui il avait affaire, donna-t-il un fulgurant coup de tête au premier qui le ceintura. Dès qu'il se fut rendu compte de sa méprise, il cessa de lutter et se laissa entraîner vers la voiture. Les deux agents le poussèrent sans ménagement sur la banquette arrière.

— Vous allez voir ce que mes avocats vont faire de lui ! s'exclama Blaine en riant. Si ça se trouve, il aura même droit à la détention à perpétuité !

— Tu n'es qu'un connard, Blaine, lâcha Marguerite en fixant le jeune homme avec haine. Tu peux dire adieu à tes projets de devenir assistant de mon père, parce qu'il te virera à la seconde où tu poseras le pied sur son perron !

— Mais, Margot...

Elle esquiva la main tendue en direction de son bras et partit à grands pas vers sa voiture. Il fallait qu'elle trouve un avocat pour Wren. Pas question qu'elle le laisse aller en prison alors qu'il n'était coupable de rien. Il n'avait fait que se défendre.

Six heures plus tard, Marguerite arriva au poste de police. Elle se sentait très mal à l'aise. Effrayée, même. Jamais elle n'avait fréquenté pareil endroit. C'était froid, dépouillé à l'extrême, angoissant. Elle espérait ne plus avoir, à l'avenir, à remettre les pieds ici.

Mais elle n'oubliait pas que Wren devait éprouver un bien plus grand malaise et être autrement plus effrayé qu'elle. Il était consigné dans une autre partie du bâtiment, avec des hommes qui avaient été arrêtés pour Dieu seul savait quels méfaits.

Il fallait à tout prix le faire libérer.

— Je vous l'avais bien dit : vous auriez dû attendre chez vous, mademoiselle Goudeau, lui dit l'avocat qu'elle avait engagé, l'un des ténors du barreau de La Nouvelle-Orléans.

C'était un Noir de petite taille aux cheveux rares et grisonnants, très distingué et expérimenté. Pour ne rien gâcher, il était discret. Par conséquent, personne, pas même le père de Marguerite, n'aurait vent de cette affaire.

Wren serait protégé, et elle aussi.

Elle doutait que Wren pût s'offrir les services d'un avocat. Quant à ceux qui travaillaient pour l'aide judiciaire, ils étaient débordés. Elle tenait à ce que Wren passe le moins de temps possible en cellule, aussi s'était-elle attaché les services de maître Givry. Elle avait largement les moyens de payer ses honoraires.

— Je pense que vous devriez rentrer chez vous, mademoiselle Goudeau, insista l'avocat.

— Non. Je tiens à m'assurer qu'il va bien.

Manifestement ennuyé qu'elle s'obstine, l'avocat s'approcha avec elle du comptoir de la réception, derrière lequel se tenait une femme en uniforme.

Bien qu'enrobée, la femme était manifestement mus-

clée et en excellente forme physique. Une expression sévère sur son visage austère, elle repoussa en arrière ses cheveux noirs tout en regardant d'un œil désabusé les deux arrivants.

— Nous sommes ici pour demander la libération sous caution de M... euh...

L'avocat regarda Marguerite d'un air interrogateur.

— M. Wren.

— M. Wren quoi ? s'enquit la femme policier.

Marguerite fut prise au dépourvu. Elle n'avait aucune idée du nom de famille de Wren.

— Je... je ne sais pas.

Maître Givry jeta à Marguerite un coup d'œil étonné.

Il y avait de quoi, songea-t-elle. Elle s'apprêtait à déboursier plusieurs milliers de dollars pour un homme dont elle ignorait quasiment tout ! Mais pour elle, cette démarche était tout à fait logique, et elle n'avait pas la moindre intention de se justifier auprès de l'avocat, ni de lui expliquer, pas plus qu'à la femme policier, que Wren lui avait sauvé la vie. Un mot de trop, et son histoire ferait les gros titres de la presse locale.

— Eh bien... M. Wren a à peu près mon âge, il mesure plus d'un mètre quatre-vingt-dix, il est blond et a des dreadlocks. Il a été amené ici il y a environ six heures après avoir été arrêté pour coups et blessures sur le campus de Tulane.

Un policier noir qui venait d'arriver hocha la tête.

— Marie, tu ne vois pas qui c'est ? Le type qu'on a collé en isolement.

— O... Seigneur, c'est lui ? Le dingue ?

— Ouais.

— Dingue ? répéta Marguerite. Pourquoi dites-vous qu'il est dingue ?

— On a commencé par le mettre avec les autres prévenus, mais il s'est battu avec trois d'entre eux. Il a fallu cinq collègues costauds pour l'arrêter et le coller dans une cellule d'isolement. Depuis qu'il y est, il n'a pas

arrêté une minute de faire les cent pas comme une bête en cage. Dès qu'on l'approche, il grogne. Il est terrifiant, ce mec ! Je peux vous garantir qu'il y a un truc qui ne tourne pas rond chez lui.

— Mademoiselle Goudeau, êtes-vous sûre de vouloir payer la caution de cet individu ? demanda maître Givry en fronçant les sourcils.

— Oui. Sûre et certaine.

Givry ne partageait visiblement pas la détermination de Marguerite. Néanmoins, il se tourna vers la femme policier.

— Quel est le montant de la caution ?

— Soixante-quinze mille dollars.

— C'est une plaisanterie ? s'enquit Marguerite, aussi incrédule que Givry.

— Non, mademoiselle. Lors de son arrestation, il a agressé un policier.

— Il ne l'a pas fait intentionnellement ! protesta la jeune fille. Il ignorait qu'il s'agissait d'un policier!

— C'est ce qu'ils disent tous, rétorqua le policier noir en pouffant.

Marguerite se sentait décontenancée, et très en colère. Elle ne disposait pas d'autant d'argent. Elle ne voyait qu'une solution : en demander à son père, mais celui-ci ferait une crise d'apoplexie si elle lui disait pour quelle raison elle avait besoin d'une telle somme. Elle se voyait mal lui annoncer: « Salut, papa, j'ai rencontré un garçon qui est serveur dans un bouge et il faut que je le fasse sortir de prison... Qu'est-ce qu'il a fait? Oh, pas grand-chose. Il a collé une raclée à Blaine et à un flic. Tu te souviens de Blaine, n'est-ce pas ? Son père est l'un des principaux bailleurs de fonds de ta campagne. Mais ça ne pose pas de problème, n'est-ce pas ? Wren est un brave garçon. Il s'est fait tirer dessus en me sauvant la vie un soir où j'étais dans ce coin du Quartier français où tu m'avais dit de ne jamais mettre les pieds. Papa ! Papa ? Tu te sens mal ? Tu veux tes pilules pour le cœur ? »

— Que souhaitez-vous que je fasse, mademoiselle

Goudeau ? lui demanda l'avocat.

Euh... lui prêter l'argent de la caution?

Marguerite cherchait fébrilement une réponse plus appropriée quand la porte s'ouvrit sur trois hommes.

Elle reconnut l'un d'eux instantanément : Julien Alexander, l'un de ses professeurs de l'année précédente.

Grand, blond et incroyablement séduisant, il était accompagné de deux autres hommes aussi beaux que lui et encore plus grands, un brun et un blond.

Givry tendit aussitôt la main au brun.

— Bill ! Qu'est-ce qui vous amène ici ? J'ignorais que vous acceptiez encore des cas.

— Je n'en accepte plus, mais il faut que je fasse sortir sous caution l'un de mes plus estimables clients. Une personne qui a droit à une attention tout à fait particulière de ma part, si vous voyez ce que je veux dire.

L'expression de Givry disait clairement que oui, il voyait ce que le dénommé Bill voulait dire. Marguerite n'avait aucune idée de l'identité de son précieux client, mais il devait être sacrément important pour mériter l'attention personnelle d'un avocat qui, d'après ses dires, ne l'accordait qu'au compte-gouttes.

— Marguerite ? fit Julien Alexander. Que faites-vous là ? J'espère que vous n'avez pas d'ennuis.

— Non. Moi aussi, je suis là pour faire sortir quelqu'un sous caution. Un ami. Mais le montant de la caution est trop élevé pour moi, et je...

Elle s'interrompit. Brusquement, elle venait de comprendre qui était l'homme brun.

— Vous êtes William Laurens, le fils aîné du sénateur Laurens, n'est-ce pas ?

— Oui. Est-ce qu'on se connaît?

— Marguerite est la fille du sénateur Goudeau, expliqua Julien Alexander.

Un sourire éclaira les traits de Bill Laurens.

— J'y suis! Nous nous sommes vus à plusieurs

reprises lors de réceptions du parti.

— Oui. J'aime beaucoup votre épouse, Selena. Elle a une personnalité extraordinaire.

C'était le moins qu'on pût dire. Selena Laurens était une sorte de médium qui tenait une boutique d'articles New Age dans le Quartier français. Le père de Marguerite ne la tolérait que parce que sa famille était l'une des plus riches de Louisiane, de même que celle de Bill. Si Selena avait été pauvre, le père de Marguerite l'aurait traitée de cinglée. Son compte en banque étant ce qu'il était, il la qualifiait simplement d'excentrique tireuse de tarots.

— Oui, ma femme est extraordinaire, approuva Lau-

rens, et c'est pour ça que je l'aime. Marguerite, permettez-moi de vous présenter mon beau-frère, Kyrian Hunter. Quant à Julien, vous le connaissez déjà.

Marguerite serra la main de Kyrian.

— Si vous voulez bien m'excuser une seconde...

reprit Bill en se dirigeant vers le comptoir d'où l'observait avec curiosité la femme policier.

Marguerite en profita pour demander à Kyrian :

— C'est pour vous que travaillait Nick Gautier, n'est-ce pas ?

L'expression de Kyrian s'assombrit.

— Vous étiez une amie de Nick ?

— Oui. C'était un type formidable.

— Oui. Il l'était, confirma Kyrian d'un ton triste.

Bill revint vers le groupe.

— Ils l'ont mis sous bonne garde, mais, bon sang, ce garçon devrait apprendre à éviter les ennuis !

— Que s'est-il passé ? s'enquit Kyrian.

— Pff... Il a omis de me préciser qu'il avait agressé un flic.

— Attendez ! s'exclama Marguerite. C'est de Wren que

vous parlez, n'est-ce pas ?

— Vous connaissez Wren aussi? fit Kyrian, incrédule.

— Depuis peu, mais oui. Et je dois avouer que c'est à cause de moi qu'il a été arrêté.

— Expliquez-moi un peu ça, demanda Bill.

— Eh bien, Wren est venu sur le campus pour me rendre mon sac à dos que j'avais oublié au *Sanctuaire*.

Il allait partir quand un groupe d'étudiants s'en est pris à lui. Ils l'ont insulté, puis l'un d'eux l'a bousculé et Wren s'est rebiffé. Tous les autres se sont alors jetés sur lui, et les vigiles sont arrivés à ce moment-là. Ils ont arrêté Wren.

L'expression concentrée de Bill indiquait qu'il assimilait ces informations et cherchait dans la foulée un moyen de les utiliser au profit de Wren.

— A-t-il vraiment agressé un policier ?

— Oui, mais c'était un accident. Le policier lui est tombé dessus par-derrière, et Wren a cru que c'était un autre membre du groupe d'étudiants. Il lui a donné un coup de tête, mais ne s'est rendu compte qu'après qu'il avait frappé un policier.

— Vous en témoigneriez, Marguerite ?

— Sans problème.

— Bien, fit l'avocat en souriant.

La jeune fille pressentait qu'il allait sortir Wren du pétrin. Dieu merci !

— Et comment s'appelle ce jeune homme ? demanda maître Givry en fronçant les sourcils.

— Wren Tigarian, répondit Bill.

— Est-ce un nom que je devrais connaître? continua l'avocat de Marguerite, imperturbable.

— Tigarian Technologies, ça vous dit quelque chose ? Wren est l'enfant unique d'Aristote Tigarian et l'héritier de tout son empire.

Marguerite avala sa salive de travers. Quoi ? Tigarian Technologies était une entreprise d'envergure internationale, dont l'importance ne pouvait se comparer qu'à

celle de Microsoft !

— Wren est... Mais alors, pourquoi travaille-t-il
comme serveur ?

Julien la fixa avec acuité.

— Pourquoi la fille d'un sénateur s'est-elle inscrite à
Tulane et non à Harvard, Princeton ou Yale ?

— J'aime La Nouvelle-Orléans.

— Et Wren déteste être aux commandes de sa boîte.
Il préfère laisser à d'autres le soin de la diriger.

Cette explication n'avait aucun sens ! Wren ne vivait
pas comme un nabab mais comme un vagabond !

— Hé ! lança soudain Bill à quelqu'un. Enlevez-lui ces
foutues menottes ! Vous n'avez aucune raison de le trai-
ter comme cela. Ce n'est pas un criminel !

Marguerite se retourna et découvrit Wren, flanqué de
deux policiers.

— Pas un criminel ? rétorqua l'un des deux. Vous
devriez voir ce qu'il a fait à ces motards, dans la cellule
collective ! Ce type serait capable de mettre Mike Tyson
K.-O. en un round !

Le cœur de Marguerite se mit à battre follement:

Wren avait un œil au beurre noir et la lèvre enflée. Le
policier déverrouilla les menottes, mais avant de les
retirer, les tordit méchamment. Wren resta impassible
puis leva les yeux et les posa sur Marguerite. Une bouf-
fée de chaleur soudaine envahit la jeune fille. Wren
avait le don de la mettre mal à l'aise, tout en provoquant
en elle des flambées de désir.

— Est-ce qu'il a été vu par un médecin ? demanda Bill
d'un ton sec aux policiers.

— Il a refusé.

— Ah. Tu vas bien, Wren ?

Il acquiesça d'un hochement de tête, tout en se mas-
sant les poignets. Marguerite s'approcha de lui. Elle
était tellement soulagée qu'il soit libéré !

— Vous êtes sûr que ça va ? lui demanda-t-elle en
repoussant les cheveux qui retombaient devant ses
yeux: elle tenait à examiner de près son œil blessé.

Il lui renifla la main au passage avant de dire :

— Oui, ça va. Que faites-vous ici ?

— J'essayais de vous faire libérer sous caution.

Il parut abasourdi.

— Vraiment ?

— Vraiment.

Les lèvres de Wren esquissèrent un sourire.

— Tu veux que j'appelle Carson ? lui demanda Bill.

Wren secoua la tête.

— Euh... je pourrais peut-être vous raccompagner,

Wren ? suggéra Marguerite.

— Oui. Merci.

À l'expression des trois hommes, Marguerite comprit qu'ils étaient aussi stupéfaits qu'elle qu'il ait accepté son offre.

— Tu es certain que tu ne préfères pas que je te ramène ? insista Bill.

Wren secoua une nouvelle fois la tête. Marguerite se rendit alors compte que les seuls mots qu'il avait prononcés avaient été pour elle.

Elle fouillait dans son sac, en quête de ses clés de voiture, quand elle perçut de l'agitation devant la porte du commissariat. Elle leva les yeux et resta bouche bée devant le spectacle qui s'offrait à elle : Blaine et deux de ses amis, ceux qui s'étaient battus avec Wren, entraient sous bonne escorte, menottes aux poignets.

— C'est ridicule ! criait Blaine. Mon avocat vous fera virer pour ça ! Vous pouvez dire adieu à vos badges !

Vous m'entendez? Je... Oh, maître Givry, vous êtes là!

Sortez-moi de ce guêpier !

L'avocat se dirigea vers le jeune h o m m e et lui

ordonna de se calmer. Puis il demanda aux policiers :

— Quelles charges pèsent sur ces messieurs ?

Ce fut Bill Laurens qui répondit.

— Voyons... Agression, voies de fait, diffamation, menaces, coups ayant entraîné des blessures, ivresse sur la voie publique, et j'en passe.

Maître Givry lança à Bill un regard irrité.

— Il y a eu dépôt de plainte ?

Bill eut un sourire féroce.

— Eh oui. Le juge a signé le mandat d'amener. Je l'ai appelé à la seconde où j'ai raccroché mon téléphone après avoir parlé avec Wren. À votre place, je conseillerais à mes clients de faire attention aux personnes qu'ils insultent ou attaquent. Car ils ne se sont pas contentés de s'en prendre à Wren. La nuit dernière, ils ont fait une descente au *Sanctuaire*, où une foule de témoins certifient qu'ils se sont comportés de manière agressive alors qu'ils étaient sous l'empire de l'alcool. Croyez-moi, Givry, quand j'en aurai terminé avec M. Blaine, sa famille et lui pourront s'estimer heureux s'il leur reste un cure-dents.

— Vous plaisantez ? gémit Blaine.

— Non, dit Givry, Bill ne plaisante pas. Je vais tout de suite appeler votre père et...

— Il n'y a pas urgence, dit Bill d'un ton paisible. Je vous garantis que M. Blaine et ses amis vont passer la nuit en prison.

— Vous ne pouvez pas faire cela, protesta Givry. Ce sont de bons garçons qui appartiennent à de très estimables familles.

— Wren aussi. La prochaine fois, peut-être y réfléchiront-ils à deux fois avant de s'en prendre à quelqu'un.

Bill ouvrit son attaché-case et en sortit une feuille de papier qu'il tendit à Givry.

— Voici un document qui interdit à M. Blaine d'approcher Wren. S'il ne respecte pas cette interdiction, croyez-moi, il le regrettera. Et tant qu'on y est, si j'étais à votre place, Givry, je conseillerais à M. Blaine de renoncer à sa plainte contre Wren, car Mlle Goudeau se retrouverait impliquée, dans la mesure où elle avait invité mon client sur le campus de Tulane. Nous ne voulons pas créer d'ennuis judiciaires à la fille d'un sénateur, n'est-ce pas ?

Blaine se rua sur Wren. Les policiers coupèrent rude-

ment son élan.

— Je t'aurai, sale fumier ! Tu paieras pour...

— Taisez-vous, Blaine ! cria Givry. Vous avez déjà assez de problèmes comme ça sans en rajouter !

Les policiers emmenèrent Blaine.

— Nous ajouterons ces menaces aux charges précédentes, déclara Bill benoîtement.

D'autres policiers se chargèrent des deux amis de Blaine, qui furent poussés eux aussi dans un couloir, sans doute vers des cellules.

— Vous n'allez pas me faciliter la tâche, n'est-ce pas, Bill ? demanda Givry à son confrère.

— Certes pas. Mais vous allez gagner beaucoup d'argent avec cette affaire.

Givry poussa un lourd soupir.

— Très bien. Je vous appellerai dans la matinée et nous verrons ce que nous pouvons négocier.

Bill posa la main sur l'épaule de Wren, qui la repoussa en grognant comme un fauve.

— Pardon. Je... euh... je te contacterai plus tard.

Kyrian et Julien s'approchèrent.

— Bien. Wren, tu es sûr que tu ne veux pas qu'on te raccompagne ?

Il secoua la tête.

— OK. Fais attention à toi.

Marguerite montra la porte d'un mouvement du menton.

— On y va, Wren ?

Il opina. Comme ils se dirigeaient ensemble vers la sortie, Marguerite remarqua qu'il se massait l'épaule.

— Vous voulez aller à l'hôpital ?

— Non. J'ai juste besoin de me reposer un moment.

— Sûr ?

— Oui. Ramenez-moi simplement chez moi.

Il la suivit jusqu'à sa Mercedes, qu'elle avait garée sous un lampadaire.

— J'ignorais que vous aviez un lien avec Tigarian

Technologies, reprit-elle.

— C'est important ?

— Pas vraiment.

— Alors, pourquoi devrais-je en parler ?

Rien à redire à cela, concéda Marguerite à part elle.

Mais tout de même, elle avait envie de lui poser quelques questions.

— Pourquoi habitez-vous La Nouvelle-Orléans alors que le siège de la compagnie est à New York ?

— Je n'aime pas vivre à New York. Trop de gens. Trop de bruit. Trop froid en hiver. Je déteste le froid.

Argumentation qui tenait la route, décida Marguerite.

Elle monta dans la voiture en souriant. Wren l'imita, referma la portière et attacha sa ceinture de sécurité.

— Je ne sais pas si vous avez mangé quand vous étiez en cellule, mais on pourrait s'arrêter en chemin et grignoter quelque chose, proposa Marguerite.

— D'accord.

— Qu'est-ce qui vous ferait envie ?

— Ça m'est égal. Je peux tout avaler, sauf du Tylenol et du chocolat.

— Voilà une liste fort bizarre.

— Pas pour moi.

Décidément, Wren était un homme bien étrange.

Marguerite quitta sa place de parking pendant que Wren sortait ses effets personnels de la grande enveloppe que lui avaient remise les policiers.

— C'était moche, hein, la prison? demanda Marguerite.

— Je ne peux pas dire que c'était le point d'orgue de ma vie.

— Mmm. Comment a démarré la bagarre avec les motards ?

Il glissa son portefeuille dans la poche arrière de son jean.

— Ils se sont dit que ce serait marrant de taper sur le «petit jeune», de montrer qu'ils étaient de vrais mecs.

Et moi, je me suis dit que ce serait marrant d'en mettre

quelques-uns hors circuit.

— Ça vous arrive souvent de vous retrouver pris dans des rixes ?

— Non, répondit-il en refermant sa montre à trois sous autour de son poignet. Je n'aime pas les bagarres.

Je préfère qu'on me laisse tranquille. Mais si on commence à m'asticoter...

— ... vous rendez les coups au centuple.

— Exactement. Comme mon père disait toujours, ça ne suffit pas de vaincre un agresseur. Il faut aussi lui apprendre que c'est vous le plus fort en lui faisant très mal, pour s'assurer qu'il ne recommencera pas à vous enquiquer. Si nécessaire, on le tue.

— Nos pères se ressemblent.

Wren ne commenta pas la remarque. Il pointa le doigt sur la gauche.

— Ici. Un *McDonald's*. Ça m'ira très bien.

Marguerite fronça le nez.

— Vous mangez souvent là ?

— Ils ont de bons trucs.

Marguerite serra les dents. Elle ne connaissait les *McDo* que par le biais de leurs publicités et n'avait jamais envisagé d'aller goûter leurs produits.

— Je ne sais pas... fit-elle. Je ne suis pas tentée par l'idée d'un fast-food.

Néanmoins, elle tourna à gauche et se plaça dans la file du drive-in.

— Ne me dites pas que vous n'avez jamais mangé ici ! s'exclama Wren.

— Si.

— Mais alors, où allez-vous ?

— Au restaurant ou à la cantine du campus.

Elle baissa sa vitre afin d'énoncer leur *c o m m a n d e* dans le micro.

— Ça me fait bizarre d'attendre qu'on me serve comme ça, dans ma voiture...

Il lui sourit, se pencha par-dessus elle et passa com-

mande.

— Pour moi, douze Big Macs, deux Filet-O-Fish, trois doubles Quarter Pounders avec fromage, quatre chaussons aux pommes, six grandes portions de frites et un milk-shake géant à la vanille.

Il se tourna vers Marguerite.

— Et pour vous ?

Éberluée, elle ne parvenait pas à se remettre de ce qu'elle venait d'entendre.

— Vous ne comptez pas manger ça à vous tout seul, si ?

Il se crispa.

— Qu'est-ce qu'il y a ? J'ai fait quelque chose de mal ?

— Non, non, pas du tout ! Vous avez faim... Mais je n'ai jamais vu quelqu'un dévorer autant, c'est tout.

Wren parut désorienté.

— Eh bien... je mange comme ça tout le temps...

— Mais comment faites-vous pour rester aussi mince ? Moi, je serais aussi large qu'une maison.

— Autre chose ? lança une voix dans le micro.

Marguerite jeta un coup d'œil à la pancarte qui montrait les photos des différentes sortes de hamburgers.

— Un cheeseburger et un Coca.

Ses yeux s'écarquillèrent quand ils se posèrent sur la note. Mais c'était incroyablement cher, ces fast-foods !

Wren lui tendit une liasse de billets. Puis il s'adossa à son siège et en profita pour regarder avec ravissement les reflets de la lumière sur la chevelure sombre et brillante de Marguerite. Pendant qu'ils attendaient qu'on les serve, il lui frôla la joue du bout des doigts, et la douceur de la peau de la jeune fille le grisa.

La caresse la fit sourire, et il sentit l'excitation le gagner.

— Comment arrivez-vous à avoir les cheveux comme ça, Wren ?

— Je ne sais pas. Il me suffit de les entortiller autour de l'index, de lâcher, et ça reste tel quel.

— Et comment les lavez-vous ?

— Comme tout le monde. Avec du shampoing et de

l'eau.

Incapable de résister à la tentation, Marguerite touchait l'une des dreadlocks.

— C'est drôle. Doux comme de la laine.

Elle retira précipitamment sa main et la posa sur le rebord de sa vitre.

Wren réfléchit à ce que venait de dire la jeune femme.

Il s'était converti aux dreadlocks dans l'espoir que cela pourrait lui servir à repousser autrui. Et cela avait marché. La plupart des gens esquissaient une moue de dégoût

en le voyant et passaient au large. Ce qui lui convenait

à la perfection. Il n'avait jamais aimé qu'on l'approche de trop près. Et pourtant, cela lui était égal que Maggie fourrage dans ses cheveux. Mieux, il aimait ça.

Elle lui tendit la monnaie, puis son repas. Il ouvrit le premier emballage et veilla à en manger le contenu comme un humain, mais ce fut difficile. Ceux de son espèce ne se nourrissaient que tous les trois ou quatre jours, et aujourd'hui, il était affamé. À vrai dire, en dépit de ce qu'en avait pensé Marguerite, ce repas était trop frugal pour lui. Cela lui permettrait juste de se caler l'estomac jusqu'à son retour au *Sanctuaire*, où il mangerait à sa faim.

Il offrit une frite à Maggie, qui la prit en souriant, puis la mit dans sa bouche et la croqua.

Elle n'avait pas la moindre idée de ce que signifiait un tel geste pour Wren: les tigres-garous ne partageaient jamais leur nourriture lorsqu'ils avaient faim.

Ils se battaient jusqu'à la mort pour la plus infime bouchée. Et voilà qu'il lui donnait une portion de son repas !

Il en était tout retourné. Pour un peu, il aurait considéré Marguerite comme sa compagne. Sauf que les Katagarias ne s'accouplaient pas avec des humains.

— On y va? demanda la jeune femme alors que des clients klaxonnaient derrière la Mercedes immobilisée.

Il acquiesça, et elle démarra. Tout en conduisant dans

les rues embouteillées, elle l'observa du coin de l'œil. Il

n'était guère loquace quand il mangeait. Mais il ne l'était pas non plus le reste du temps. Quel homme incroyable... Dire qu'il avait pour le défendre l'un des avocats les plus influents et les plus chers de La Nouvelle-Orléans ! Elle n'en revenait toujours pas.

— Que pensent vos parents du fait que vous travailliez comme serveur, Wren ?

Cela aurait tué son père, qu'elle fasse quelque chose de ce genre. Il avait toujours contrôlé les jobs qu'elle avait pris, s'assurant qu'ils correspondaient à son standing et ne feraient pas tache sur son CV.

— Oh, ils ne pensent plus grand-chose, actuellement.

Marguerite attendit la suite, qui ne vint pas. Wren avait repris son active mastication.

Elle revint à la charge.

— Pourquoi ne pensent-ils rien ?

— Ils sont morts.

— Oh. Tous les deux ?

— Oui.

— Depuis longtemps ?

— À peu près vingt ans.

Seigneur! Il n'était donc qu'un bébé quand ses parents avaient disparu. Comme c'était triste qu'il n'ait pas connu son papa et sa maman !

— Je suis désolée, Wren.

— Moi, non. Alors, ne le soyez pas.

Marguerite, choquée, resta sans voix.

— C'étaient de vrais cons, poursuivit Wren, imperturbable. Aucun d'eux ne pouvait m'encadrer. Ils n'arrivaient pas à me regarder sans avoir l'air écœuré. Quand ma mère parlait de moi, elle disait «lui». Elle ne pronçait jamais mon prénom.

— Seigneur, Wren, mais c'est horrible !

— Bof. J'y étais habitué. Mais j'ai eu de la chance d'être fils unique. S'ils avaient eu d'autres enfants, je suis sûr qu'ils m'auraient tué.

— Vous... vous plaisantez, n'est-ce pas ?

A son expression, elle comprit que non. Dire qu'il lui était arrivé de penser que son propre père était un sale type qui n'en avait rien à faire d'elle ! Tout à coup, elle était prête à lui décerner la médaille du Père de l'Année.

— Si vos parents sont morts quand vous étiez tout petit, qui vous a élevé ?

— Je me suis élevé tout seul.

— D'accord, mais qui était votre tuteur ?

— Bill Laurens. Mon père travaillait avec le cabinet de Bill. Après la mort de mes parents, quelqu'un est venu me chercher et m'a conduit à... Bref, on m'a confié à Nicolette Peltier, la patronne du *Sanctuaire*. Mais Bill a toujours gardé un œil sur moi. De loin.

— Vous n'avez donc aucune famille.

— Pas vraiment. Il me reste des parents, mais ils préférèrent me savoir loin d'eux.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis pas bon.

— Qu'entendez-vous par « je ne suis pas bon » ?

demanda Marguerite, soudain très mal à l'aise.

Il prit le temps d'avalier une longue gorgée de milkshake avant de répondre.

— Je suis... déformé.

Elle le regarda attentivement. Il n'avait rien de déformé ! Au contraire, il semblait être dans une forme olympique.

— Expliquez-moi.

Sans répondre, il ouvrit un autre emballage de Big Mac.

— Wren ?

— Ne me demandez plus rien, s'il vous plaît, Maggie.

Je suis fatigué, affamé, et j'ai mal. Si vous me connaissez bien, vous sauriez que c'est miraculeux que je reste assis là, tranquillement, au lieu de vous arracher la tête.

Et je ne parle pas au figuré. Tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi, OK ?

— OK, répondit-elle, bien qu'elle mourût d'envie d'en

savoir davantage.

Ils restèrent silencieux jusqu'au *Sanctuaire*. Lorsque Marguerite se gara, Wren avait fini son pantagruélique repas. Il aida Marguerite à sortir toutes les boîtes de polystyrène vides de la voiture.

— On va les mettre à la poubelle.

Marguerite le suivit quand il se dirigea vers la porte de service peinte en rouge. Lorsque Wren l'eut ouverte, ils se retrouvèrent face au même grand blond au regard coléreux qui avait exigé l'autre soir qu'Aimée empêche Marguerite d'aller plus loin que le bar.

— Elle n'est pas autorisée à entrer, annonça-t-il d'emblée d'un ton cassant.

— Bouge de là, Rémi, grommela Wren entre ses dents.

— Tu connais les règles !

— Ouais, je connais les règles, et selon la loi de la jungle, les tigres bouffent les ours.

— C'est bon, Rémi, laisse-la entrer ! lança Aimée, qui venait d'apparaître derrière son frère.

— Tu as perdu la tête ou quoi ?

— Wren, Marguerite, venez.

Sans mot dire, Marguerite gravit l'escalier qui menait au premier étage à la suite de Wren. Il lui ouvrit la porte de sa chambre, puis s'effaça galamment sur le seuil pour la laisser passer. Elle entra.

— Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? s'enquit-elle quand il eut refermé la porte.

— Rémi ne supporte pas qu'il y ait des étrangers dans la maison.

— Oh... Dans ce cas, je ferais mieux de partir.

— Non. Restez, s'il vous plaît.

Wren savait qu'il n'aurait pas dû demander cela à la jeune femme: il lui fallait du repos, des soins... Mais il avait trop envie de passer encore un peu de temps avec Marguerite. Tant pis pour les dangers qu'il courait. En cet instant, seuls comptaient le p a r f u m de cette humaine, qu'il ne pouvait se résoudre à ne plus sentir, et la beauté de son visage, qu'il ne supportait pas de ne

plus voir.

Il ne rêvait que du contact, même fugace, de sa main sur sa joue ou dans ses cheveux.

Elle était là, tout près de lui. Il lui suffisait de baisser un peu la tête pour que leurs lèvres se touchent...

Comme par magie, il se découvrit une fraction de seconde plus tard en train de faire ce dont il avait tant envie : il l'embrassait.

Il la plaqua contre la porte et s'étourdit des saveurs de sa bouche, la fouillant d'une langue enfiévrée, grisé par l'enthousiasme dont elle faisait preuve en retour.

Sans réfléchir, Marguerite plongea la main dans la chevelure de Wren pour caresser les mèches douces qui évoquaient du cachemire tressé. Wren poussa une sorte de sifflement et recula comme s'il souffrait. La main coincée dans les cheveux blonds emmêlés, Marguerite s'écria :

— Je suis désolée... Je suis désolée...

Elle s'efforça de retirer ses doigts sans blesser davantage la peau meurtrie du crâne. Les sourcils froncés, Wren la fixa tout en se massant le dessus de la tête. Elle tendit la main vers lui, mais il se déroba. À peine s'était-elle écartée de la porte que le battant s'ouvrit à la volée.

La femme que Marguerite avait déjà vue au bar, le soir où elle avait rencontré Wren, fit irruption dans la chambre. Wren poussa un grondement.

— Il faut qu'elle parte, décréta la femme. Tout de suite.

— Non, dit Wren. Je veux qu'elle reste.

— Je me fiche pas mal de ce que tu veux ! Ici, c'est chez moi.

— Je te paie assez cher pour...

— Pas pour ça !

Pour rien au monde Marguerite ne voulait avoir d'autres ennuis au *Sanctuaire*.

— Je m'en vais, Wren.

La colère qui se lisait sur son visage l'effraya. Il jeta

un regard meurtrier à la femme, puis escorta Marguerite jusqu'au rez-de-chaussée, et de là à la porte rouge. Il l'ouvrit et accompagna la jeune fille jusqu'à sa voiture.

— Je suis navré, Maggie.

— Pas de problème. On se reverra plus tard.

Il hocha la tête tout en lui tenant la portière. Lorsqu'elle se fut installée au volant, il appuya la paume de la main sur la fenêtre et regarda Marguerite à travers la vitre. La tristesse de son regard bouleversa la jeune femme. À son tour, elle appliqua la main sur la vitre et sourit.

Quand la voiture fut hors de vue, Wren rentra dans la maison. Nicolette l'attendait dans le vestibule. Sa fille Aimée l'avait rejointe. Elle semblait consternée.

— Si tu menaces encore une fois un de mes fils, je t'abats, le tigre ! s'exclama Nicolette.

— Tu peux toujours essayer, l'ourse, rétorqua Wren en ricanant. Tu n'y arriveras pas.

Nicolette se contint tandis que Wren gravissait l'escalier. Quand la porte de sa chambre claqua, Aimée se tourna vers sa mère.

— Ce n'était pas sa faute, maman. C'est moi qui lui ai dit qu'elle pouvait entrer et...

Nicolette leva la main pour faire taire Aimée.

— Si tu mets de nouveau cette maison en danger, je t'en expulse. Est-ce clair ?

Aimée fit signe que oui. Nicolette partit donc retrouver son compagnon.

— Papa ? appela-t-elle.

Il sortit de la cuisine.

— Oui ?

— Convoque le Conseil. Je crois qu'il est temps que notre sort ne soit plus lié à celui de ce tigre.

5

Wren se tenait dans la petite salle de bains adjacente à sa chambre. Il jurait parce que le petit singe lui jetait de l'eau.

— Arrête ça, Marvin ! cria-t-il à l'animal facétieux. Tu

sais que je ne supporte pas d'avoir de l'eau dans les yeux !

Comme tous ceux de son espèce, il détestait être aveuglé. Pourtant, les félins adoraient jouer dans l'eau.

Mais pour eux, perdre la vue, ne fût-ce que quelques secondes, pouvait se révéler fatal. Un tigre aveugle était un tigre affaibli, donc vulnérable.

La porte, qu'il avait laissée entrebâillée, s'ouvrit soudain en grand sur Aimée.

— Qu'est-ce que vous faites, tous les deux ? demanda-t-elle.

Il retira de ses cheveux le peigne qu'il s'efforçait d'y passer. Puis il chercha un moyen de battre en retraite.

Impossible. L'ourse-garou lui barrait le passage.

Il était furieux qu'elle l'ait coincé dans la petite pièce, et surtout qu'elle ait vu ce qu'il faisait. Impuissant, il regarda Aimée entrer et refermer la porte derrière elle.

La tête inclinée sur le côté, elle l'étudia d'un regard scrutateur qui le mit très mal à l'aise, tandis que Marvin sautait sur le lavabo en émettant de petits bruits qui ressemblaient à des paroles.

— Tu es en train d'essayer de défaire tes dreadlocks, n'est-ce pas, Wren ?

Il posa le peigne derrière Marvin. De quoi Aimée se mêlait-elle ? Ce qu'il faisait ne la regardait en rien !

— C'est à cause de cette humaine, hein ?

Il tenta de se faufiler hors de la salle de bains, mais Aimée l'en empêcha.

— Ne t'inquiète pas, Wren, je ne dirai rien à personne. Tu peux me croire, je sais tout des relations impossibles.

Cela, Wren n'en doutait pas. Ne l'avait-il pas surprise avec le loup Fang, une semaine plus tôt, alors qu'ils étaient sur le point de s'embrasser ? Si n'importe qui d'autre que lui les avait vus, Fang aurait été très sale-ment molesté, voire tué. Mais ils avaient eu de la chance.

Wren se fichait complètement de la vie sexuelle d'Aimée.

Elle ne le concernait en rien.

Elle prit le peigne.

— Tu veux que je t'aide ?

Il avait envie de gronder et de jeter la jeune femme dehors, mais la raison lui disait que ce serait une bonne chose qu'elle lui donne un coup de main. Et puis, sa proposition était une vraie preuve de gentillesse. Pourquoi la rejeter ?

— Tu peux essayer, dit-il, mais, à mon avis, c'est sans espoir.

Cela faisait une heure qu'il se battait avec ses cheveux, qu'il s'efforçait de plonger les dents du peigne dans la masse compacte, et pour l'instant il n'avait obtenu que deux résultats : échec et douleur.

Pourquoi s'était-il mis le crâne en feu ? se demanda-t-il.

La réponse s'imposa d'elle-même : pour une relation impossible, selon l'expression employée par Aimée. Il rêvait que des doigts dénouent ses dreadlocks, des doigts qui ne seraient pas ceux d'Aimée, mais ceux de Maggie.

L'expression d'Aimée se fit douce lorsqu'elle entreprit de passer le peigne dans une longue mèche. Elle s'acharna durant plusieurs minutes et ne renonça que quand le peigne se brisa en deux.

— Bon, Wren, on n'y arrivera pas. Ce qu'il te faut, c'est un spécialiste. Je vais appeler Margie p o u r lui demander son aide. Elle est la meilleure, pour ce genre de chose. Si quelqu'un est capable de démêler tout ça, c'est elle.

Aimée s'apprêtait à ressortir quand Wren la retint.

— Pourquoi es-tu si gentille avec moi ? s'enquit-il.

Aucun des ours-garous ne l'était. Ils le toléraient, sans plus. Mais Aimée avait toujours montré de la sympathie pour lui.

— Je t'aime bien, petit, lui dit-elle en souriant. Je t'ai toujours apprécié. Je sais que tu n'es pas dangereux.

Enfin, disons que je sais que tu pourrais nous tuer tous si tu le voulais, mais que le seul être pour lequel tu représentes vraiment un danger, c'est toi-même.

— Pourtant, tu as peur de moi.

— Non, Wren. J'ai peur pour toi. Ça fait une sacrée différence.

Il était dérouté. Qu'entendait-elle par là ?

— Tu ne veux personne auprès de toi, petit, et tu te montres désagréable juste pour qu'on te laisse seul. Ça, ça m'effraie, oui, parce qu'un jour, tu feras quelque chose de vraiment inquiétant, et les autres se retourneront contre toi. Ils ne t'accepteront plus parmi eux.

Elle regarda Marvin, qui ne la quittait pas des yeux, comme s'il comprenait ce qu'elle disait et était d'accord avec elle.

— Je connais la férocité de ta race, Wren. Bill t'a envoyé ici pour empêcher ceux de ton clan de te tuer à un âge où tu étais incapable de te défendre. Crois-le ou non, l'idée qu'on te fasse du mal m'est insupportable. Tout le monde a droit à un peu de bonheur dans l'existence. Même les tigres.

Ces mots touchèrent profondément Wren. Pas étonnant que Fang, le loup-garou, soit tellement attiré par Aimée. Cette ourse avait un cœur d'or.

— Merci, Aimée.

Elle lui adressa un petit signe de tête, puis s'en alla.

Marvin entreprit aussitôt d'exprimer son point de vue sur la situation : il ne saisissait pas pourquoi Wren essayait de changer. À son avis, cela n'avait pas de sens.

— Je sais, dit Wren au singe, mais je veux que Maggie puisse me toucher sans éprouver de choc. Un jour, tu trouveras ta Marvinna, et alors, tu comprendras.

— Ô m o n Dieu, Margot, il faut absolument que tu viennes voir ce qu'il y a dans le hall !

Marguerite, qui rangeait ses livres dans son sac à dos, leva les yeux vers Whitney.

— Hein ?

— Viens voir ! Le mec le plus sexy de la planète est là !

Bon sang, je n'en ai jamais vu d'aussi craquant. Il est

sûrement gay. Aucun hétéro ne peut être aussi irrésistible !

Tammy, qui était assise à la droite de Marguerite, se mit à rire. Marguerite aimait bien cette étudiante, qui affectionnait le style gothique. Tous les lundis matin, elle leur racontait son week-end, et c'était généralement très croustillant.

— Tammy, tu es l'experte ès hommes, alors va jeter un coup d'œil à celui-là et donne-nous ton avis.

Tammy fila comme une flèche pendant que Marguerite arrimait les sangles de son sac sur ses épaules.

À son retour, la jeune fille affichait une expression extasiée.

— Eh bien, je dois reconnaître que Whitney a raison :

il est à tomber ! En plus, il est bien possible qu'il soit hétéro. Il a cet air qui semble dire: «Sers-toi, petite, je suis tout à toi. » Il porte une chemise noire largement

déboutonnée, aux manches retroussées sur des avant-bras musclés, et il a un drôle de tatouage sur le bras

gauche. Son jean aussi est noir, de même que ses chaus-

sures - des mocassins italiens très, très chers... Ferragamo, je crois. Alors, ça me colle un doute. Les hétéros ne se fringent pas si bien. En plus, ils n'ont pas les cheveux coupés aussi nickel. C'est curieux parce que, en

même temps, il a quelque chose de débraillé. Et puis, il

se comporte bizarrement. Il ne regarde personne en

particulier. Ni homme ni femme. Alors, en conclusion,

je tablerais sur cinquante-cinquante. Homo ou hétéro, il

y a autant de chances qu'il soit l'un que l'autre.

Marguerite se leva.

— Il faut éclaircir ce mystère ! dit-elle en pouffant. Je

vais de ce pas me faire ma propre idée.

Dès qu'elle arriva dans le hall, elle remarqua que les

filles qui passaient jetaient toutes un coup d'œil à la

dérobée à l'inconnu. Tout ce qu'elle apercevait de lui au

milieu du flux d'étudiants, c'étaient de beaux cheveux

blonds sur le sommet de son crâne : l'homme dépassait

tout le monde d'une tête.

Les filles étaient de plus en plus nombreuses à s'at-

tarder dans le hall. Des abeilles attirées par du miel,

songea Marguerite en tentant de se frayer un chemin dans la marée humaine. Enfin, elle parvint à s'approcher de l'homme.

Il était sensationnel, c'était indéniable. Et comme Tammy, elle percevait ce «sers-toi, petite», qui ne la laissait pas de glace.

Il avait un visage sans défaut, aux lèvres sensuelles qui appelaient le baiser, des pommettes hautes, un nez patricien, des cheveux blonds et courts, à l'exception de quelques mèches qui retombaient stratégiquement sur ses yeux, lui donnant un air de mystère très excitant, une carnation dorée comme un savoureux pain d'épices... Il tenait maladroitement un bouquet de roses et une grosse boîte de chocolats Godiva.

Ce ne fut que lorsqu'elle fut face à lui qu'elle découvrit la couleur de ses prunelles. Un bleu turquoise très clair.

Non, ce n'était pas possible ! Il ne pouvait s'agir de...

— Wren ?

Un sourire se dessina lentement sur les lèvres de l'homme, illuminant son visage. Il se pencha et déposa un petit baiser sur la joue de Marguerite, que Tammy avait rejointe.

Celle-ci s'éclaircit la gorge et demanda :

— Alors ? Il joue dans notre camp ou dans celui des hommes ?

— Dans le nôtre, je te le garantis, assura Marguerite en riant.

— Oh, tu le connais... Alors, vas-y, fonce, et marque quelques buts.

Tammy s'éclipsa. Wren, les sourcils froncés, demanda à Marguerite :

— Puis-je savoir ce que signifie sa remarque ?

— Non. C'est sans importance. N'y pensez plus.

Le froncement de sourcils s'accrut quand il tendit fleurs et chocolats à Marguerite.

— C'est pour vous.

Comme c'était désuet! Un vrai cliché de r o m a n à

l'eau de rose... Et pourtant, Marguerite en avait le cœur battant d'émotion.

Incapable de résister à la tentation, elle leva la main et caressa les cheveux fraîchement coupés. Ils étaient tellement fins et soyeux qu'ils évoquaient davantage un pelage d'animal qu'une chevelure humaine.

Cette nouvelle coiffure allait divinement bien à Wren, et pourtant, elle regrettait un peu son ancien look.

— Pourquoi avez-vous fait ça ?

Il parut aussitôt inquiet.

— Vous n'aimez pas ?

— Si. Je crois bien que si.

Depuis le début, elle le trouvait beau. Mais maintenant, il était en plus incroyablement sexy. Le Wren nouvelle mouture lui faisait encore plus d'effet que le précédent. Qui aurait imaginé qu'une coupe de cheveux puisse faire une telle différence ?

— Vous ne vous êtes quand même pas résolu à ça pour moi, si ?

Il détourna le regard, l'air penaud.

— Mon Dieu, Wren, mais il ne fallait pas couper vos cheveux pour moi ! Je les aime maintenant, mais je les aimais comme ils étaient avant !

Il balaya le hall du regard. Les étudiantes s'éloignaient lentement, à regret.

— Je ne voulais plus vous mettre dans l'embarras.

Marguerite se hissa sur la pointe des pieds de façon à presser sa joue contre la sienne. Le p a r f u m de son après-rasage, mêlé à son odeur masculine, embrasa ses sens, tandis que le sacrifice qu'il avait consenti pour elle lui embrasait le cœur.

— Vous ne m'avez jamais mise dans l'embarras,

Wren, lui souffla-t-elle à l'oreille. Et je ne pense pas que cela arrive un jour.

Wren respirait à petits coups. L'odeur de la peau de Marguerite le chavirait; la sensation de sa joue contre la sienne le bouleversait. C'était merveilleux. Ce contact

touchait profondément la part d'humain qu'il avait en lui, mais aussi sa sensibilité exacerbée d'animal. Jamais il n'avait ressenti cela. L'intensité de ce qu'il éprouvait le stupéfiait. Il se sentait en paix, serein, calme. Plus incroyable encore, heureux ! Si seulement cet état de grâce pouvait durer toujours...

Son cœur se serra lorsque Marguerite s'écarta de lui.

— Comment avez-vous su où me trouver ? Auriez-vous des dons de voyance ?

La question ennuya Wren. En tant qu'animal, il était à même de pister la jeune fille n'importe où sur la planète, de la repérer grâce à l'odeur de sa peau, à laquelle s'ajoutaient un zeste de rose thé et le parfum du shampooing Finesse qu'elle utilisait. Mais il ne pouvait le lui avouer. Elle aurait été terrifiée d'apprendre qu'en aucun cas, elle ne pourrait se cacher de lui.

— Votre emploi du temps était dans votre sac à dos.

Je l'ai regardé hier avant de vous rendre le sac.

Elle lui sourit, puis huma les roses. Il tendait la main vers la sienne quand une voix lança :

— Qui est ton ami, Margot ?

Wren ramena sa main contre son flanc. Il s'était crispé à la seconde où il avait reconnu la voix: elle appartenait à l'une des filles qui étaient avec Marguerite, le premier soir, au *Sanctuaire*.

Marguerite se retourna et découvrit Whitney, qui posait sur Wren un regard interrogateur.

— Oh, Whitney... je te présente Wren.

— Que... Quoi ? Wren ? Le serveur crasseux qui a fait arrêter Blaine ?

— C'est Blaine qui a cherché la bagarre ! rétorqua Marguerite.

Puis elle réalisa que Whitney ne l'avait même pas entendue. Elle dardait sur Wren un regard de tigresse à la diète à laquelle on aurait présenté un plat de côtelettes. Le problème, c'était que Marguerite considérait ce plat de côtelettes comme le sien et qu'elle n'avait pas l'intention d'en céder la moindre bouchée à Whitney.

Elle glissa son bras sous celui de Wren et l'entraîna à l'écart.

— Lui et moi, nous avons rendez-vous, Whitney !

Je te verrai plus tard.

Wren lui effleura de nouveau la joue de la sienne, une caresse délicate qu'il se prenait à adorer, puis il recouvrit sa main de sa grande paume et ils se dirigèrent vers la sortie.

Wren ne comprenait pas ce qui, chez lui, pouvait séduire Marguerite. Dans le passé, les humains n'avaient jamais fait preuve d'un grand intérêt à son égard. Quant à lui, en tant que mâle Katagaria, il n'aurait pas dû éprouver tant d'attirance pour une humaine. En dehors de l'attirance sexuelle, évidemment. Et pourtant, il se rendait compte avec stupéfaction que Marguerite le fascinait. Il avait envie de passer son bras autour de ses épaules et de la serrer tendrement contre lui. Lui tenir la main ne lui suffisait pas, alors que, d'ordinaire, les tigres-garous ne supportaient pas le moindre contact. Ils arrachaient sans crier gare le bras, ou la patte, de quiconque, homme ou bête, était assez stupide pour les toucher.

Marguerite le regardait en souriant, et ce sourire le faisait fondre. Il se découvrait doux, tendre, mais aussi enjôleur. Elle le désirait, il en était conscient, et ces ondes sensuelles qui couraient entre eux lui donnaient envie de rugir, de bondir sur cette ardente partenaire, de la posséder.

Attention, danger, se dit-il. Les humains voulaient faire l'amour, pas copuler dans la violence qui était commune à tous les félins.

Elle l'invita à monter dans sa voiture, puis se mit au volant. Il ne protesta pas, ne demanda pas où elle comptait aller. Mais lorsqu'il découvrit qu'elle s'engageait dans l'allée de sa villa, près du zoo, il prit peur. Elle l'emmenait chez elle... Seul avec elle dans ce lieu clos, à l'abri des regards, il serait incapable de résister aux

pulsions qui le torturaient !

Elle ouvrit sa portière, descendit de voiture... et n'eut pas le temps d'attraper son sac sur la banquette arrière : Wren était déjà à ses côtés et tendait la main pour saisir le sac.

— Je m'en occupe, Maggie.

Il se déplaçait avec une grâce et une fluidité sidérantes, songea Marguerite. Sa façon de bouger n'avait rien d'humain.

Il s'empara du sac ; elle, des fleurs et des chocolats.

Puis elle se dirigea jusqu'à sa porte, Wren sur ses talons.

Une fois à l'intérieur, elle s'occupa immédiatement des fleurs. Un vase, sur la table basse... Elle se pencha pour l'attraper, et lorsqu'elle se redressa, Wren était contre elle. Il enfouit son visage dans sa chevelure et la humait bruyamment, comme s'il cherchait à s'enivrer de son parfum. Il pesait de tout son poids sur son dos, et Marguerite se surprit à trouver ce contact extrêmement sensuel, d'autant qu'elle sentait le sexe tendu de Wren frémir au bas de ses reins. Un sexe d'une taille qui la mettait en émoi. Quel homme, Seigneur!

— Tu sens tellement bon que je te mangerais volontiers, lui souffla-t-il à l'oreille.

Marguerite n'eut pas la force de répondre. Le corps en feu, elle se retourna et posa les mains sur les avant-bras de Wren, avant de suivre du bout des doigts les contours de son tatouage, dont le dessin représentait un tigre tapi dans les hautes herbes de la jungle. Il y avait tant d'énergie dans les muscles bandés de son bras qu'elle en eut les jambes flageolantes.

Les yeux turquoise de Wren étaient brûlants, magnétiques. Il les riva à ceux de Marguerite, puis prit son visage entre ses paumes et l'embrassa. Au contact de ses lèvres, la jeune fille eut l'impression qu'un séisme venait de se déclencher dans tout son système hormonal. Elle se découvrait avec effarement au comble de l'excitation. C'était incroyable, d'une intensité qui la mettait au bord de l'évanouissement.

Pourtant, elle resta bien consciente, mue par cette folie des sens qui semblait avoir remplacé sa volonté. Elle se mit à gémir entre les bras de Wren, affamée de caresses, excitée au point de ne plus se maîtriser : elle tirait sur sa chemise, sur la ceinture de son pantalon, avide de faire disparaître ces vêtements qui l'empêchaient d'explorer les mystères de ce corps d'homme ensorcelant.

Comment croire que c'était elle, Marguerite Goudeau, qui se livrait à ce manège frénétique ? Jamais elle n'avait été du genre à coucher le premier soir, ni même après plusieurs rendez-vous. Il lui fallait du temps. Elle n'avait eu que deux amants dans sa vie. L'un avait été son petit ami au lycée, l'autre un garçon qu'elle avait fréquenté durant un an. Deux amants qui s'étaient révélés plaisants, mais sans plus.

Et voilà que la sage Marguerite se jetait littéralement à la tête de Wren. Il lui semblait que s'il ne répondait pas immédiatement à ses attentes, elle en mourrait. Elle avait les seins et le bas-ventre douloureux. Le baiser de Wren, qui s'éternisait, la mettait sur des charbons ardents.

Du bout des doigts, il saisit son chemisier et le souleva, avec une lenteur qui lui parut confiner au supplice, tant elle avait hâte d'être nue pour s'offrir à ses caresses.

Enfin, le vêtement reposa sur le tapis, vite suivi par le soutien-gorge, et Wren commença à faire courir ses mains sur son buste nu, s'attardant sur ses seins gonflés, sans pour autant négliger la courbe de ses épaules, le doux renflement de son ventre, l'arrondi de ses hanches, qu'il avait dégagées du pantalon. Ses doigts se glissèrent avec hardiesse sous l'élastique du string, puis sous le pantalon, tâtant les fesses avant de les saisir à pleines mains. Il attira le bassin de la jeune fille contre le sien et ondula, lui permettant de prendre la mesure de son désir. Elle geignit, les yeux fermés. Elle aurait voulu le supplier d'abrèger les préliminaires, de la pénétrer, là, tout de suite, avec toute la folie de la passion.

Mais Wren prenait son temps. Il voulait goûter toutes les saveurs de cette peau de satin, même si cela exacerbait son appétit : l'animal en lui grondait de frustration. La bête féroce s'était réveillée, cherchait à se défaire des liens qui la maintenaient prisonnière.

Le souffle court, il détacha sa bouche de celle de Marguerite. Remplaçant ses mains, ce fut sa langue qui alla à la découverte du corps offert et qu'il considérait désormais comme sa propriété. Tout en léchant ses seins, il s'activa sur le pantalon de ses mains fébriles. L'espace d'un instant, il craignit que Marguerite ne proteste lorsqu'il achèverait de la déshabiller. Mais, au contraire, elle l'aida, et quand il ne resta plus aucune pièce d'étoffe pour faire rempart à son ardeur, il se rendit compte qu'elle ne lui interdisait rien, bien au contraire. Elle avait entrouvert les cuisses, lui livrant le passage vers le plus secret de son être.

Après une hésitation, il osa l'explorer et eut les larmes aux yeux en réalisant qu'elle l'attendait. Il ne lui faisait donc pas de mal ! Cette découverte le bouleversait. Si quelqu'un lui avait dit qu'il pouvait posséder une humaine sans la blesser, il lui aurait ri au nez. Quoi ? Lui, le tigre, était capable de donner du plaisir sans faire couler le sang ? Non, c'était impossible.

Et pourtant, le fait était là, indubitable : il ne copulait pas avec Marguerite mais il lui faisait l'amour, selon l'expression humaine qui, avait-il toujours pensé, ne le concernait pas. Et, à sa grande surprise, il trouvait une joie indicible à se livrer à cet acte à la façon des hommes.

Éperdu de bonheur, il s'inclina et alla embrasser le sexe doux et odorant. Elle était prête. Son corps avait anticipé la pénétration ; il ne lui restait plus qu'à sceller le pacte tacite qu'ils avaient conclu.

Malgré son exaltation, il perçut l'agitation des doigts de la jeune fille autour des boutons de sa chemise et s'écarta un peu, de manière à lui laisser le champ libre.

Après quelques tâtonnements dus à l'effervescence

qui bouillonnait en elle, Marguerite réussit à retirer la chemise. Elle eut une hésitation quand elle vit le bandage sur son épaule. Il avait été blessé en la protégeant, songea-t-elle avec émotion et tendresse.

Elle n'eut guère le loisir de s'attendrir. Wren avait repris ses lèvres, et elle se sentit submergée par une vague de désir. Il lui donnait l'impression d'être irrésistible : ses seins, qu'elle avait toujours crus trop petits, paraissaient lui convenir à merveille. Il les palpait, en têtait la pointe, en suivait les contours du bout de la langue, tout en poussant des soupirs extatiques. Son sexe dressé lui prouvait qu'il la trouvait à son goût. Il était tellement impressionnant qu'elle se prit à se demander s'il réussirait à la pénétrer... et frissonna de plaisir anticipé.

Il la fit ployer en arrière, puis l'entraîna sur le parquet. Là, étendu sur le dos, il la cala sur lui, et elle résita. Dominer son partenaire n'était pas dans ses habitudes. Non qu'elle fût choquée. Avec Wren, rien ne la choquait. Mais elle se sentait un peu gauche.

Il avait brièvement réfléchi. Les mâles de son espèce prenaient les femelles accroupies, dos tourné à eux. Ainsi, ils pouvaient se redresser et feuler pour clamer leur victoire. Mais Marguerite n'était pas de sa race. Une humaine faisait l'amour autrement, aussi avait-il adopté la posture de la soumission. Il la souleva à deux mains et la plaça sur son sexe, puis, lentement, la fit glisser jusqu'à ce qu'il soit entièrement en elle. Il s'accorda alors le droit de feuler, tout en modérant cette manifestation de joie pour ne pas choquer la jeune fille.

Puis il la fit bouger, à son rythme, qui se révéla parfaitement accordé à celui qui convenait à Marguerite.

La jouissance fit son chemin en parallèle dans le corps de la femme et celui du tigre-garou, jusqu'à ce que tous deux crient leur bonheur à l'unisson, chacun à sa façon. Marguerite roucoula, gémit, haleta, sanglota

un peu, tandis que Wren rugissait, la bouche ouverte,
le visage levé vers le ciel, contenant dans sa poitrine les
grondements de la bête fauve rassasiée de plaisir.

— Tu es la première femme à qui je fais l'amour, dit

Wren après qu'ils eurent repris leur souffle.

— Pardon ?

— Tu as entendu. Tu es la première femme.

Elle sourit.

— Pour un puceau, tu es sacrément doué.

— Instinct animal. Ça me guide et me met à l'abri de
toute erreur.

Marguerite le regardait avec incrédulité, mais il ne la
voyait pas. Les paupières closes, il semblait au comble
de la félicité.

Et sincère.

— Maggie...

— Oui ?

— Je veux te faire l'amour comme un homme, moi
sur toi, face à face. Apprends-moi. Je tiens à t'avoir sous
moi, à pouvoir plonger mon regard dans le tien, à ne
rien perdre des expressions de ton visage.

Elle ne comprenait pas vraiment, mais était tout à
fait d'accord pour un nouvel épisode.

— Tu crois que...

Elle lui toucha le sexe. Aussitôt, il devint aussi dur
que du marbre.

— Oui, je crois que tu peux, fit-elle en gloussant.

Elle s'allongea à côté de lui, puis l'attira sur elle tout
en lui mordillant l'épaule.

Au cours des heures qui suivirent, Wren réussit à
maîtriser la technique des humains jusqu'à atteindre le
niveau d'un expert. À peine avait-il joui que, de nou-
veau, il retrouvait sa vigueur, au grand étonnement et
au ravissement absolu de Marguerite.

Le cœur battant follement, Wren reposait à côté de
Marguerite. Le parfum de la jeune fille s'était incrusté
dans sa mémoire olfactive, et il espérait qu'il y resterait
à jamais. Lové contre son corps gracile, il se rendit

compte qu'elle dormait. Il aurait bien aimé prendre quelque repos, lui aussi, mais il ne pouvait s'abandonner au sommeil, au risque de se métamorphoser. Pour rien au monde il ne voulait que Maggie se réveille entre les gigantesques pattes d'un tigre.

Pour la première fois de sa vie, il se prit à rêver d'avoir une compagne, des petits. Du côté de sa mère, il était le dernier descendant de la lignée.

De celui de son père...

Il n'avait rien à attendre de cette branche-là. Aucune tigresse ne voudrait de lui. Pour les grands félins, il était une aberration. Une abomination, même. Être hybride était déjà une tare rédhibitoire pour eux. Mais quand l'hybride était en plus blanc, alors point de salut. Ni félin ni humain, Wren était rejeté par tous. Jamais il ne serait un Katagaria à part entière, et pas davantage un homme.

Il était seul et le resterait. Un sort l'avait frappé à la naissance, et il devait s'en accommoder car rien ni personne ne le lèverait.

Il poussa un lourd soupir, se redressa sur un coude, embrassa Marguerite sur la joue puis se leva. Mieux valait qu'il s'en aille maintenant, sans se retourner. Il savait désormais ce qu'il manquait. Il avait aimé et été aimé. À maintes reprises en un seul après-midi. Il avait fait provision de merveilleux souvenirs. Oui, il allait partir, et Marguerite reprendrait son existence au point où elle l'avait laissée lorsqu'elle l'avait rencontré.

Marguerite sentit bouger le matelas. Dans son demi-sommeil, elle se rappela qu'à un moment donné, ils avaient abandonné le parquet du vestibule pour aller dans sa chambre. Ensuite, sur le lit, ils s'étaient abandonnés aux diktats d'une fièvre sensuelle inimaginable.

Elle vit Wren, le dos tourné, assis au bord du lit.

— Tu t'en vas ?

Il se raidit. Tous les muscles de son dos se bandèrent

comme des arcs.

— Oui. Il faut que j'aille travailler.

Elle faillit rire : le milliardaire qui se souciait de son job de serveur payé quatre sous !

— Pourquoi ne téléphones-tu pas pour dire que tu es malade ?

— Si je ne suis pas au boulot à l'heure, Tony sera obligé de rester pour me remplacer, et il manquera son cours. Ce ne serait pas chic de lui faire ça.

Il s'inquiétait pour son collègue. C'était tellement gentil ! Jamais elle n'avait connu d'homme qui fasse passer les intérêts d'autrui avant les siens.

Il se retourna et l'embrassa. Elle eut aussitôt envie de le retenir, de faire de nouveau l'amour, mais s'interdit de le dire. Ils auraient d'autres occasions, d'autres tête-à-tête. Qu'il fasse donc ce qu'il estimait juste.

Néanmoins, elle mit une passion brûlante dans son baiser, et Wren finit par s'écarter en grognant.

— Si tu continues, je ne partirai pas.

— Et ce serait mal ?

Elle vit son expression s'assombrir.

— Oui, Maggie, ce serait mal.

Il se déroba si prestement à son étreinte qu'elle eut l'impression d'avoir été victime d'un tour de magie. Il avait un air étrange, tout à coup, comme s'il avait tiré un rideau de fer entre eux.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Wren ?

— Rien, dit-il en se dirigeant vers la salle de bains.

Elle se leva à son tour et enfila son peignoir avant de le suivre. Il était déjà sous la douche.

— Wren, dis-moi ce qui ne va pas.

— Je ne peux pas. D'ailleurs, même si je le pouvais, tu ne me croirais pas.

— Essaie quand même.

— Non. Écoute, Maggie, nous avons passé un après-midi fabuleux, et tu es une femme extraordinaire, mais nous devons arrêter là. Nous ne pouvons pas continuer à nous voir.

— Pourquoi ?

— Tu es la fille d'un sénateur.

— Et alors ? Tu es le fils d'un magnat de l'entreprise.

Les gens comme nous se fréquentent constamment.

— Non, Maggie, fit-il avec un rire amer. Dans ma vie, il y a trop de côtés sombres que tu ne comprendrais pas.

— Par exemple ?

Les yeux turquoise de Wren se firent noirs et tourmentés. Il tendit une main mouillée et caressa la joue de Marguerite.

— J'aimerais tellement être celui que tu mérites, Maggie... Mais je ne serai jamais cet homme-là.

Le regard plein de regret, il laissa retomber le rideau de douche. Marguerite resta là, à l'écouter se laver, et se remémora tout ce qui s'était passé entre eux depuis leur rencontre, jusqu'à cet instant où elle l'avait découvert cet après-midi-là, les cheveux fraîchement coupés, roses et chocolats à la main. Elle se rappelait s'être dit qu'un courant très spécial passait entre eux. Mais sans doute n'avait-elle fait que le rêver... Et les rêves devenaient rarement réalité. S'il ne lui faisait pas confiance au point de lui confier les parts sombres de sa vie, alors leur histoire s'arrêterait là. Elle n'était pas femme à mendier amour.

Mais cela ne l'empêchait pas d'en souffrir. L'idée de ne plus le revoir était très douloureuse.

Tu ne sais rien de lui. Absolument rien.

Exact. Il ne lui avait rien révélé de personnel. Alors, quelle était l'origine de l'attrait irrésistible qu'il exerçait sur elle ? Succombait-elle, comme tant d'autres filles de bonne famille, au charme du mauvais garçon ? Cela ne lui ressemblait pas de passer l'après-midi au lit avec un quasi-inconnu.

L'eau cessa de couler dans la douche, et le rideau coulissa. Les yeux de Marguerite se fixèrent sur Wren, dont le corps nu luisait de gouttelettes. Seigneur, quelle splendeur ! Elle venait de se livrer à une sévère autocri-

tique, de s'accuser de s'encanailler... et elle avait quand

même envie de se nicher dans les bras de Wren et de

l'entraîner dans de nouveaux ébats torrides.

— Je... euh... je prends une douche en vitesse puis je

t'emmène au *Sanctuaire*.

— Merci, Maggie.

Elle s'aperçut qu'il avait retiré son bandage, mais qu'il

n'y avait plus trace de blessure. Incroyable. Il fallait

qu'elle voie ça de plus près.

Mais Wren n'avait manifestement pas l'intention de

lui laisser examiner son épaule.

— Attends ! Je veux voir !

— Il n'y a rien à voir, dit-il en s'esquivant.

Elle le rattrapa.

— Tu as l'air guéri et... C'est inouï!

La cicatrice paraissait vieille de plusieurs mois et non

de quelques jours.

— Je me remets vite.

— Non, non... C'est impossible. Wren, qui es-tu?

— Qu'est-ce que tu imagines ? Que je suis un être aux
pouvoirs magiques ? Un vampire ? Un loup-garou ?

— Ne sois pas ridicule !

— Alors, ne cherche pas midi à quatorze heures. Ma

blessure n'était pas grave et je guéris vite, c'est tout.

— Pourquoi te défends-tu avec tant de véhémence ?

Je ne t'ai pas agressé !

Il fit un pas vers elle, menaçant, et l'image d'un fauve

s'imposa à l'esprit de Marguerite, qui frissonna de peur.

— Écoute, Maggie, c'est dans ma nature d'attaquer

quand on me pose des questions qui me déplaisent ou

qu'on me coince. Et cela fait partie des raisons qui

m'obligent à te dire adieu. Je ne peux pas avoir une rela-

tion intime avec toi, ni d'ailleurs avec personne d'autre.

Je ne sais pas comment gérer les émotions que tu as fait

naître en moi. Je ne veux à aucun prix te blesser, mais

si je reste avec toi, cela arrivera, c'est fatal.

Marguerite n'y comprenait rien. Comment un être qui

avait volé à son secours et lui avait sauvé la vie aurait-il

pu lui faire du mal ? C'était absurde.

— As-tu déjà blessé, dans tous les sens du terme, une femme ?

Il baissa la tête, resserra le nœud de la serviette qui lui ceignait les reins, puis passa à côté de Marguerite sans répondre.

— Wren ! Cela t'est-il déjà arrivé ?

— Non.

— Alors, pourquoi penses-tu que cela se produira avec moi ?

Il la regarda, et elle frémit en voyant ses yeux hantés.

— Maggie, tu n'as pas la moindre idée de ce dont je suis capable. Et je ne tiens pas à ce que tu l'apprennes.

Dans ma famille, on n'est pas très doué pour les relations humaines, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Comment tes parents sont-ils morts, Wren ?

— Je t'assure que tu n'as pas besoin de le savoir.

Contente-toi de me croire quand je te dis que je donnerais n'importe quoi pour que les choses soient différentes. Et pour être moi-même différent. Hélas, je ne le suis pas.

Il lui effleura la joue d'un baiser, avant de reprendre :

— Je souhaite de tout mon cœur avoir la force de renoncer à toi. Pour notre bien à tous deux.

— Et si je refuse que tu me quittes ?

La tristesse qui se lisait dans le regard de Wren lui serra le cœur.

— S'il te plaît, Maggie, ne me demande rien que je ne puisse te donner.

— Dis-moi ce qui est arrivé à tes parents, insistait-elle.

Dans les prunelles turquoise de Wren, le tourment prit le pas sur le chagrin.

— Ils se sont entre-tués dans un accès de colère. Tu comprends, maintenant ?

Cette révélation laissa Marguerite sans voix, le souffle

coupé.

— J'ai hérité de leur tempérament à tous les deux. Il m'est donc impossible d'être intime avec quelqu'un.

Pour rien au monde je ne voudrais te faire de mal. Mais ce pourrait être plus fort que moi. Si nous restons ensemble, je ne peux pas te jurer que jamais je ne me retournerai contre toi.

Marguerite secoua la tête, incrédule.

— Non, tu ne me feras pas de mal. Je ne peux pas le croire.

— Et moi, je suis certain que le risque existe. Alors, fie-toi à ce que je te dis : il faut que je reste loin de toi.

La jeune fille était au bord des larmes, mais elle entrevoyait une lueur d'espoir. Peut-être Wren avait-il seulement besoin d'un peu de temps pour mettre de l'ordre dans ses idées. Il venait d'affirmer que tout était fini entre eux, et pourtant, il restait là, nu, tout près d'elle...

L'impossible pouvait arriver... Il changerait d'avis...

Mais s'il s'obstinait, elle ne ferait rien pour le retenir.

Elle ne se comporterait pas comme ces femmes qui s'accrochent à l'amant désireux de s'en aller. Elle n'appartenait pas à cette catégorie-là.

Si tu aimes un être, laisse-lui sa liberté. S'il revient à toi, il ne partira plus. Et s'il ne revient pas, cela signifie qu'il ne t'était pas destiné. N'était-ce pas ce que disait la sagesse populaire ?

Si elle essayait de tenir Wren en laisse, il n'en sortirait rien de bon, conclut Marguerite après réflexion.

— OK. Pars. Mais si tu as besoin d'une amie, tu sais où j'habite.

Il lui sourit, puis l'embrassa de nouveau. Sentir son souffle sur sa joue la bouleversa, et elle dut faire appel à toute sa volonté pour ne pas l'attirer vers le lit.

— Si tu as besoin de protection, Marguerite, tu sais où j'habite, dit-il, en écho à la jeune fille.

En dépit de sa peine, elle réussit à rire. Elle n'arrivait pas à se persuader qu'elle ne le reverrait pas.

— Va prendre ta douche, Marguerite. Je t'attendrai

à côté.

Marguerite obtempéra. Après s'être lavée et habillée, elle conduisit Wren au *Sanctuaire*. Arrivé au bar, il ouvrit la portière de la voiture, puis se tourna vers la jeune fille.

— Merci, Maggie.

— Merci pour quoi ?

— Pour m'avoir accueilli dans ton lit.

La réflexion la laissa un instant interdite. Elle ne comprenait pas ce qui le poussait à la remercier.

— Ça n'a pas été une lourde tâche, tu sais.

Il lui prit la main et pressa ses lèvres sur sa paume.

— Je ne t'oublierai jamais.

Sur cette déclaration, il sortit de la voiture. Marguerite baissa aussitôt sa vitre.

— Wren ?

Il s'était déjà éloigné de quelques pas.

— C'est fini, Maggie. Il faut qu'il en soit ainsi.

Sans ajouter un mot, il tourna les talons et disparut à l'intérieur du *Sanctuaire*. Marguerite resta dans la voiture. L'autoradio diffusait *I'll be*, la chanson d'Edwin McCain, comblant le silence et le vide. Mais Marguerite savait que rien ne comblerait la faille qui s'était ouverte dans son cœur. Rien, sinon le retour de Wren.

Peut-être avait-il eu raison de rompre. Peut-être était-ce mieux ainsi. Il était dangereux, elle l'avait perçu à plusieurs reprises.

Oui, peut-être y avait-il quelque chose chez lui qui n'était pas normal. Les journaux rapportaient chaque jour de tristes histoires de femmes qui avaient fait le mauvais choix. Nombre d'entre elles n'avaient pas survécu assez longtemps pour le regretter.

Mais Wren ne lui aurait jamais fait de mal !

Inutile de se répéter cela, se dit Marguerite. Il avait voulu reprendre sa liberté, elle la lui avait rendue. Elle ne le retiendrait pas. Marguerite Goudeau était trop fière pour s'abaisser à supplier un homme qui lui pré-

férait son indépendance.

— Adieu, Wren... murmura-t-elle. J'espère que nous nous reverrons un jour, quand tu auras appris à accorder ta confiance.

Tout en franchissant le seuil du *Sanctuaire*, Wren songea qu'il était comme une grenade dégoupillée prête à exploser à tout instant.

Il s'obligea à refermer la porte en douceur au lieu de la claquer. Il ne voulait pas être ici ! Il voulait être auprès de Maggie ! Le parfum de la jeune fille collait à sa peau.

Il en devenait fou. Il n'aspirait qu'à une chose : rejoindre celle qu'il venait de congédier, et cette envie le rongea au point qu'il songea à quitter sa défroque d'humain, redevenir le tigre qu'il était et foncer à sa recherche, pour la capturer et la garder entre ses griffes.

Il serait assez fort pour résister à la tentation. Il devait voir la réalité en face : il n'y avait pas de place dans sa vie pour Maggie.

— Tu es en retard, le tigre, grommela Rémi quand Wren entra dans la cuisine. Où diable traînais-tu ? Sans répondre, Wren attrapa un tablier blanc et le noua autour de sa taille. Marvin arriva aussitôt en bondissant et l'informa dans son langage de singe de son mécontentement : Wren l'avait laissé seul trop longtemps avec les ours.

— Désolé, lui dit Wren. J'avais des trucs à faire cet après-midi.

Marvin fit une mimique avec sa lèvre inférieure, puis sauta sur l'épaule de Wren et lui ébouriffa les cheveux.

Wren ne le gronda pas, se contentant de se repeigner d'une main.

Rémi lui lança un coup d'œil hostile avant d'aller chercher un tonnelet de bière dans la réserve.

Tony arriva de la salle, chargé d'un plateau de vaisselle sale. Il regarda Wren avec soulagement, avant de plonger son chargement dans le grand évier en inox.

— Mec, on a eu une journée chargée ! On dirait que c'est le Mardi gras, ou quelque chose de ce genre.

Wren consulta la pendule accrochée au mur. Il avait quinze minutes de retard. À cause de lui, Tony allait tomber en plein dans les embouteillages.

— T'inquiète pas, lui souffla celui-ci, je me débrouillerai. Mais fais gaffe à Rémi, il est de mauvais poil depuis ce matin.

Rien de nouveau sous le soleil, songea Wren. Rémi était constamment d'une humeur massacrate.

— Ne roule pas trop vite, conseilla Wren alors que Tony enlevait son tablier et sortait ses clés de voiture de sa poche. Il y a un flic juste en bas de la rue.

— Merci pour l'info.

Dès que Tony fut parti, Rémi lança à Wren :

— Qu'est-ce qui te prend ? Tu parles aux larbins, maintenant ?

Comme Wren restait muet, Rémi revint à la charge.

— Qu'est-ce que tu as foutu tout l'après-midi ?

L'ours-garou cherchait la bagarre, comprit Wren.

C'était dans sa nature comme dans la sienne. Heureusement, Rémi sut mettre la pédale douce à temps, et

Wren se rendit dans la salle pour s'occuper des tables.

C'était une soirée ordinaire pour *Le Sanctuaire* :

motards et touristes emplissaient le bar, tandis que les baffles diffusaient des morceaux de *heavy metal* assourdissants. Les Oiseaux de Nuit ne monteraient sur scène que plus tard. À l'exception de Colt, le guitariste, les membres du groupe dormaient toute la journée et se levaient au crépuscule.

Il était l'heure du dîner. Toutes les tables étaient occupées. Peu de Garous se trouvaient dans la salle. Wren était l'un des rares à travailler aussi tôt. La lumière du jour ne le perturbait pas vraiment, et il n'avait guère de difficultés à conserver sa forme humaine avant la tombée de la nuit. Il ne comprenait d'ailleurs pas pourquoi.

Sans doute cela venait-il du fait qu'il était un hybride, les autres Garous le sentaient. Il avait une odeur particulière dont il n'avait jamais pu se débarrasser, même

à l'aide de la magie.

Il songeait à cela tout en empilant des assiettes sales sur son plateau. Lorsqu'il se dirigea vers la porte de la cuisine, derrière le bar, Fang la lui ouvrit obligeamment. Wren le remercia d'un hochement de tête. Fang était un loup-garou arrivé au *Sanctuaire* un an et demi plus tôt. Il avait passé les premiers mois de son séjour dans le coma, à la suite de l'attaque d'un Démon qui l'avait laissé totalement sans défense. À la différence des vampires tels que le cinéma les montrait, les Démons ne buvaient pas de sang mais volaient des âmes pour survivre au-delà de leur vingt-septième année. Les Garous, très richement dotés en pouvoirs magiques, représentaient pour eux des proies de choix. En effet, une fois en possession de l'âme d'un Garou, un Démon bénéficiait des dons de sa victime.

Fang avait beaucoup de chance d'avoir survécu à l'attaque du Démon. Il n'était sorti du coma qu'à Thanksgiving et, depuis, reprenait peu à peu une vie normale. Mais le loup-garou restait traumatisé par ce qui lui était arrivé.

— Qu'est-ce que tu as fait à tes cheveux, le tigre ?

— Ils sont tombés.

Fang secoua la tête, l'air incrédule, tandis que Wren s'arrêtait devant l'évier. Marvin se percha sur une étagère.

— Comment s'est passé ton après-midi ? lança une voix féminine.

Wren se retourna et découvrit Aimée. Comme toujours, elle était d'une beauté stupéfiante, avec son tee-shirt rouge et son jean bien coupé. Elle souriait.

— Ça pouvait aller, Aimée.

Le sourire de la jeune femme s'éteignit.

— Les fleurs, ça n'a pas marché ?

— Si.

— Alors, pourquoi est-ce que tu n'as pas l'air content ?

Il haussa les épaules. Aimée le saisit par le bras et

l'entraîna à l'écart des oreilles indiscrètes.

— Raconte-moi, Wren.

Elle était la seule personne à laquelle il parlait - pas plus de quelques mots de temps en temps, certes, mais par rapport à ce qu'il disait aux autres, c'était beaucoup.

— Je ne peux pas avoir de relation avec une humaine.

Elle jeta un coup d'œil en direction de la porte derrière laquelle Fang montait la garde.

— Je sais que c'est très dur de vouloir quelque chose que l'on ne peut avoir, mais...

— Il n'y a pas de « mais », Aimée, coupa Wren. Les Katagarias ne peuvent prendre un compagnon humain, tu le sais. À quand remonte la dernière fois où l'un d'entre nous s'est mis en couple avec un humain ?

— Je ne sais pas, mais c'est déjà arrivé.

— Si c'est le cas, le couple est resté stérile. Un animal ne peut avoir d'enfant avec un humain.

Ce n'était pas plus mal, d'ailleurs. Les dieux n'avaient vraiment pas envie que d'autres monstres comme lui voient le jour. Mais en ce qui le concernait, il n'y avait pas que cela qui le retenait : il ne méritait pas une compagne comme Maggie. Elle était l'éducation, la correction incarnées. C'était une jeune fille bien sous tous rapports. Lui, il représentait tout ce qui nourrissait les cauchemars des humains.

— J'ai rompu toute relation avec elle, Aimée. Bon, il faut que je bosse.

Il avait rompu avec Maggie, oui, dans les faits. Mais cela ne l'empêchait pas de se languir d'elle. Il ressentait un manque qui le rongait.

La bête en lui exigeait de partir à sa recherche. Heureusement, il réussissait à brider ses instincts.

— Wren...

— Cesse de rêver, Aimée. Reviens sur terre. Notre réalité est trop cruelle pour Marguerite.

Il vit le doute dans les yeux clairs de la jeune femme.

— C'est l'espoir que quelque chose de meilleur nous attend qui nous fait avancer, Wren.

Il eut un sourire amer. Un tel optimisme confinait à

la naïveté.

— J'ai abandonné tout espoir le jour où ma mère a essayé de m'égorger, Aimée. À ta place, je garderais ça en mémoire. Aucun d'entre nous n'a une mère humaine. Si tu crois Nicolette incapable de se retourner contre toi, tu te fais des illusions.

— Je suis sa seule fille.

— Et moi, j'étais l'unique enfant de ma mère et le dernier représentant de son espèce. Ça ne l'a pas empêchée de tenter de me tuer. Réfléchis bien à ça.

Il tourna le dos à Aimée et partit vers le bar, mais les paroles de l'ourse continuèrent à résonner dans son esprit. Elle avait parlé d'espoir. Mais seuls les humains y avaient droit, pas les animaux... ni les monstres.

— Salut!

Une jeune femme vêtue d'une minijupe et d'un t-shirt moulant venait de s'approcher de lui. Elle renversa la tête en arrière et vida son verre. Puis elle passa langoureusement le verre vide sur sa poitrine, avant de le tendre à Wren.

— Je me suis dit que ça vous ferait gagner du temps si je vous apportais mon verre, dit-elle en lui décochant un regard brûlant.

Wren se rendit compte avec stupeur que la fille le laissait de marbre. Il prit son verre vide sans mot dire et se dirigea vers une table. La fille fit la moue en allant se rasseoir.

— Qu'est-ce qui ne tourne pas rond chez toi, le tigre ? s'enquit Justin. Quelle espèce d'animal pourrait ne pas s'intéresser à cette petite merveille ?

— Vas-y, la panthère. Elle est toute à toi.

— Ouais, je crois que je vais tenter ma chance.

Wren suivit des yeux Justin, qui marcha droit sur la fille et engagea aussitôt la conversation avec elle.

Quelques minutes plus tard, tous deux se dirigeaient vers la réserve derrière la scène. La pièce avait été insonorisée par l'un des ours Peltier afin d'en faire un lieu

de retraite discret pour les Garous qui avaient envie de s'offrir une petite récréation rapide avec des humaines. Son indifférence vis-à-vis de la fille continuait à sidérer Wren. Il n'avait éprouvé aucune étincelle de désir. Il se comportait comme s'il avait une compagne. Pourtant, sa main ne portait pas la marque de l'engagement. Et quand bien même elle y serait apparue, elle n'aurait pu concerner Marguerite. Les Garous ne s'unissaient pas à des humaines, se répéta-t-il pour la énième fois. Surtout pas à des humaines dont le père gravitait dans les hautes sphères de la société et de la politique.

Les Garous devaient cacher leur existence aux humains. S'unir à la fille d'un sénateur aurait équivalu pour lui à un suicide.

Du seuil de son bureau, Nicolette observait Wren, qui nettoyait des tables. Tous ses instincts d'animal lui disaient qu'il était temps qu'il quitte *Le Sanctuaire*. D'ailleurs, elle n'avait jamais vraiment voulu de lui chez elle.

Si la décision lui avait appartenu, elle n'aurait accepté sous son toit que des membres de son clan. Mais les règles devaient être respectées. Elle était obligée de recevoir tous les Garous qui frappaient à sa porte.

Ce n'était pas pour autant qu'elle aimait cela.

Son regard s'adoucit lorsqu'elle s'approcha de son fils Dev. Il bavardait avec un autre des quadruplés, Cherif. Dans le passé, elle avait perdu deux autres fils que des Garous Arcadiens avaient pourchassés jusqu'à l'autre bout de la terre, pour la seule raison qu'ils les considéraient comme des bêtes à abattre. Elle ne supportait pas l'idée d'en perdre d'autres dans cette guerre sans fin que se livraient les Arcadiens et les Katagarias.

Elle était prête à tout pour que sa famille soit épargnée.

— Nicolette ?

Aubert, son compagnon, l'appelait. Elle se retourna.

— Oui, Aubert ?

Du menton, il lui montra Wren.

— Le tigre ne fait de mal à personne.

— Peut-être pas, mais sa seule présence m'indispose.

Il a quelque chose d'intrinsèquement mauvais, et tu le sais.

— Il n'a aucun autre endroit où aller.

— Nous non plus.

Marvin avait rejoint Wren.

— Ça aussi, ça m'insupporte, Aubert. Je déteste ce maudit singe. Les bêtes de son espèce sont de la nourriture, pour nous ! On ne devrait jamais en faire des animaux de compagnie !

— Marvin n'est pas un animal de compagnie. Et il n'appartient pas à Wren. Ils sont simplement amis. Le singe apaise le tigre. C'est pour ça qu'on le garde.

Nicolette émit un bruit écœuré.

— Pourquoi faut-il en plus qu'on le nourrisse ? Nous sommes des ours ! Nous sommes les plus puissants ! D'un coup de patte, nous pourrions tuer le tigre.

— Dans la nature, animal contre animal, oui, concéda Aubert. Mais Wren est partiellement humain, tout comme nous. Il sait qu'il ne faut pas nous attaquer de front mais par derrière. Ce qui lui manque en force pure, il le compense par la vitesse et l'agilité. Lui aussi pourrait nous tuer, Nicolette. J'en mettrais ma tête à couper. L'ourse regarda son compagnon d'un air de reproche.

— Tu as peur de lui ?

— Non, mais je ne suis pas idiot. Ne laisse pas la haine t'aveugler, ma petite. Mieux vaut nous servir de sa force pour nous défendre que faire de lui un ennemi.

— M m m . Peut-être, mais il n'est pas c o m m e les autres. Il voit clair en nous et connaît les raisons qui nous poussent à lui accorder notre hospitalité.

— Oh, allons... Comment pourrais-tu savoir ce qu'il pense ? Il garde tout pour lui. Il ne parle à personne !

Mais Nicolette n'avait pas la moindre confiance en

Wren. Elle le sentait constamment sur ses gardes, percevait sa capacité de changer d'humeur en un éclair, devinait qu'il pouvait devenir violent d'un instant à l'autre.

— Je crois que nous devrions parler de nos inquiétudes à l'Omegrion.

Nicolette faisait allusion au Conseil supérieur des Garous, chargé d'élaborer les lois qui réglementaient les rapports entre espèces. Les membres de l'Omegrion pouvaient demander que soit lancée une chasse à mort à l'encontre de tout Garou qui se révélait être une menace pour les autres.

— Inutile d'en arriver là, Nicolette. Wren n'est pas un tueur.

— Non, mais il va en devenir un, je le sens.

Wren, qui finissait de nettoyer une table, poussa un profond soupir. Sa nouvelle coupe de cheveux attirait l'attention, et il avait horreur de cela. Il préférait se fondre dans la masse. Quand il portait ses dreadlocks, les regards s'arrêtaient sur lui, mais très brièvement.

Les gens retroussaient les lèvres en une moue de dégoût, puis se détournaient de lui. Maintenant, les femmes le lorgnaient, et voir leurs petites amies s'intéresser à lui contrariait les hommes.

Les tigres étaient, par nature, des solitaires, se répétait Wren depuis le début de la soirée. Mais il avait beau faire, il ne cessait de se remémorer l'après-midi qu'il venait de passer avec Marguerite.

Il fallait qu'il l'oublie!

Le problème, c'était qu'il n'y parvenait pas.

Marguerite refaisait son lit avec tristesse. Comment -ne pas penser à Wren alors qu'elle tendait les draps que, dans leur fougue, ils avaient froissés ?

— Allons, c'est mieux qu'il soit parti, murmura-t-elle.

Les cours de droit étaient difficiles, exigeaient beaucoup de concentration. La dernière chose dont elle avait besoin, c'était d'un petit ami à problèmes qui vienne la

perturber dans ses études.

Il n'était pas question qu'elle abandonne la fac. Son père ne le lui pardonnerait jamais.

Elle acheva de tirer le dessus-de-lit, puis recula et sentit alors une petite masse sous son pied. En se penchant, elle découvrit le portefeuille de Wren. Il avait dû

tomber de sa poche quand il s'était rhabillé.

Elle le ramassa et l'ouvrit. Il contenait un permis de conduire et de l'argent.

— Je pourrais le lui renvoyer par la poste, dit-elle à voix haute.

Mais il risquait d'en avoir besoin dans les heures à venir. Le lui retourner par la poste prendrait trop de temps.

Bon. Elle était quand même assez adulte et responsable pour ne pas se servir de ce prétexte pour revoir Wren. Elle irait au *Sanctuaire*, remettrait le portefeuille

à la serveuse puis s'en irait avant que Wren ait le temps de l'apercevoir.

Wren se trouvait dans la cuisine quand un étrange phénomène l'affecta : il avait soudain l'impression que quelque chose de chaud et de lumineux le frôlait, puis pénétrait en lui et touchait son âme.

Il plissa les yeux et balaya la pièce du regard, mais ne remarqua rien de spécial. Et pourtant, l'impression persistait.

Il passa de la cuisine au bar, et là, comprit tout de suite l'origine de son trouble.

Maggie.

Qui parlait à Dev.

Une vague de jalousie submergea Wren. Jamais il n'avait rien éprouvé de tel. C'était si violent qu'il avait du mal à rester sous sa forme humaine. La fureur le poussait à se transformer en tigre et à bondir sur l'ours pour le déchiqueter à coups de crocs.

Il réussit à se maîtriser, mais traversa néanmoins la salle à grandes enjambées.

Lorsque Marguerite sentit l'air tourbillonner autour d'elle, elle n'eut pas besoin de se retourner pour comprendre ce qui se passait: elle avait deviné d'emblée que Wren arrivait. Elle percevait sa présence aussi sûrement

que si elle avait touché son corps.

Elle tourna la tête vers lui, et aussitôt, le regard turquoise se riva au sien. Son intensité la fit frissonner.

— Tu avais oublié ton portefeuille... s'empessa-t-elle de dire.

Elle ne voulait pas qu'il pense qu'elle le poursuivait de ses assiduités. Elle reprit le portefeuille de la main de Dev et le tendit à Wren.

— J'allais le laisser ici à ton intention, acheva-t-elle en se dirigeant vers la porte.

— Attends, Maggie !

— Que j'attende quoi ? demanda-t-elle en s'immobilisant néanmoins. Tu as été très clair : il n'y a plus rien entre nous. J'allais...

Il l'interrompit d'un baiser brûlant qui lui arracha un gémissement. Mais elle se ressaisit vite et le repoussa.

L'expression de Wren n'était plus qu'un masque d'amertume.

— As-tu déjà désiré quelque chose que tu savais mauvais pour toi ? lui souffla-t-il. Quelque chose dont tu avais tant envie que cela tournait à l'obsession ?

— Oui. C'est pour ça que je finis toujours par dévorer toute la tablette de chocolat. Je suis incapable de m'en tenir à deux carrés.

Wren se mit à rire. Du coin de l'œil, Marguerite remarqua l'air stupéfait de Dev, qui ne perdait pas une miette de la scène.

Wren l'attira contre lui et enfouit son nez dans la chevelure de la jeune fille.

— Je veux me gorger du p a r f u m de mon chocolat à moi... chuchota-t-il. Même si ça doit me tuer.

— Te tuer? Mais je ne te ferai pas de mal, Wren !

Tout à coup, il fronça les sourcils. Il semblait aux aguets.

— Il faut que tu t'en ailles, Maggie. Tu n'es pas en sécurité, ici.

— Pourquoi ?

À quoi bon lui expliquer qu'ils attiraient par trop l'attention ? songea Wren. Tous les Garous avaient les yeux fixés sur eux. A aucun prix il ne devait leur montrer à

quel point il tenait à cette femme.

— Je prends ma pause, lança-t-il à Dev, avant de saisir la main de Marguerite et de l'entraîner vers la sortie.

— Mais enfin, que se passe-t-il ? s'enquit-elle.

— Je ne peux pas t'expliquer. Je ne peux vraiment pas.

Impossible de lui faire comprendre qu'il n'aurait jamais dû éprouver de tels sentiments pour elle. Que ceux-ci étaient l'apanage des humains et qu'il n'en était pas un, même si, depuis qu'il la connaissait, il avait l'impression d'être un homme, un véritable homme...

Il la raccompagna jusqu'à sa Mercedes, qu'elle avait garée le long du trottoir, serrant les poings pour résister à l'envie qui le torturait de la prendre dans ses bras et de ne plus la lâcher.

Bon sang, mais que lui arrivait-il ? Il avait emprunté un chemin qui allait le conduire tout droit au désastre.

Il leva la main et lui caressa la joue.

Il n'était pas le compagnon qu'il fallait à Marguerite.

D'ailleurs, il n'était fait pour personne. Son lot, c'était la solitude. Et voilà que, pour la première fois de son existence, il aspirait à une vie à deux. Pire, une vie avec une humaine.

A croire qu'il souffrait de ce dérèglement hormonal qui touchait tous les Garous à la puberté. Sauf qu'il avait passé l'âge de la puberté et que même à cette époque, il n'avait pas partagé cette folie des sens qui affectait ses congénères.

À présent, il se rendait compte du calvaire auquel il avait échappé. Peut-être n'était-il touché que maintenant parce qu'il était un hybride. Quoi qu'il en soit, il n'était pas censé être attiré par des humaines, sauf pour en faire des partenaires d'une nuit.

Marguerite darda sur lui des yeux noirs étincelants de colère.

— Je ne comprends pas ce que tu fais, Wren

D'abord, tu me repousses, puis tu me regardes comme si j'étais le seul steak restant dans une ville en proie à la

famine !

— Voilà qui résume bien la situation.

Il s'interrompit, poussa un soupir, puis reprit :

— Maggie, toi et moi n'appartenons pas au même monde.

— Qu'est-ce qui t'a amené à cette conclusion ?

— Je ne suis pas... normal. Ni physiquement, ni émotionnellement, ni socialement. Je ne dois pas être avec toi.

— Quelle bêtise ! Je ne vois rien d'anormal en toi. Dis-moi donc ce qui, d'après toi, nous empêche d'être ensemble.

La vérité, à savoir qu'il n'était qu'une bête, l'aurait terrifiée. Mieux valait mentir, se servir d'arguments d'humains.

— Je suis asocial.

— Moi aussi. Je suis mal à l'aise en société. J'ai horreur des réceptions, des soirées...

— Je déteste les gens.

— Alors, pourquoi ta main est-elle toujours sur ma joue ?

Il déglutit avec peine avant d'avouer :

— Toi, je ne te déteste pas.

— Quel soulagement ! fit-elle d'un ton moqueur. Surtout après ce qui s'est passé cet après-midi.

Il cilla nerveusement et s'empressa de retirer sa main.

— Il faut que je retourne au boulot.

— On se revoit plus tard ?

Non. Il devait lui dire non. Mais il se sentait si bien près d'elle, si calme et serein... Cette humaine l'avait apprivoisé !

Incapable de refuser la proposition, il hocha la tête.

Marguerite poussa un soupir de soulagement. Elle se rendit alors compte qu'elle avait retenu sa respiration jusqu'à ce qu'il réponde.

Bien. Il ne l'avait pas rejetée. C'était bon signe. En revanche, la présence de la femme qui l'avait expulsée

du *Sanctuaire* et se tenait maintenant devant l'établissement en les fixant durement n'était pas un bon signe.

Wren la vit, poussa un grondement qui n'avait rien d'humain, puis répéta :

— Il faut que je retourne au boulot.

— OK.

Marguerite l'embrassa sur la joue et constata que ce petit baiser enchantait Wren. Il lui reprit la main, la porta à ses lèvres et lui baisa les doigts.

— Fais attention à toi, Maggie.

— Toi aussi.

Elle monta dans sa voiture, et Wren resta sur le trottoir jusqu'à ce que la Mercedes soit hors de vue. Puis il se dirigea vers Nicolette. L'ourse-garou ne prononça pas un mot quand il passa devant elle pour entrer dans le bar, mais il sentit la brûlure de son regard.

Nicolette le suivit à l'intérieur, puis s'arrêta près de son fils Dev.

— C'est contre nature, pour ceux de notre espèce, d'être attirés ainsi par des humains.

— Ouais. Wren commence à devenir instable.

— J'ai parlé à un de ses cousins, il y a quelques heures.

— Et ?

— Il m'a dit que Wren avait tué ses parents.

La nouvelle stupéfia Dev. Quand elle l'avait apprise Nicolette, elle, n'avait pas été étonnée. Il y avait quelque chose de mauvais chez le tigre, elle l'avait toujours dit.

— Comment est-ce possible ? demanda Dev. Il n'était qu'un gosse lorsqu'il a été amené ici !

— C'est le maléfice qui affecte sa race. Pourquoi, à ton avis, les léopards des neiges ont-ils quasiment disparu ? C'est parce qu'ils deviennent fous et se retournent contre ceux qui prennent soin d'eux.

— Tu crois que Wren devient fou ?

— Oui.

Dev regarda Wren qui nettoyait une table, Marvin sur son épaule.

— Moi, je crois qu'il est amoureux de cette femme. Je

J'ai entendu rire !

— Et moi, je te répète que c'est contre nature pour un Katagaria d'aimer une femme ! Surtout celle-là. Elle va attirer le malheur sur nous. Tu imagines ce qui se passera si son père découvre ce que nous sommes ? Nous serons traqués, chassés, tués.

— Sûr que les humains paniqueraient s'ils étaient au courant.

— Je ne permettrai pas à cette saleté de bête hybride de nous mettre tous en danger ! cracha Nicolette, blême de rage.

— Qu'est-ce que tu comptes faire, m a m a n ?

Nicolette ne répondit pas. Elle ne pouvait révéler à Dev le plan qu'elle avait concocté car, pour quelque obscure raison, son fils aimait bien le tigre, et cela la consternait. Mais les mâles étaient des faibles. Par chance, les ourses-garous du clan de Nicolette étaient fortes, et c'était pour cette raison qu'elle avait été choisie pour diriger *Le Sanctuaire*.

— Ne t'inquiète pas, Dev. Maman va s'occuper de tout.

Bientôt, très bientôt, la menace que faisait peser Wren sur leur maison ne serait plus qu'un mauvais souvenir.

Marguerite se promenait sans entrain dans le zoo, regardant les animaux qui jouaient ou se reposaient. Cela faisait trois jours qu'elle était sans nouvelles de Wren. Pour ne rien arranger, son père lui avait téléphoné deux heures plus tôt pour lui passer un savon à cause de l'arrestation de Blaine et du procès qui le menaçait. Apparemment, ni le jeune homme ni le père de celui-ci ne s'étaient donné la peine d'apprendre à M. Goudeau la véritable identité de Wren. Sans doute parce que Blaine refusait de le croire : aucune famille ne pouvait être plus importante que la sienne. De surcroît, que l'on ait autant d'argent que Wren et qu'on ne profite pas du prestige qu'apportait la fortune lui échappait totalement.

Marguerite entendait encore résonner la voix trem-

blante de colère de son père dans sa tête.

— Blaine va avoir un casier judiciaire ! Et pourquoi ?

Parce que tu as décidé de fréquenter un vagabond !

Marguerite, je ne m'explique pas ton comportement. Le

père de Blaine a réussi à réunir des dizaines de milliers

de dollars pour ma campagne, et ma fille fait jeter son

fils en prison ! Que cherches-tu donc ? Ma mort ? Tu

veux que j'aie un infarctus pour pouvoir hériter tout de

suite ? Prends plutôt une arme et tire-moi dessus. Cela

ira plus vite !

Il avait ajouté la flèche qui, invariablement, boule-

versait Marguerite quand il la décochait :

— Je n'ai que ce que je mérite, j'imagine. C'est mon

châtiment pour avoir épousé une Cajun contre la

volonté de ma famille ! Je n'aurais jamais dû avoir d'en-

fant. C'est une responsabilité trop lourde pour un poli-

ticien.

La diatribe avait duré quarante-cinq minutes au

cours desquelles Marguerite n'avait pu placer un mot.

Au début, elle avait bien tenté de répliquer, mais

comme son père ne l'écoutait pas, elle avait posé le

téléphone sur le comptoir de la cuisine, pris un maga-

zine et attendu qu'il se taise pour reprendre le com-

biné et marmonner de brèves excuses. Puis elle avait

raccroché.

Son père avait toujours été imperméable au raison-

nement. Elle aurait pu l'arrêter en lui disant qui était

Wren et ce qu'avait fait Blaine, mais elle s'en était abs-

tendue. À vrai dire, elle avait pris un malin plaisir à ne

pas mettre son père au courant. Lorsqu'il se rendrait

compte de sa méprise, il tomberait de haut. Mais sur

ses pattes : dès qu'il aurait découvert qui était Wren, il

opérerait un virage à cent quatre-vingts degrés et serait

tout sourire pour l'héritier.

La perspective d'un tel revirement déplaisait à Mar-

guerite. Elle voulait que son père apprécie Wren, oui,

mais pour ses qualités d'homme, pas pour son argent.

Elle secoua la tête, tout en avançant dans l'allée qui sinuait entre les enclos. Elle aurait aimé oublier cet affreux coup de fil de son père, mais c'était impossible.

Que faire, alors ? L'affronter ? Se disputer avec lui ? Non.

Son but, c'était que son père soit fier d'elle et l'accepte telle qu'elle était. Une gageure. Il démarrait au quart de tour, se faisait une opinion sur les gens en se basant sur deux ou trois éléments et ne revenait pas dessus. Il était toujours persuadé d'avoir raison.

— Un jour, je te tiendrai tête, papa, murmura-t-elle.

Un bel espoir... qui avorterait probablement. Son père voulait qu'elle soit une parfaite «débutante» comme Élise ou Whitney. Une beauté susceptible de décrocher un mari plein aux as et capable, après le mariage, d'organiser des soirées dont tous les invités seraient utiles à son époux, lequel gravirait les marches de la réussite grâce à son soutien.

L'ennui, c'était que ce projet ne collait pas du tout avec ce qu'était Marguerite. Physiquement, déjà, cela n'allait pas. Elle n'avait rien d'un mannequin filiforme dont l'allure eût fait honneur à son époux. Ensuite, elle avait les réceptions mondaines en horreur. Elle les subissait dans un coin, cachée derrière un livre. Pour ne rien arranger, elle ne parvenait pas à se répandre en sourires et paroles aimables auprès de gens que son père considérait comme utiles à sa cause. Elle était incapable de jouer la comédie. Tout ce à quoi elle aspirait, c'était à être elle-même.

Elle ne rêvait que d'apposer sa marque personnelle sur sa vie, comme sa mère l'avait fait avant son mariage. S'oublier pour permettre à un homme de satisfaire ses ambitions ne l'intéressait pas. Ce genre d'existence avait détruit sa mère, et elle pressentait que le même sort la frapperait si elle l'imitait.

— Tout ce que je veux, c'est qu'on me laisse respirer, marmonna-t-elle.

Un job tout simple, ou une belle carrière, peu impor-

tail du moment qu'elle l'aurait choisi. Pas question qu'elle se retrouve dans une cage, à l'image de ces animaux qu'elle regardait aujourd'hui. Elle aimait son père, mais refusait qu'il la traite comme il avait traité sa femme. Tôt ou tard, elle serait obligée de l'amener à la voir telle qu'elle était.

Elle s'arrêta devant l'enclos du tigre blanc. Depuis toujours, elle aimait venir au zoo. Cet endroit était celui que sa mère préférait entre tous, celui qui avait marqué sa propre enfance : dans les années soixante-dix, le grand-père maternel de Marguerite s'était battu pour sauver le zoo. D'une triste prison pour bêtes, il avait fait l'un des zoos les plus modernes du pays. Où que se posent ses yeux dans ces hectares de parc animalier, Marguerite voyait l'empreinte de sa mère et de sa famille du côté de la belle Cajun.

Durant ses études à Tulane, la future Miss Louisiane avait travaillé au zoo en tant que guide. Elle projetait de devenir vétérinaire ou gardienne. Mais son mariage avait mis un terme à tous ses rêves.

Les seules fois où, dans les souvenirs de Marguerite, sa mère riait, c'était lors de promenades au zoo, au cours desquelles elle racontait à sa fille l'histoire des animaux, comment ils vivaient dans la nature, se nourrissaient, chassaient. Et en écoutant ces récits, Marguerite se sentait bien. En paix.

C'était étrange. Sa mère semblait hanter ce lieu.

Son père, évidemment, détestait cet endroit. Pour lui, le zoo était sans grâce, vulgaire et sale. Mais pour Marguerite, il était merveilleux.

— Tu me manques, maman, souffla-t-elle, tout en regardant deux tigres qui jouaient dans le décor de jungle qui avait été créé pour eux.

Elle n'avait que douze ans à la mort de sa mère.

Malade d'être une épouse de politicien, l'ancienne reine de beauté s'était tuée d'une overdose d'antidépresseurs.

Bien sûr, le père de Marguerite avait étouffé l'affaire, faisant passer le décès de sa femme pour un accident.

Mais Marguerite, elle, connaissait la vérité. Son père avait refusé le divorce à sa mère : qu'elle le quitte eût été un mauvais point pour sa carrière. Incapable de supporter que sa vie tout entière soit régentée, y compris ses choix vestimentaires ou amicaux, Mme Goudeau avait préféré en finir. Elle avait laissé une lettre à sa fille, dans laquelle elle lui enjoignait de se montrer plus forte qu'elle.

Suis ce que te dicte ton cœur, Marguerite. Ne laisse personne prendre les rênes de ton existence. Ta vie, c'est tout ce que tu possèdes, mon ange, et tu n'en auras qu'une.

Vis pour nous deux.

Marguerite serra les paupières pour ne pas pleurer.

Sa mère avait été une âme belle et pure.

Durant de longues années après sa mort, Marguerite avait détesté son père. Elle avait aussi détesté Dieu, qui l'avait condamnée à vivre seule avec cet homme. Mais en grandissant, elle l'avait peu à peu compris.

Comme Blaine et Todd aujourd'hui, il subissait le joug de sa famille, qui, dès sa naissance, avait nourri de grandes ambitions pour son avenir. Il avait toujours été sous la coupe de son propre père. Même devenu sénateur, il avait continué à se conformer à ses avis. Si le grand-père de Marguerite était contrarié, son père l'était aussi. La seule fois où celui-ci s'était rebellé, c'était lorsqu'il avait pris pour épouse une femme que son père désavouait.

Marguerite n'était même pas certaine que son père ait jamais vraiment aimé sa mère. Femme d'une beauté exceptionnelle, elle faisait tourner toutes les têtes. N'importe quel homme aurait voulu d'elle. De plus, elle était la fille du sauveur du zoo Audubon, auquel la population de La Nouvelle-Orléans était si attachée. Tout ce qu'il fallait pour combler les ambitions politiques de M. Goudeau. Avec une épouse pareille, il pouvait se poser en interlocuteur privilégié de tous les habitants de l'État, riches ou pauvres.

Peut-être avait-il été sensible à leurs souhaits. Mais il ne l'était pas à ceux de sa fille unique. Et il ne le serait jamais.

— Bonjour, Maggie.

La voix masculine, chaude et veloutée, fit frissonner la jeune fille. Elle se retourna. Wren était derrière elle, en ample chemise de denim et jean. Ses cheveux étaient un peu en désordre. Le bleu de sa chemise mettait celui de ses yeux en valeur.

Il était d'une beauté magnétique.

Obéissant à une irrésistible impulsion, Marguerite se jeta dans ses bras et se pelotonna contre lui. Elle avait tant besoin de sa chaleur, de sa force... Il n'aurait pu choisir meilleur moment pour apparaître. Elle se sentait tellement mélancolique !

Sa réaction enthousiaste prit Wren au dépourvu, mais il referma ses bras autour d'elle, en songeant que jamais personne n'avait été aussi heureux de le voir.

Une nuée d'émotions s'abattit sur lui. Des émotions qui lui étaient étrangères quelques jours plus tôt, quand il ne connaissait pas encore Maggie.

— Je suis si contente que tu sois là, Wren !

— Je m'en suis rendu compte.

Elle recula en faisant la grimace. Wren s'empressa de la rassurer d'un sourire.

— Je plaisantais, Maggie.

— Oh... Alors, ça va. Comment as-tu su que tu me trouverais là ?

Vite, un mensonge plausible...

— Tu n'étais pas chez toi.

Raté, constata-t-il après qu'elle lui eut dit :

— Je n'y étais pas, mais j'aurais pu être n'importe où ailleurs en ville.

Il se frotta nerveusement la nuque. Il fallait absolument l'amener à oublier sa question. Si elle insistait, il allait fatalement se trahir.

— J'aime beaucoup venir ici.

Alors là, pour un mensonge, c'en était un ! Il haïssait

le zoo. Il ne supportait pas de voir ces animaux enfermés dans des cages ou des enclos. Leurs pensées lui arrivaient par télépathie, et il les savait malheureux.

Néanmoins, certains d'entre eux se disaient satisfaits de leur sort, car ils étaient en sécurité.

Mais ils étaient rares. Les prédateurs comme lui se laissaient mourir de désespoir. Quand il était enfant, sa mère le menaçait sans répit de le faire enfermer au zoo.

— Il n'existe aucun autre animal comme lui, disait-elle à son père. La direction paierait une fortune pour l'avoir. Tu imagines l'argent qu'il rapporterait s'il était montré au public ?

Son père s'était opposé à ce projet. C'était grâce à lui que Wren n'avait jamais été enfermé derrière ces barreaux.

Les mâchoires crispées, il détourna le regard des tigres blancs, l'attraction numéro un du zoo. Sa mère n'avait pas tort, finalement.

Il détestait ce monstre qui l'avait mis au monde.

— Pourquoi es-tu là, Maggie ?

— Je crois te l'avoir dit : j'ai un faible pour les tigres blancs. Rex et Zoulou sont les plus belles créatures que je connaisse.

— Ah, bon ? Tu aimes les tigres blancs ?

— Oui. J'adorerais pouvoir en avoir un auprès de moi et le câliner.

Sa remarque arracha un sourire à Wren. Si seulement Maggie savait qu'elle en avait un auprès d'elle, qu'elle le câlinait...

— Ils s'appivoisent facilement.

— Ça, j'en doute, répliqua Marguerite en éclatant de rire. Ils doivent dévorer ceux qui sont assez idiots pour s'approcher d'eux.

Certes, songea Wren, mais pas quand la main qui les caressait était aussi douce et tendre que celle de Maggie... N'importe quel tigre se serait couché à ses pieds en ronronnant.

Enfin, lui, du moins, c'était ce qu'il rêvait de faire.

Il prit entre les siennes ces mains si belles qu'il chérissait tant. Leur peau évoquait le velours. Il fit glisser ses pouces dans les paumes, un contact qui lui permit de capter des ondes de chagrin. Marguerite était triste.

La découvrir malheureuse l'émut profondément.

— Pourquoi n'es-tu pas en train d'étudier, Maggie ?

Elle poussa un soupir à fendre l'âme.

— Je n'arrivais pas à me concentrer. Je me suis disputée avec mon père. Alors, je suis venue ici pour essayer de me changer les idées. Je cherchais un endroit où je me sentirais bien... et je viens de le trouver. C'est ici, dans tes bras.

Wren crut que son cœur allait s'arrêter de battre.

Jamais il n'aurait cru entendre ces mots un jour, et sûrement pas dans la bouche d'une humaine... Bon sang, cette histoire était incroyable ! Et impossible : les

Garous ne choisissaient pas leurs compagnes. Elles leur étaient attribuées par les Parques.

Lorsqu'un Garou avait trouvé sa compagne, une marque apparaissait dans sa main. La plupart du temps après une copulation, ce qui expliquait que les Garous soient si portés sur le sexe. Plus ils avaient de relations sexuelles, plus ils avaient de chances de tomber sur la partenaire qui leur était destinée.

Les mains de Wren ne portaient aucune marque.

Celle qu'il avait, il ne pouvait l'arborer car elle se trouvait sur son cœur.

Il enlaça ses doigts à ceux de Marguerite, qui lui sourit, lui arrachant un soupir ravi. Son sourire le réchauffait davantage que le soleil d'août.

Elle avait attaché ses cheveux en queue-de-cheval.

Une mèche rebelle ondulait le long de sa joue jusqu'à son cou gracile. Il mourait d'envie de l'embrasser et d'inhaler son délicat parfum.

Les yeux qu'elle rivait sur lui exprimaient la passion, l'intérêt. Elle était si belle, si gracieuse... songeait-il lorsqu'un groupe d'écoliers passa à côté d'eux. Tous

se mirent à rire et à crier quand ils virent les tigres

blancs.

— Quels sont tes projets pour aujourd'hui ? s'enquit

Wren sans vraiment prêter attention aux enfants.

— Je n'ai rien prévu de particulier. Je suis ouverte à toute proposition. Et toi ?

— C'est mon jour de congé.

— C'est vrai ?

— Oui. Ça te tenterait d'être toute nue ? demanda

Wren avec un sourire coquin.

Marguerite prit l'air indigné. En réalité, elle était enchantée. Aucune autre suggestion n'eût pu lui faire plus plaisir.

— C'est tout ce qui te plaît en moi ? fit-elle d'un ton malicieux. Mon corps nu ?

Il prit la question au pied de la lettre.

— Oh, non ! Tu me plais sur mille autres plans !

Marguerite sentit sa gorge se nouer. Comme Wren semblait sincère ! Captive de l'expression d'adoration qu'affichait son visage, elle ferma les yeux et lui offrit ses lèvres. Il l'embrassait quand un cri s'éleva.

— Au secours ! Appelez les gardiens ! Vite !

Wren s'écarta de Marguerite et comprit en un éclair d'où venait le cri. Du groupe d'écoliers. Des gens couraient autour d'eux, l'air affolé.

— Que se passe-t-il ? demanda Marguerite.

Une femme qui se tordait les mains à côté d'eux répondit :

— Le petit garçon... Ô Seigneur! Il est tombé dans l'enclos des tigres ! Ils vont le dévorer !

Le souffle coupé, Marguerite regarda en direction de l'enclos. Un enfant d'environ huit ans se trouvait au milieu des félins. La figure ensanglantée, les vêtements en lambeaux parce qu'ils s'étaient accrochés au fil de fer barbelé, il pleurait à chaudes larmes tout en essayant de grimper le long du mur de clôture, mais il glissait sur le ciment. Il tenta de s'agripper, en vain, et tomba à côté

du fossé plein d'eau, ce qui acheva d'attirer l'attention des tigres.

Les animaux s'approchèrent de la berge, fixant l'enfant maintenant inconscient. Il s'était assommé dans sa chute.

Marguerite joignit les mains. Ce gosse était mort, elle en était sûre. Et il allait être déchiqueté.

Un mouvement sur sa droite l'amena à tourner la tête.

Wren venait de s'élançer et courait vers le grillage. Horrifiée, elle le vit l'escalader et sauter dans l'enclos. Il atterrit à quatre pattes sur le béton de l'une des petites îles artificielles du fossé. Il se redressa, releva lentement la tête, puis s'approcha de l'enfant, qui avait repris connaissance et sanglotait.

Marguerite plaqua la main sur sa bouche, temfvf

Les tigres allaient tuer Wren et le petit garçon.

Wren m a r c h a à pas lents vers l'enfant, en lui murmurant des mots apaisants.

— Ça va aller, mon gars. Comment tu t'appelles ?

— Johnny.

Wren se pencha pour le prendre dans ses bras, mais le gamin terrorisé lui échappa.

— Us ne te feront aucun mal, Johnny, crois-moi. Je ne le leur permettrai pas.

Toujours en pleurs, Johnny laissa Wren le soulever dans ses bras. Celui-ci le serra contre sa poitrine puis examina les lieux, en quête d'un endroit sûr ou d'un moyen de faire sortir l'enfant. Évidemment, grâce à ses pouvoirs, il aurait pu franchir d'un bond la clôture et mettre l'enfant à l'abri. Mais il y avait tellement de spectateurs... Des gens qui témoigneraient que celui qui avait sauvé le petit imprudent n'avait rien d'humain.

De toute façon, ils auraient des soupçons, tous ces badauds. Un homme qui se mêlait à des tigres et sortait sans dommage de leur enclos, ce n'était pas normal, se diraient-ils. Et ils auraient des preuves : les appareils photo crépitaient.

Merde !

Bon. Le meilleur moyen de quitter l'enclos était le portillon. Les hommes qui soignaient les bêtes passaient par là. Il fallait les imiter. Agir le plus normalement possible.

Rex et Zoulou s'avancèrent, grondant de manière menaçante. Wren les regarda tour à tour bien en face. Ils avaient envie de l'attaquer, il le sentait. Néanmoins, quelque chose les retenait, une anomalie qu'ils ne s'expliquaient pas : devant eux se trouvait un homme à l'odeur de tigre.

— Fichez le camp ! hurla un gardien à Wren.

Johnny se mit à crier.

— Chut... lui souffla Wren. N'aie pas peur. Ils sentent le peur sur toi, et cela les excite. Fais comme s'ils n'était que de gros minous.

— Ce sont des tigres! gémit l'enfant.

— Je sais. Alors dis-toi que tu es toi même un tigre.

Les larmes du petit garçon se tarirent aussitôt. L'intonation pleine de confiance de Wren le rassurait.

— Sage, minou, sage... lança Johnny.

—C'est bien, mon gars, approuva Wren. Continue comme ça.

Les tigres avaient laissé assez d'espace libre entre eux et le portillon pour que Wren l'atteigne. Plusieurs gardiens étaient agglutinés contre la solide porte de métal, prêts à l'ouvrir. Wren parcourut les quelques mètres qui en séparaient et tendit Johnny à l'un des hommes. L'un des deux tigres fonça alors sur lui.

— Fuyez !

Ignorant l'avertissement du gardien, Wren saisit le tigre par le cou et roula avec lui sur le sol. Rex ne voulait que jouer avec lui. Dans son cerveau de fauve, toute hostilité s'était effacée. Il se mit à lécher de son énorme langue râpeuse l'épaule de Wren qui, en retour, lui caressa la tête.

— Tu devrais me lâcher, mon vieux, lui souffla Wren, sinon ils vont te coller une sacrée dose de tranquillisant.

Le tigre lui donna un dernier coup de langue, puis

s'éloigna. Wren se releva.

— Bon Dieu, mais qu'est-ce que c'était que ça ?

demanda un gardien, haletant.

— J'ai grandi avec des tigres. Ce ne sont que de très gros chats.

— Ouais, c'est ça ! Vous avez du bol qu'ils ne vous aient pas pris pour leur déjeuner.

Wren ne sortit pas de l'enclos comme il y était entré mais par le portillon. Marguerite se précipita vers lui.

— Tu vas bien ?

Il hocha la tête. Elle le prit à bout de bras et le fixa, incapable de croire qu'il était indemne.

— Quand j'ai vu ce tigre se jeter sur toi, je me suis dit que tu étais perdu.

— Il voulait juste s'amuser.

— C'est ça, et l'enfer n'est qu'un charmant sauna ! Tu aurais pu être dévoré vivant, Wren !

— Être dévoré vivant n'est pas un si triste sort que ça... Tout dépend de qui te mord, répliqua Wren en souriant.

Marguerite sentit ses joues s'empourprer.

— Je n'en reviens pas : tu arrives à rire de tout cela !

Ce que tu as fait était inouï !

Les gens affluaient, avides de poser des questions à cet inconscient qui avait sauté dans la fosse aux fauves.

Wren n'avait pas la moindre intention de leur répondre.

— Viens, Maggie, on s'en va.

Il lui prit la main et l'entraîna vers la sortie du zoo.

Une petite foule leur emboîta le pas, interrogeant Wren sans relâche jusqu'à ce qu'il se réfugie dans la voiture de Marguerite.

La jeune fille démarra et prit la direction de sa villa.

— Je t'ai entendu dire que tu avais été élevé parmi des tigres... C'est vrai ?

— Oui.

— Où était-ce ?

— A New York.

À l'expression de Marguerite, Wren comprit qu'elle ne le croyait pas.

— Tu penses que c'est faux ?

— Eh bien... New York n'est pas précisément un endroit où les tigres pullulent.

— OK. Alors, disons que je suis une sorte de docteur Dolittle. Je peux parler aux animaux. Je suis capable d'entendre ce qu'ils pensent. J'ai sauté dans l'enclos et j'ai ordonné aux tigres de reculer. Ils m'ont obéi parce que je suis l'un d'eux.

— Oh, la la !... Tu es ridicule, maintenant.

Wren soupira, agacé. C'était sans issue. Dire la vérité ne servait à rien.

— Si tu estimes que je délire, alors pourquoi, d'après toi, les tigres ne m'ont-ils pas attaqué ?

— Euh... parce que tu as été dresseur de fauves dans une autre vie ?

— Voilà, exactement comme toi : tu as tout d'une dresseuse de tigres.

— Pff... Je n'arriverai jamais à t'arracher une réponse sérieuse, hein ?

Mais si, elle l'avait fait. Le problème, c'était qu'elle n'avait pas cru ce qu'elle avait entendu. Il ne venait cependant pas à l'esprit de Wren de le lui reprocher.

Marguerite évoluait dans un monde où les humains étaient des humains, et les animaux des animaux, non des humains déguisés. Comment aurait-elle pu imaginer qu'il existait des espèces hybrides qui vivaient à côté d'elle ?

— Tu m'as manqué, Maggie, dit-il, désireux de changer de sujet. Je n'ai cessé de penser à toi au cours des jours passés. Dès que je me couche, j'ai tellement envie que tu sois auprès de moi que ça me fait mal.

Marguerite se gara dans l'allée qui menait à sa maison et coupa le contact. Wren, qui était à l'écoute de ses émotions, la sentait irritée et anxieuse.

— Je ne te comprends pas, Wren. Tu es l'un des

hommes les plus riches du pays, mais tu vis comme un

pauvre et tu fais le serveur dans un bar de motards...

Tu m'annonces que tu ne veux plus me voir, puis tu me

dis que tout ce dont tu as envie, c'est d'être nu au lit

avec moi... Tu ne donnes pas signe de vie pendant

plusieurs jours, et tout à coup tu réapparais en m'ex-

pliquant que tu penses sans cesse à moi... Où est la

vérité ? Je suis perdue. Tu t'amuses avec moi ? Si c'est

le cas, je...

— Non ! Maggie, pas u n e seule seconde je ne me

suis joué de toi. Jusqu'au soir où tu es venue au *Sanc tu aire*, ma vie se bornait à me lever, travailler, manger et me coucher. Rien d'autre ne m'intéressait. Mon

horizon était complètement limité. Puis tu es appa--

rue, et désormais je veux bien davantage que ce que

j'avais.

Il s'interrompt une seconde, avant d'ajouter :

— Oui, je sais très précisément ce que je veux.

Et qu'il n'aurait jamais.

— Je ne suis pas un h o m m e pour toi, Maggie. Si

j'avais deux sous de bon sens, je m'en irais en courant

et je ne chercherais jamais à te revoir. Mais j'en suis

incapable. Je désire plus que tout au monde rester avec

toi. Et pourtant, c'est une épouvantable erreur.

— Épouvantable à quel point ?

Impossible de tout lui avouer, se dit Wren en serrant

les poings.

— Je ne... je n'appartiens pas à ton monde.

— Tu m'as dit ça je ne sais combien de fois, mais ça

n'a aucun sens. Moi non plus, je n'appartiens pas à mon

monde, si tu désignes par là celui où évolue mon père.

— Pardon ? fit Wren en fronçant les sourcils.

— Je porte des vêtements griffés, je conduis une belle

voiture, mais dans mon cœur, cette existence de luxe n'a

rien à voir avec la vie à laquelle j'aspire. Je déteste habi-

ter cette maison que mon père a choisie et payée parce

qu'il avait peur que je me retrouve en cité universitaire

dans un dortoir. C'était ce que je voulais mais, selon lui,

j'y aurais côtoyé des gens infréquentables. Combien de

fois ai-je prié pour avoir le courage de tourner le dos à tout cela ! Mais je suis toujours là, dans cette maison, et je suis des cours de droit alors que j'ai horreur du droit.

Et pourquoi ? Parce que je suis incapable de me bâtir une existence propre.

— Si tu parvenais à te libérer de l'influence de ton père, que ferais-tu ?

— Ah... Je ne sais pas. Sans doute voyagerais-je. J'ai toujours eu envie de découvrir les différentes cultures du monde, mais mon père ne me laissera jamais faire.

À ses yeux, ce serait trop dangereux. Je pourrais être impliquée dans un scandale qui éclabousserait son image. Tu ne connais pas ta chance, Wren: tu n'as de comptes à rendre à personne. Quel effet cela fait-il ; avoir une telle liberté ?

Wren fit la grimace.

— On est seul. Nul ne se soucie de moi, Maggie. Si je

m'étais fait tuer, le soir où nous nous sommes rencontrés, on m'aurait enterré sans verser une larme, et on m'aurait aussitôt oublié. Je n'ai pas autant de chance

que tu le dis. Il y a beaucoup de gens qui auraient été ravis que la balle me touche un peu plus sur la gauche, en plein cœur. Des gens qui seraient enchantés de me savoir mort.

— Pourquoi ?

— Des histoires de fric. Ils sont nombreux, ceux qui seraient bien plus riches si je n'étais plus là.

— Je connais au moins une personne qui serait beaucoup plus pauvre, dans des domaines autres que financiers, si tu n'étais plus là...

Le cœur de Wren manqua plusieurs battements. Bouleversé, il embrassa Marguerite, savourant sur ses lèvres le goût de la volupté à l'état pur.

Ils s'enlacèrent dans la voiture, et aussitôt, le même désir embrasa leurs corps. Haletant, Wren songea à téléporter Marguerite directement de la Mercedes au lit, mais il se l'interdit. La jeune fille eût alors découvert que, finalement, il n'avait pas menti et aurait rejeté, terrifiée, la bête qu'il était en réalité.

Il sortit donc de la voiture, la contourna et ouvrit la portière côté conducteur. Marguerite était si impatiente de se réfugier avec lui dans l'intimité de sa maison qu'elle tomba presque de son siège. Elle prit Wren par le bras pour l'entraîner vers le perron, mais il la souleva dans ses bras et la porta jusqu'en haut des marches.

— L'impatience vous ronge, cher monsieur? demanda-t-elle.

— Dépêche-toi de trouver ta clé, sinon j'enforce la porte!

Elle avait plaisanté, mais il lui avait répondu sérieusement. Elle eut la certitude que si, effectivement, elle n'ouvrait pas dans la seconde, elle serait obligée d'appeler un menuisier le lendemain.

Elle lui donna la clé, et il déverrouilla la serrure en un clin d'œil. Comme par magie, songea-t-elle brièvement, sans s'attarder sur cette idée.

Ils firent l'amour avec une fougue qui confinait à la frénésie, emportés par un maelstrom de désir qui leur faisait tout oublier. Wren se livra à des caresses souvent un peu trop ardentes, qui évoquèrent, pour Marguerite celles d'un animal : il la reniflait, la léchait, la mordillait en poussant des grognements, en soufflant. Parfois, elle avait mal, mais elle découvrit à cette occasion que la douleur, du moment qu'elle était ténue, pouvait amplifier la jouissance.

Se prenant au jeu, elle aussi griffait et mordillait.

Leurs corps roulaient sur le lit, en une danse apparemment désordonnée et pourtant savamment chorégraphiée par Wren. Il ne négligeait aucune parcelle du corps de la jeune fille. Sa langue s'insinuait partout, ses dents s'activaient sans répit, ses ongles crissaient sur la peau brûlante.

Il la posséda dans toutes les positions possibles et imaginables, renversant la tête en arrière chaque fois qu'il approchait de l'orgasme, se retirant à l'ultime seconde pour la pénétrer de nouveau, différemment, grondant comme une bête folle d'amour.

Le pouls en déroute, l'esprit vide de toute raison esclave des sensations qui l'électrisaient, Marguerite se pliait d'autant mieux aux caprices de Wren qu'elle les anticipait. Elle se découvrait féline, chatte malicieuse et sauvage, vibrante d'une violence contenue que jamais elle n'aurait imaginé posséder. À chaque mouvement de Wren, elle répondait par un coup de reins sauvage, brutal. Elle s'entendait feuler, ronronner lors des brefs instants de répit pendant lesquels elle s'arc-boutait contre Wren pour qu'il ne lui échappe pas.

Il l'amena au paradis à maintes reprises, avec ses doigts, avec sa bouche, jusqu'à ce qu'elle le supplie de jouir à son tour. L'orgasme, elle voulait le vivre en même temps que lui. Faire le voyage suprême à l'unisson. Alors, elle le retint en elle en nouant les jambes autour de sa taille et lui souffla :

— Maintenant.

Il obéit. Ils tremblèrent ensemble quand tout autour d'eux s'effaça, quand l'univers se limita à ce qu'ils ressentaient. Ils crièrent de concert, planèrent un instant sur un nuage de félicité absolue, puis redescendirent lentement sur terre.

— Mon Dieu... Tu n'avais pas de... de protection, Wren.

— Et alors ? Je suis en pleine santé.

— Alors, je pourrais être enceinte !

— Mais non, Maggie, ne t'en fais pas.

— Ah, c'est bien une réflexion de mec, ça ! Ce n'est pas toi qui...

— Maggie, écoute-moi. Je ne peux pas te mettre enceinte. Tu comprends ça ? Je ne peux pas.

— Que veux-tu dire ?

Elle le repoussa légèrement, de façon à voir son visage.

— Je suis stérile, Maggie. Je ne peux pas te faire d'enfant. Ni à toi ni à aucune autre femme.

— Oh, quel soulagement... Mais... tu es sûr?

— Sûr et certain.

— Et... les maladies?

— Je t'ai dit que je n'avais fait l'amour qu'avec toi.

Avec qui aurais-je pu attraper une maladie ?

Après ce qu'elle venait de vivre, Marguerite avait du mal à le croire.

— Je n'ai pas l'impression d'avoir eu affaire à un novice...

Du bout de l'index, il dessina une croix sur sa poitrine, à hauteur du cœur.

— Je te jure que tu es l'unique femme dont j'aie jamais eu envie d'être l'amant.

Émue, Marguerite lui sourit.

— Je suis désolée que tu sois stérile, Wren.

— Oh, il ne faut pas. Crois-moi, c'est une excellente chose.

Sans lui laisser le temps de répondre, il demanda :

— Est-ce qu'on pourrait essayer autre chose, Maggie?

— Quoi ?

— J'aimerais te faire l'amour dans la piscine.

— Oh... Mais les voisins...

— Ils ne nous verront pas.

— Que tu crois ! Us ont peut-être des caméras !

— Mais non. Allez, viens. Accepte de prendre des risques.

Marguerite se mordit nerveusement la lèvre. Si quelqu'un les filmait et montrait la vidéo à son père...

Eh bien, tant pis ! Ce n'était pas la vie de son père, mais la sienne ! Et ce que proposait Wren était si excitant, si érotique...

— D'accord. Mais si on se fait prendre...

— Je te donnerai l'autorisation de me castrer.

— Dans ce cas, OK.

— Ah, j'en étais sûr ! lança Wren dans un grand éclat de rire.

Sans prendre la peine de se rhabiller, ils traversèrent la maison. Marguerite ouvrit la porte de derrière et posa un pied mal assuré sur la pelouse : combien de paires d'yeux allaient se darder sur eux ? Les jardiniers s'affairaient-ils sur les haies qui séparaient les maisons ? Les voisins vaquaient-ils à leurs occupations entre leurs quatre murs ou à l'extérieur ? Elle avança à pas de loup jusqu'à la piscine et relâcha son souffle après avoir constaté qu'apparemment, il n'y avait pas âme qui vive. Wren, qui la tenait par la taille, la lâcha. Elle plongea dans la piscine. Lorsqu'elle remonta, Wren s'émerveilla de la beauté de son corps, que le reflet du soleil sur l'eau métamorphosait en bijou dans un écrin azur.

Il plongea à son tour, s'ébroua puis se livra à toute une série de pirouettes et de sauts. Comme tous les tigres, il adorait l'eau et était capable de rester en apnée raniment plus longtemps que les humains. De chasser sous l'eau, aussi.

Il fondit donc sur sa proie et la captura entre ses bras et ses cuisses.

Sentir Wren nu contre elle dans cet élément liquide bouleversa Marguerite. Le contraste entre la chaleur de sa peau et le froid de l'eau était ensorcelant. Il la regardait, et le miroitement de l'eau parait ses yeux de reflets irisés. Lui qui, en public, rabattait systématiquement une mèche sur son front, comme pour se cacher, lui livrait maintenant son visage dans toute sa nudité, et la splendeur de ses traits émerveillait Marguerite.

— Pourquoi me dévisages-tu comme ça, Maggie ?

— Je me disais que tu as bien changé, depuis le soir où nous nous sommes rencontrés.

— Je ne suis pas différent. Je suis toujours le même, dit-il en lui écartant doucement les jambes.

Mais, tout en insinuant en elle son sexe tendu, il songea qu'elle avait raison, il avait bel et bien changé. Il était plus ouvert, plus confiant. Il parlait à Marguerite, alors qu'auparavant, il ouvrait si peu la bouche qu'on aurait pu le croire muet. Et il savourait la tendresse dont elle faisait preuve.

Il se rendit tout à coup compte qu'elle se hissait sur la pointe des pieds et lui échappait. Dépité, il poussa une plainte.

— Maggie, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle nageait vers l'autre extrémité de la piscine.

— Si tu me veux, attrape-moi ! cria-t-elle en riant.

En quelques brasses, il rattrapa Marguerite au niveau des marches, la cala sur l'une d'elles et l'embrassa fiévreusement, tout en s'agenouillant devant elle. Le buste et les hanches bien droits, il saisit les jambes de la jeune fille, les noua autour de sa taille, puis recommença ce qu'elle avait malicieusement interrompu quelques instants plus tôt.

Mais Marguerite s'esquiva de nouveau. Après avoir pris une profonde inspiration, elle se laissa glisser sous l'eau et se livra avec sa bouche et ses mains à d'enivrantes caresses sur le sexe tendu de Wren. L'effet qu'elles produisirent sur lui fut si intense que ses jambes le trahirent. Il coula. D'un coup de pied, il remonta à la surface, tousant et crachant, puis s'essuya tant bien que mal la figure.

Marguerite posa sur lui des yeux pétillants d'espièglerie.

— Je n'avais pas l'intention de te noyer, fit-elle. Je voulais juste jouer un peu.

Alors, ils jouèrent, tels des enfants facétieux qui se changeaient en adultes très au fait des choses du sexe dès que l'un capturait l'autre. Ils firent l'amour jusqu'à l'épuisement. Lorsqu'ils s'étendirent enfin sur les dalles qui entouraient le bassin, Wren regarda sa main, plein d'espoir. Hélas, a u c u n e m a r q u e n'y était apparue. Il avait trouvé la partenaire idéale, mais les Parques restaient sourdes à sa supplique.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Il reprit Marguerite dans ses bras et ferma les paupières, attendant que reflue sa douleur.

Marguerite était à la fois la source de son bonheur et

celle de son malheur. Lorsqu'il l'avait auprès de lui, il était le plus heureux des êtres... mais aussi le plus malheureux, car il savait qu'il ne pouvait garder à ses côtés cette femme unique.

— Wren ?

— Oui ?

— Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie, mais il faut que je sache : as-tu l'intention de me dire de nouveau adieu ? Tu comprends, jamais je ne me suis sentie aussi bien avec un homme... À ce propos, je dois te dire que si tu t'imagines que j'invite tous les beaux garçons que je rencontre dans ma piscine, tu te trompes. Je n'en invite même pas dans ma maison !

— Pas une seconde je n'ai pensé une telle chose,

assura-t-il après s'être redressé sur un coude. Je donnerais n'importe quoi pour que nous ne nous séparions pas, Maggie. Mais nous devons vivre au jour le jour et

nous contenter de savourer chaque instant qui nous est offert. Nous verrons bien ce qui se passera. D'accord ?

Elle hocha la tête, avant de la nicher dans le cou de

Wren, qui ferma les yeux. Et il se répéta *in petto* son mantra habituel : les Katagarias ne pouvaient s'unir aux

humains. D'autant moins quand plusieurs de vos semblables voulaient votre mort, ce qui était son cas.

Et puis, les Parques ne tarderaient pas à intervenir, à mettre un terme à son histoire avec Marguerite. Ce n'était qu'une question de temps. Il fallait qu'il reste vigilant, afin de protéger la jeune fille de leur colère le jour où elles se manifesteraient.

Neratiti, une mystérieuse île au large des côtes de l'Australie. ... du moins pour l'instant.

Dante Pontis s'immobilisa, le temps de se ressaisir après s'être téléporté dans une vaste pièce circulaire bordée de baies ouvertes du sol au plafond. D'immenses baies ouvertes du sol au plafond permettaient de voir et d'entendre l'océan.

Savitar, l'énigmatique médiateur, aimait l'eau. À la folie.

La pièce rappelait une tente de sultan. Lourdemment décorée, avec une grande table ronde en son centre, elle intriguait Dante, qui se demandait si le reste du palais

était à l'avenant. Mais aucun Garou n'avait jamais été

invité à visiter la somptueuse demeure.

Le médiateur des Garous préservait si jalousement son

intimité qu'on aurait pu le croire paranoïaque.

Le dicton des humains : « C'est la curiosité qui tue les

chats » trouvait son origine dans l'histoire d'une panthère-garou arcadienne qui avait un jour entrouvert la porte de la salle du Conseil pour voir au-delà.

Savitar l'avait carbonisée sur place d'un seul regard, et

nul n'avait pu ramener à la vie le superbe fauve noir, qui

s'était changé en un petit tas de cendres sur le sol.

Aucune magie n'était parvenue à ressusciter la panthère.

Cet incident avait fait la réputation de Savitar, qui en

était sorti grandi et craint.

Savitar n'avait pas vraiment le sens de l'humour. Il

avait l'art de soûler ses interlocuteurs avec des his-

toires d a t a n t non des calendes grecques mais de

l'époque médiévale. Pour Dante, qui avait vécu à cette

époque et la connaissait bien, écouter Savitar était un

vrai pensum.

Il poussa un soupir en entendant crier les mouettes.

Sa convocation à l'Omegrion n'aurait pu tomber plus

mal : son frère Roméo avait une très mauvaise grippe

depuis trois jours. Du coup, ses petites panthères-garous

se baladaient dans toute la maison de Dante et s'en don-

naient à cœur joie, libérées de l'autorité de leur père. La

femme de Dante, Pandora, allait mettre bas toute une

portée de panthères d'un instant à l'autre et ne pouvait

donc s'occuper de ses neveux. Quant aux deux autres

frères de Dante, Mike et Léo, ils se croyaient capables de

tenir son bar sans lui, ce qui était plus que présomptueux

de leur part. Bon sang, il fallait absolument qu'il rentre

avant que ces idiots mettent le feu à la baraque ou, pire,

que Pandora entre en travail.

Il regarda autour de lui. Quelques personnes étaient

déjà réunies dans l'attente de la réunion. Huit, en tout,

qui semblaient aussi mal à l'aise que lui. Toutes étaient

des Katagarias. Il n'y avait encore aucun Arcadien pré-

sent, ce qui n'avait rien de surprenant. Les éprouvaient le

besoin de venir en nombre à l'Omegrion, comme s'ils avaient peur d'affronter individuellement les Katagarias.

Une crainte légitime : aucune famille de Garous n'avait été épargnée par la guerre entre les deux espèces.

Pourtant, et cela n'avait jamais cessé d'étonner et d'émerveiller Dante, les chefs de clan pouvaient s'asseoir à la même table et discuter sans en venir aux mains.

Toutefois, dans le passé, il y avait eu des dérapages, mais le médiateur de l'Omegrion avait su régler les conflits... en faisant rôti ceux qui avaient transgressé les règles.

L'énervement de Dante s'atténua quelque peu lorsqu'il vit Fury et Vane Kattalakis. Ils bavardaient. Dante avait fait la connaissance des deux loups quelques années auparavant. Il trouvait bizarre qu'ils soient ensemble ici.

L'Omegrion était une réunion où seuls étaient présents les chefs de chaque groupe. Aujourd'hui, un seul loup Katagaria aurait dû être là.

Comme Dante, Vane portait longs ses cheveux noirs. Quant à Fury, il attachait sa chevelure blonde en catogan. Fury était habillé de noir; Vane d'un jean, d'un tee-shirt blanc et d'une veste de cuir brun.

— Salut, les loups ! leur lança Dante en s'approchant. Ils se serrèrent la main. Dante nota que Vane portait dans la paume la marque de l'union avec une compagne.

— Comment se fait-il que vous soyez là tous les deux ? s'enquit Dante. Les loups katagarias ont deux chefs ?

— Ouais, répondit Fury. Je suis le chef katagaria, et Vane le chef arcadien.

— Ça alors !

Dante n'en revenait pas. Vane était un Arcadien !

— Comment est-ce possible ? ajouta-t-il.

— Un truc génétique, expliqua Vane. À la puberté, je suis passé de l'état de Katagaria à celui d'Arcadien. Mais je ne l'ai révélé que récemment.

Dante se sentit tout à coup glacé. Les Arcadiens étaient des tueurs de Katagarias.

— T'inquiète pas, Dante. Vane a grandi comme l'un de nous, c'est-à-dire en tant que Katagaria. Il ne tuera

jamais sans raison.

— Ce serait une bonne chose, maugréa Dante. Je n'aime guère les assassins.

— Moi non plus, mon vieux. Alors, on est en paix ?

De nouveau, Fury tendit la main. Dante la serra après une hésitation. Il respectait le loup. Puis il se tourna vers Vane.

— Chapeau, mec. Tu es devenu quasiment humain.

Peut-être que j'aurai de la chance avec un de mes petits qu'il deviendra lui aussi arcadien à la puberté. Comme ça, lors des réunions de l'Omegrion, j'aurai deux votes

— Ta compagne est arcadienne, Dante. Elle sait ce que tu penses de ceux de sa race ?

— Oui, mais tout ce qui l'intéresse, c'est ce que je pense d'elle. Et crois-moi, pas un instant elle ne doute de mes sentiments.

Fury et Vane hochèrent la tête de concert, l'air entendu.

D'autres Katagarias étaient entrés dans la salle. Ils s'approchèrent du trio.

— Pourquoi nous a-t-on fait venir ? demanda l'un d'eux. Vous avez une idée ?

— J'ai entendu dire que c'était à cause d'un Katagaria qui avait la *trelosa*.

Dante frémit. La *trelosa* était une maladie similaire à la rage. Elle touchait les jeunes à la puberté, les rendait fous, et à l'âge adulte faisait d'eux des tueurs aveugles. Il n'existait aucun traitement. Dès qu'un Katagaria ou un Arcadien en était atteint, il était pourchassé et abattu.

— Qui est touché par cette saleté ? s'enquit Dante.

Du menton, Vane désigna un grand blond seul dans un coin.

— L'un des tigres.

Dante étudia l'homme en costume Armani. Tout son être respirait l'argent et la sophistication.

— Ce n'est pas Lysander, remarqua Dante. Il a été remplacé au poste de chef des tigres ?

— Non, répondit Fury. Mais j'aimerais bien tomber sur le tigre qui le détrônera. Lysander est du genre à bouffer de l'ours au petit déjeuner !

— Il vaut mieux qu'il se gave d'ours que de panthère, répliqua Dante avec un rire sinistre.

Yane leva les yeux au ciel en secouant la tête.

— Celui-là s'appelle Zack. Il attend que Lysander se

montre. Mais apparemment, le *big boss* des tigres est moins persuadé que Zack du bien-fondé de l'accusation, sinon il serait déjà là.

Une vive lumière illumina tout à coup un angle de la

salle : Lysander venait d'apparaître, vêtu d'un ample pantalon indien de soie noire et d'une tunique sans manches richement brodée de fils dorés ouverte sur son torse nu.

Son biceps était tatoué d'un cœur en couleur percé d'un

glaive, et ses épais cheveux noirs retombaient en désordre

autour de son visage.

Le tigre blond gronda quand il vit cette tenue peu

orthodoxe.

— Tu sors tout droit de la jungle ?

Lysander plissa les yeux.

— Ne m'emmerde pas, petit fauve minable. J'aime ce

look quand je suis sous forme humaine.

Dante échangea un coup d'œil amusé avec Vane. De

toute évidence, Lysander n'était pas là pour défendre

l'autre tigre, que, d'ailleurs, il poussait sans ménagement vers l'un des sièges qui entouraient la table. Manifestement, il était aussi impatient que les autres que cette

réunion soit terminée.

Damos Kattalakis apparut à son tour dans un éclair

aveuglant. Le dragon portait une armure médiévale

ce qui était logique dans la mesure où il vivait dans

le passé. Comme Fury et Vane, il descendait en ligne

directe des fils du roi qui avait créé leur race en usant

de la magie.

Il inclina la tête successivement devant chacun d'eux

— Loups... Panthère...

— Dragon... le salua à son tour Dante, sans pour autant

lui serrer la main : mis à part Vane et sa femme, il ne tou

chait jamais volontairement un Arcadien.

Vane, lui, secoua avec enthousiasme la main tendue

— Ça fait plaisir de te revoir, cousin, lui dit Damos.

— Plaisir partagé.

Pendant que les deux cousins échangeaient ces

quelques mots, neuf autres Arcadiens se matérialisèrent dans la salle et s'assirent sans jeter un regard aux Katagarias.

— Pff... Visez-moi un peu ces petits couards, fit Dante

Je suis étonné qu'ils aient eu assez de cran pour se mon-

trer avant que Savitar soit là pour les protéger.

— Qui prétend que je ne suis pas là ? lança une voix

puissante.

Dante sursauta et se retourna. Savitar, un colosse de près de deux mètres, se tenait près de lui, imposant impressionnant. Il arborait sur le menton un petit bouc soigneusement taillé et, comme Dante, avait le teint mat

d'un Italien du Sud. Mais nul ne savait d'où il était originaire. Certains parlaient d'Espagne, d'autres d'Italie ou d' A r a b i e .

Il était apparu vêtu d'une longue djellaba bleue avec laquelle les gros croquenots Birkenstock dont il était chaussée détonnaient.

— Faisons vite, déclara-t-il. J'ai une planche de surf, une superbe vague en préparation et une nana qui m'attendent. J'aimerais bien profiter des trois.

Savitar s'écarta et traversa la salle d'un pas martial qui démontrait bien qu'il se trouvait au sommet de la chaîne alimentaire. Il s'adressa à l'assemblée.

— Animaux, gens, à vos places, et que ça saute !

Constantin, un chacal arcadien, plissa le nez en regardant Savitar, ce qui était une très mauvaise idée.

— On n'a pas d'ordres à recevoir de... commençait-il en se levant quand Savitar abaissa sa main comme un couperet.

Le chacal se mit à suffoquer, comme si les doigts de Savitar s'étaient refermés sur son cou et l'étranglaient.

— Tu n'es qu'un bleu, lança Savitar en dardant sur le chacal un regard noir. Tu apprendras.

Constantin se rassit docilement, mais continua de haleter. Il entreprit de masser sa gorge meurtrie.

Dante savait Savitar dépourvu de toute patience. De surcroît, l'ampleur de ses pouvoirs ridiculisait ceux des êtres qui l'approchaient.

Il s'installa sur son trône, qui ne se trouvait pas à la table mais à l'écart, un peu comme un poste de vigie ou de juge, puis balaya l'assemblée d'un regard empreint d'ennui.

— Bon, les gars et les animaux, je dispose d'exactly quarante-cinq minutes et treize secondes avant que la prochaine grande vague arrive. Je dois être sur ma planche au moment où elle déferlera, alors on se grouille ! Mais...

Il s'interrompt, le temps de pousser un soupir de martyr.

— ... dans la mesure où nous avons quelques petits nouveaux ici, je me vois dans l'obligation de faire un peu d'enquiquinante et ridicule pédagogie. Alors, bienvenue

au Conseil de l'Omegrion. Ici sont rassemblés les représentants de chaque branche des Arcadiens et des Kat-garias. Nous sommes réunis dans la paix et pour que

règne la paix.

De nouveau, Savitar marqua une pause, retenant

manifestement un rire : ce qu'il venait de déclarer lui semblait apparemment relever du plus haut comique.

— Je suis votre médiateur, reprit-il, et ma mission consiste à rétablir l'ordre.

Une femme lança à la cantonade :

— Mais enfin, qui c'est, ce type ? Pourquoi on est obligés de l'écouter ? Depuis quand on reçoit des ordres d'un humain ?

Dante se pencha pour regarder la brune Arcadienne une lionne-garou. La pauvre petite n'avait pas la moindre idée de l'énormité qu'elle venait d'énoncer. Savitar allait la réduire en poussière !

Par chance, le Katagaria assis à sa droite s'empressa de lui préciser :

— Mon chou, Savitar n'est pas humain. Tu vois Léo là-bas ?

Il montra l'ours-garou arcadien aux cheveux gris à trois sièges de Dante.

— Il fait partie du Conseil depuis... Depuis combien de temps, Léo ? Neuf cents ans ?

— Neuf cent quatre-vingt-deux pour être précis.

— Ouais, c'est ça. Mon chou, Léo pourrait t'expliquer que Savitar préside ce Conseil depuis le début, et ce même s'il a l'air d'avoir trente ans. Nous ignorons ce qu'il est réellement. Il n'est pas comme nous, ça, c'est sûr mais il n'est pas humain non plus. Et crois-moi, tu aurais tort de lui chercher des poux dans la tête.

— Bien dit ! lança Savitar. Alors, petite lionne qui a certainement envie de vivre un an de plus, je te prie de ne plus m'interrompre. Je n'aime pas ça et j'ai une fâcheuse tendance à détruire ce que je n'aime pas. À la place qui est à ta gauche, lionne, il y avait autrefois un jaguar arcadien ... Tu noteras qu'il n'y est plus.

— Que lui est-il arrivé ?

— Il m'a cassé les pieds.

— Oh... Et pourquoi un autre jaguar n'a-t-il pas pris sa place ?

— Eh bien, il m'avait beaucoup, mais alors vraiment beaucoup cassé les pieds...

— ... et il ne reste plus un seul jaguar arcadien, acheva quelqu'un. Savitar a anéanti la race.

Les yeux de la lionne s'arrondirent, et sa bouche forma

un grand O. Elle s'éclaircit avec peine la gorge, puis fit

de la main un geste conciliant.

— Je vous en prie, Savitar, poursuivez.

— Vaudrait mieux, parce que les minutes filent, dit-il

en consultant sa montre. Nicolette Peltier! À toi de m'expliquer pourquoi tu as demandé la réunion du Conseil.

L'ourse-garou se leva.

— Pardonnez-moi de vous faire perdre votre temps,

Savitar, mais j'ai de très troublantes informations. Il

apparaît que nous avons un tueur parmi les hôtes du San *ctuaire*, et j'aimerais avoir du soutien pour m'occuper de lui. Les lois m'interdisant de le tuer moi-même, il me faut de l'aide.

— Nous serons enchantés de t'aider à régler ce problème, Nicolette, dit Anelise, un léopard des neiges.

Elle avait dans les yeux une petite flamme qui indiquait que, côté ardeurs sanguinaires, elle aurait pu en remonter à tous les autres Garous, mâles inclus.

— Qui est ce tueur, Nicolette ? demanda Savitar.

— Wren Tigarian.

Savitar haussa les sourcils.

— Wren ? Où est-il en ce moment ? Il a son siège ici.

Pourquoi n'est-il pas assis dessus ?

— Il ne le peut pas s'il est un tueur, remarqua un guépard.

Savitar jeta un regard irrité à celui qui avait osé inte:

venir dans la discussion sans qu'il l'y ait autorisé. Le gu:

pard se tassa sur sa chaise.

Dante scrutait l'expression de Savitar: il était clair qu

cette histoire lui déplaisait fortement.

— Qui es-tu, toi ? demanda-t-il au tigre.

— Zack Tigarian, cousin de Wren.

Anelise plissa les narines et huma l'air.

— La mère de Wren était un léopard des neiges, ma:

toi, tu es un tigre à cent pour cent !

— Je suis apparenté à Wren par son père, qui était u:

tigre. Je suis son cousin.

— Que sais-tu de Wren ? interrogea Savitar.

— Qu'il a tué ses parents de sang-froid. Tous les deux.

— Si tu étais au courant de ça, pourquoi ne pas l'avoJ

conduit devant l'Omegrion dès que les meurtres se son

produits ?

— Parce que j'avais peur. J'étais jeune et mon cousin

me terrifiait. En plus, l'humain Bill Laurens l'a pris sou-

son aile et amené chez Nicolette avant que je puisse raconter ce qui était arrivé à quiconque. Une fois que Wren s'est trouvé au *Sanctuaire*, le pourchasser m'est devenu impossible.

Cette explication n'eut pas l'heur de convaincre Savitar.

— Mais aujourd'hui, tu le dénonces. Pourquoi maintenant ?

— Je ne crains plus Wren. Le moment est venu pour lui de payer pour ses crimes. De plus, il montre de nombreux signes de *trelosa*. Il faut le neutraliser avant qu'il tue quelqu'un d'autre.

En entendant ces mots, Dante secoua rageusement la tête.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Fury dans un murmure.

— Il ment ! Ce foutu Zack ment !

— Je ne sens pas de mensonge, fit Fury en reniflant.

— Peut-être, mais quand il y a tant d'argent en jeu, je ne fais confiance à personne.

— Bien. Nous avons donc un problème spécifique : *katagaria*, dit Savitar dans un soupir. Que les Arcadiens rentrent chez eux.

Les Arcadiens n'eurent pas le temps de protester :

il « n » geste de la main, Savitar les renvoya dans leurs cuisines et époques respectifs. Tous, sauf Vane Kattar.

— Pourquoi est-il encore là ? protesta Nicolette

Kirs que Vane allait s'asseoir à côté de Fury. C'est un idiot !

— Tu as vraiment le sens de l'observation, Nicolette, dit-elle à l'arcadia Savitar. Mais Vane est à cheval entre les deux camps. Et de fait, il est le chef des loups *katagarias*.

Nicolette lança un regard mauvais à Vane.

— Il va prendre le parti du tigre !

— Non, répliqua Vane. Je prends le parti de la vérité, dit-il exactement que la *trelosa* a toujours frappé la famille

Eternelle de Wren. La plupart de ses membres en sont

membres. La mère de Wren, qui était, comme l'a précisé

celise, un léopard des neiges, perdait la tête sur la fin

. sa vie. On dit qu'il l'a tuée, mais il paraît que c'est elle

. _ l'a attaqué.

[— Peut-être, concéda Savitar après une brève pause,

- ^is Wren est sorti depuis des lustres de la puberté. Il

- adulte, désormais.

— Il n'a que quarante-cinq ans ! Chez les tigres-garous,

_ ruberté peut durer jusqu'à soixante ans !

— Pas nécessairement. Cela dépend des gènes.

— Sa puberté a commencé tard, confirma Nicolette.

E il n'est sexuellement actif que depuis quelques jours.

.. ^allèlement, il est devenu de plus en plus violent,

— .able. Il a même été arrêté pour avoir agressé un poli-

;er humain. Cet après-midi, il a été pris en photo au zoo.

— lu dans le journal qu'il avait pénétré sous forme

. Tiaine dans l'enclos des tigres blancs. Si ça ne s'appelle

de la folie, ça, dites-moi ce que c'est !

Elle consulta successivement du regard tous les Kata

garias présents, quêtant leur soutien.

— Son comportement est une menace pour nous tous

reprit-elle. Si les humains découvrent ce qu'il est...

— Foutaises ! rétorqua Dante. Pour moi, cette affair:

pue le fric !

— C'est ridicule, estima l'un des Katagarias. Nou:

sommes des animaux. Nous ne nous intéressons pas :

l'argent.

Dante leva les mains.

— Tu es déjà venu à mon club, *L'Inferno*, toi? Le fric

ça m'intéresse ! Je suis le deuxième Katagaria le plu:

riche du monde. Et qui est le premier? Wren Tigarian

Toute cette histoire me fait l'effet d'un coup monté.

— S'il nous met en danger... commença Lysander er.

se grattant le menton.

— Wren n'est pas dangereux, coupa Vane. Je connai

ce gamin. Il est calme, introverti. Jamais il ne fera:

quelque chose qui risquerait d'attirer l'attention sur lui

— Bon sang, mais qu'est-ce que tu sais de Wren ? lu

lança Nicolette. Il ne te parle quasiment jamais !

Vane grogna de mécontentement, puis fut bien obligé de concéder que Nicolette disait vrai.

— Ouais, bon, il ne me parle pas beaucoup. Mai; comme je l'ai dit, il est renfermé sur lui-même.

— Renfermé sur lui-même ? répéta Nicolette. Complètement asocial, oui ! Il n'écoute personne, ne veut entendre aucun avis. Il m'a menacée, a menacé mes fils et maintenant, il sort avec la fille d'un sénateur ! Que Katagaria à l'esprit sain ferait ça, hein ?

Même Dante devait admettre que, sur ce point, Nicolette avait raison.

— Doit-on attendre qu'il ait tué un innocent ? repr.

Nicolette. J'ai déjà perdu assez d'enfants ! Je ne veux pas en perdre encore un. Je veux qu'il quitte ma maison mais si je l'expulse par la force, il me tuera, moi, ou : supprimera un de mes petits, j'en suis sûre. Il n'a jamais été normal.

— Quand il a assassiné ses parents, il avait à peine douze ans, intervint l'un des Katagarias. Pourtant, ils étaient tous les deux des fauves bien entraînés et très forts. Vous imaginez ce qu'il pourrait faire maintenant qu'il est aussi puissant qu'eux ?

Savitar échangea un regard écoeuré avec Dante.

— Je ne suis qu'un observateur, ici. À la fin de la réunion, le vote décisif vous appartiendra. Mais...

Il se tourna vers Nicolette.

— ... n'oublie pas ceci: si tu te trompes, tu devras affronter ma colère. La cupidité, c'est un truc d'humains, pas de Katagarias. Déclenche une chasse à mort à tort, et ton erreur te reviendra en pleine figure.

— Wren est un tueur, répéta le tigre dénommé Zack.

Je propose que nous appelions les Stratis pour qu'ils l'abattent.

— Je suis d'accord, dit Nicolette.

Savitar soupira.

— Nous avons donc deux voix en faveur de l'élimination de Wren Tigarian. Qui d'autre vote pour ?

Wren enleva sa chemise et se passa de l'eau sur le visage. Il était fatigué et brûlait pourtant d'impatience de revoir Maggie. Il l'avait tellement dans la peau, dans le cœur, dans l'esprit que cela virait à la folie.

— Pourquoi éprouves-tu ça ? se demanda-t-il à haute voix.

Continuer à voir la jeune fille était suicidaire. Ils n'étaient pas liés, sa paume ne portait aucune marque. C'était inexplicable, une telle obsession. Il avait passé toute la soirée avec elle, et elle lui manquait déjà.

Il acheva de se laver le visage, ferma le robinet, puis passa ses mains mouillées sur ses cheveux. Il attrapait une serviette quand il perçut un déplacement d'air anormal. Il pencha la tête sur le côté, comme tout tigre attentif, et se concentra.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Deux secondes plus tard, l'odeur d'un prédateur s'insinuait dans ses narines.

Il pivota sur lui-même, mais avant qu'il ait pu distinguer l'intrus, un objet pointu se planta dans sa poitrine.

Il jura tout en vacillant en arrière.

— Préparez le collier !

Les voix lui semblaient venir de loin. Sa vision s'ame- nuisait. Il jura de nouveau et fit appel à toute son éner- gie, avec succès : il réussit à se métamorphoser en tigre.

— Allez vous faire foutre ! hurla-t-il en bondissant dans le couloir, où il se trouva face à quatre hommes.

— Tirez ! lança l'un d'eux.

Wren sauta sur celui qui tenait une arme. À la seconde où il entra en contact avec l'humain, celui-ci se trans- forma en tigre. Wren se rendit compte alors que ses aco- lytes essayaient de lui passer un nœud coulant autour du cou. Bon sang, s'ils y arrivaient, il était foutu !

Il changea encore de forme, prenant celle d'un léopard, l'un des animaux les plus rapides de la terre. S'il parve- nait à échapper à ses assaillants, ce serait en courant.

Il se précipita vers une fenêtre, fonça à travers la vitre et, dans un fracas de verre brisé, dont mille éclats se

fichèrent dans son corps, atterrit dans la rue.

La douleur qui irradiait dans tous ses membres lorsqu'il toucha le sol lui arracha un gémissement.

Il resta sur le bitume quelques instants, le temps de reprendre son souffle, puis se releva et partit comme une flèche, les cris de ses poursuivants résonnant derrière lui.

Il saignait, mais n'y prêtait pas attention. Il devait leur échapper... S'ils le rattrapaient, il était mort. Il fonçait, mais savait qu'il ne pourrait tenir longtemps le rythme. Ses blessures l'affaiblissaient, il perdait trop de sang. De surcroît, le tranquillisant qu'ils lui avaient injecté endormait ses muscles.

Il ne disposait que d'une poignée de minutes pour trouver un refuge, sinon c'en était fini de lui.

Marguerite finissait de faire la vaisselle quand elle entendit frapper à la porte de derrière.

Elle fronça les sourcils, un peu effrayée. Personne n'était censé venir chez elle à cette heure-ci, et surtout pas par l'arrière. Elle avait regardé assez souvent l'émission *L'homme le plus recherché d'Amérique* pour savoir qu'il aurait été imprudent de regarder qui se tenait de l'autre côté de la porte.

Elle décrocha donc son téléphone pour appeler la police.

— Maggie...

Sa main resta en l'air, les doigts serrés autour du combiné. Wren ? Mais pourquoi diable se serait-il trouvé dans le jardin ? Ce n'était pas lui qui chuchotait son prénom.

Elle devait se tromper.

— Maggie, je t'en prie, ouvre-moi...

Le téléphone toujours à la main, elle écarta le rideau et scruta le patio.

Wren était bel et bien là, complètement nu et couvert de sang, le visage tuméfié, écorché. Il haletait, comme s'il était épuisé.

Seigneur ! Il avait eu un accident !

— Wren ! Ô mon Dieu... hoqueta-t-elle en ouvrant la

porte. Que t'est-il arrivé ?

Sans rien dire, il se traîna dans la cuisine.

— Wren ?

Il sentit ses genoux le trahir.

— Pardonne-moi, Maggie, je n'avais nulle part où aller.

En pleine panique, la jeune fille appuya sur la touche d'appel du téléphone.

— Je vais appeler...

— Pas la police ! Pas l'hôpital !

— Mais tu es...

— Non, Maggie, non ! Ils vont me tuer !

— Qui va te tuer ?

Elle suivait sa lente progression à quatre pattes sur le carrelage d'un regard épouvanté. Il s'affaissa, puis se redressa assez pour ramper.

Et tout à coup, par terre, au lieu d'un homme grièvement blessé, peut-être touché à mort, elle vit... autre chose.

La main plaquée sur la bouche, les yeux écarquillés, elle fixa ce qui gisait près de la table. Une gigantesque créature, mi-léopard des neiges, mi-tigre.

Jamais elle n'avait été témoin d'un tel prodige. Elle était partagée entre deux besoins, aussi impérieux l'un que l'autre: hurler d'effroi... et continuer à regarder.

— Non, ce n'est pas vrai... murmura-t-elle. Ce n'est pas possible.

Elle devait faire un cauchemar. Souffrir d'hallucinations. Comment un animal, un fauve, aurait-il pu entrer dans sa cuisine en laissant derrière lui des traces ensanglantées de pieds humains ?

Les pieds de Wren.

Qui semblaient par magie s'être soudain confondus avec des pattes de tigre.

Seigneur... Elle avait des visions. Pourtant, elle ne se droguait pas !

— Wren, explique-moi ce qui arrive ! Je suis complètement déboussolée !

Les secondes s'écoulèrent, mais l'explication ne vint pas. Rien de logique ne s'imposa à l'esprit de Marguerite.

Les faits étaient là, patents : une énorme bête blessée gisait sur le carrelage de sa cuisine.

La jeune fille fit de son mieux pour se ressaisir.

— Bon, Marguerite, tu vis à La Nouvelle-Orléans, tu as lu des livres sur les phénomènes paranormaux, tu as vu des films sur les loups-garous...

Un Garou d'une autre espèce que les loups... Était-ce ce qu'était Wren ?

Seigneur... N'était-ce pas ce qu'il avait essayé de lui dire ? Mais si ! À mots couverts mais tout de même parfaitement compréhensibles. Et elle ne leur avait accordé aucune crédibilité.

Tout s'éclairait, maintenant. S'il avait sauté dans l'enclos des tigres au zoo, s'il s'était remis en quelques jours d'une sérieuse blessure par balle... c'était parce qu'il n'était pas humain.

Du moins, pas complètement.

Il lui avait dit n'avoir aucun autre endroit où se réfugier après qu'elle lui avait ouvert la porte. Il avait pensé à elle qui allait se passer. La mutation. Il ne voulait pas qu'elle y assiste. Néanmoins, il avait pris ce risque parce qu'il lui faisait confiance. Il avait remis sa vie entre ses mains. Si elle appelait la police, une ambulance ou le vétérinaire de garde, Wren serait enfermé et ne sortirait plus jamais de sa cage.

Le cœur battant follement, elle contourna l'imposante bête, puis revint vers elle, tendit la main et caressa le pelage. Quelle étrange sensation ! C'était doux, soyeux.

Un vrai délice sous sa paume.

Sur une impulsion, elle s'accroupit et enfouit son visage dans la fourrure, près du cou, et se délecta du plaisir que lui procurait ce contact.

— Wren... est-ce vraiment toi ?

Il ne répondit pas. Le sang coulait toujours de ses blessures.

Et s'il mourait ? se demanda-t-elle.

Fébrilement, elle tenta de le déplacer, mais il lui parut

aussi lourd qu'une voiture en panne. Que faire ?

Aller dans la salle de bains, y prendre des antibiotiques, de l'alcool, de la pommade cicatrisante et des bandages.

Elle courut chercher tout cet attirail de première urgence, se répétant ce qu'elle avait appris de ses lectures : les Garous récupéraient cent fois plus vite que les humains - ce que prouvait la rapidité avec laquelle Wren s'était remis de sa blessure par balle. Donc, quelques soins de base permettraient à Wren de se rétablir en un clin d'œil.

Elle revint auprès de lui, s'agenouilla et entreprit de le soigner. Qui lui avait fait tant de mal, et pourquoi ? Est-ce que les personnes qui avaient cherché à l'abattre risquaient de remonter la piste jusque chez elle ? Était-il en sécurité ici ?

Et elle, qui lui offrait l'asile, l'était-elle ?

9

Wren se réveilla lentement et prit peu à peu conscience des élancements qui lui vrillaient le corps.

Les oreilles bourdonnantes, il ouvrit les yeux et tenta d'accommoder sa vision.

Tout d'abord, il distingua un canapé vert.

Où était-il ?

Soudain, tout lui revint. Les tigres le traquaient ! Ils l'avaient pourchassé dans les ruelles obscures de la ville.

Une voiture l'avait heurté alors qu'il traversait en courant une rue pour leur échapper. L'impact l'avait projeté contre la devanture d'une boutique de Decatur Street, et ensuite, ç'avait été le chaos : les touristes s'étaient mis à hurler en découvrant le tigre-léopard des neiges sanguinolent, les policiers avaient sorti leurs armes... L'affolement général lui avait permis de s'enfuir. Et, parce qu'il n'avait pas le choix, il avait couru ventre à terre jusqu'à la maison de Maggie.

— O mon Dieu !

Il redressa la tête en entendant la voix de Maggie.

Elle le fixait avec effroi, les narines frémissantes car elle humait l'odeur du prédateur en lui.

Un prédateur bien inoffensif, du moins pour elle. En sa présence, il était en paix, calme. Heureux qu'elle l'ait caressé, qu'elle ait plongé les doigts dans sa fourrure.

Et voilà qu'elle s'accroupissait de nouveau et lui grattait les oreilles.

— Ça va aller, bébé... fit-elle de cette voix un peu aiguë que les humains réservaient aux enfants et aux

l'irumaux. Ne dévore pas la gentille dame, OK ? Elle ne ; pas te faire de mal. Alors, ne lui bondis pas dessus, r il te plaît.

Elle se déplaça latéralement, sans le quitter des yeux.

— Wren... es-tu vraiment dans ce corps ? Est-ce que :u me reconnais ?

Il fallait la rassurer, et vite. La force... sa force inouïe... Elle devait lui permettre de reprendre forme humaine, dût-il souffrir comme un damné ensuite.

Il banda ses muscles et, en une fraction de seconde, redevint un homme. Nu, au corps lacéré, déchiqueté par endroits. La souffrance était telle qu'il faillit ne pas réussir à demeurer sous cette apparence, mais pour Marguerite, il y parvint.

— Oui, je te reconnais, Maggie.

Elle poussa un long soupir de soulagement. Ce qu'elle avait pressenti, imaginé sans y croire, s'avérait.

Wren était réellement un grand félin... ce qui ne la rassurait pas vraiment. Cette révélation chassait ses doutes, confirmait ses soupçons, rien de plus. Nerveuse, elle prit la couverture qu'elle était allée chercher dans la chambre un peu plus tôt. Avant de l'étendre sur Wren, elle examina les plaies qui marquaient tout son corps. Elles évoquaient les morsures et griffures d'un autre félin. De plusieurs autres, même.

Les cheveux blonds de Wren retombaient sur ses yeux. Lorsqu'il se redressa, l'image d'un chat en train

de s'étirer s'imposa à son esprit.

Elle fit courir sa main sur son dos, et il gronda avant de s'allonger de nouveau.

Les blessures sur sa poitrine étaient impressionnantes, surtout la grande balafre noire qui lui barrait le côté gauche. Comme il devait souffrir ! Et pourtant, il endurait son martyre en silence, avec un stoïcisme confondant.

En plus de la couverture, elle avait apporté un oreiller. Elle le glissa sous la nuque de Wren, qui riva ses yeux aux siens. Dans l'eau turquoise de ses prunelles, elle discerna la douleur qui le ravageait.

Sans cesser de la fixer, il appuya sa tête sur l'oreiller.

La lueur dans ses yeux changea. Maintenant, elle reflétait la peur. Il était terrifié : elle savait ce qu'il était, désormais, et il craignait qu'elle ne le rejette.

Comment pouvait-il imaginer cela ?

— Maggie... N'aie pas peur de moi...

Elle secoua la tête et repoussa doucement les mèches de cheveux qui voilaient son visage. Sous forme humaine, il avait une très forte fièvre, découvrit-elle en lui touchant le front. Ses joues étaient constellées d'entailles, comme s'il avait reçu des fragments de verre; sa lèvre était fendue. Il était dans un bien pire état que le soir où il s'était battu contre les voyous qui s'en étaient pris à elle.

— Comment te sens-tu, Wren ?

— Comme si j'étais passé sous un bus dont le chauffeur aurait été déterminé à m'achever.

Marguerite grimaça, puis déplaça la main sous le sein gauche de Wren et sourit de soulagement : son cœur battait normalement. *In petto*, elle récita une courte prière de remerciement.

— Que s'est-il passé ?

Il hésita. Et cette hésitation lui fit comprendre que la vérité allait la clouer sur place.

— Sois honnête avec moi, Wren, s'il te plaît. Je sais

maintenant que tu es un Garou. Je t'ai vu te métamorphoser, et ça ne m'a pas paniquée. Enfin, pas totalement... Alors, autant tout me dire.

Il se crispa, comme s'il luttait contre un élancement de douleur, puis déclara :

— J'aurais donné n'importe quoi pour voir ta réaction quand tu as assisté à ma métamorphose...

— Oh, il ne valait mieux pas. Ce n'était pas joli, joli.

Il lui prit la main, enlaça ses doigts aux siens puis les pressa contre son cœur, où il les laissa un instant avant de les porter à sa bouche pour les embrasser un à un.

— Impossible. Tout est joli en toi, Maggie. Tu es la plus belle femme que j'aie jamais vue.

Elle s'empourpra, bouleversée. Personne ne lui avait jamais rien dit d'aussi gentil.

— Je me doutais bien que tu avais un traumatisme ; rien ! plaisanta-t-elle.

Il voulut secouer la tête, mais le mouvement lui arracha une grimace de souffrance.

— Alors ? Tu me racontes ce qui t'est arrivé ?

— Oh, rien de bien spécial. Juste un bandage de mnards qui a voulu s'amuser.

— Qui a voulu te tuer, oui !

— Euh... oui.

— Qui étaient-ils ?

— D'autres Garous.

Seigneur Dieu ! Il y en avait donc d'autres ? Il n'était pas le seul ?

Marguerite s'efforça de ne rien montrer de son effroi.

Bien qu'elle eût vu sur le corps de Wren les griffures et les morsures, elle s'était persuadée, contre toute logique, qu'il avait été victime d'humains.

Au temps pour son imagination. De toute évidence, elle en manquait.

— Pourquoi ont-ils essayé de te tuer ?

— Parce que nous ne sommes pas de la même espèce, moi et moi, et que je ne devrais pas fréquenter une humaine. Il nous est interdit d'avoir des relations avec

des êtres qui n' a p p a r t i e n n e n t pas à n o t r e race. Les

lutres Garous ont p e u r qu'à cause de toi, je devienne
un danger mortel pour eux.

Elle détestait l'entendre parler de « race », d'« espèce ».

Pourtant, elle était obligée d'en convenir : il existait une
foule de différences entre eux.

Elle était humaine, avec toutes les spécificités de cet
état, et pas lui. Enfin, pas tout à fait.

— Es-tu dangereux ?

— Je n'en sais rien. Je ne parviens pas à d é t o u r n e r

mes pensées de toi. Dès que tu n'es plus auprès de moi,

je suis malheureux comme les pierres. Jamais je n'aurais cru vivre de tels moments de détresse. Ce qui m' arrive me sidère. Je ne devrais pas
éprouver de sentiment aussi violents pour une femme ! Je me demande si je ne

perds pas la tête. Les autres ont peut-être raison, tu sais

quand ils disent que je suis en train de sombrer dans la folie. Il vaudrait sans doute mieux, comme ils le pensent, que je disparaisse.

— Ils ont tort. Je ne crois pas que tu sois dangereux..

bien que les réactions que tu déclenches dans mon
corps puissent effectivement être considérées comme
dangereuses.

Elle avait prononcé cette dernière phrase en souriant
d'un air coquin. Il s'obligea à lui rendre son sourire,
mais le sien fut forcé, un peu triste.

— Merci de m'avoir recueilli, Maggie. Et surtout de
ne pas avoir appelé la police.

— Ça n'a pas été bien difficile de t'ouvrir: quelle
femme aurait fermé sa porte à un sublime homme nu?
Cette fois, il rit de bon cœur.

— Je n'en reviens pas que tu prennes les choses
comme cela, avec une telle désinvolture...

— J'avoue que dans un premier temps, j'ai eu un
sacré choc. Mais comme tu étais sans connaissance, tu
n'as pas vu ma tête. Il m'a fallu un bon moment pour
me convaincre que je ne rêvais pas et que j'avais bien
sous les yeux un tigre à demi mort sur le sol de ma cui-
sine, qui avait auparavant frappé à ma porte sous l'as-
pect de mon petit ami tout nu !

Malgré ces explications, le calme qu'affichait la jeune
fille continuait à dérouter Wren. Il aurait été normal

qu'elle s'enfuit en hurlant et l'abandonne à son sort. Ou

qu'elle appelle au secours à cor et à cri.

En temps normal, il n'aurait remis son sort entre les mains de personne. Mais il était tellement affaibli qu'il n'avait eu d'autre choix que de faire confiance à Marguerite, d'espérer qu'elle ne le trahirait pas.

Et elle ne l'avait pas trahi. Elle l'avait mis en sécurité et tendait bien le garde chez elle, conclut-il après avoir été un coup d'œil à l'installation de fortune qu'elle avait aménagée pour son confort.

Il voulut s'asseoir. Elle l'aida et, au contact de ses

doigts sur sa peau nue, il poussa un soupir de bonheur. Qu'elle continue à le toucher...

Hélas, elle recula.

— Pendant combien de temps suis-je resté dans le cirage ?

— Quatre jours.

Quoi ? Ce n'était pas possible !

— Quatre... Non, pas quatre jours !

— Si. Je t'ai dit que j'avais eu tout le temps qu'il me fallait pour m'habituer à avoir un très, très gros chat chez moi. J'ai eu peur aussi, oui. Que tu ne te réveilles pas.

Que ses ennemis n'aient pas découvert où il se cachait et ne l'aient pas abattu après avoir tué Marguerite lui semblait impensable.

— Qu'as-tu fait pendant ces quatre jours ?

— Je suis restée auprès de toi, au cas où tu aurais besoin de quelque chose. Sinon, j'ai nettoyé le sang dehors, dans le patio, puis j'ai fermé la maison à double tour. Je ne savais pas qui te pourchassait, et j'avais peur que, qui que soient ces gens, ils te trouvent. J'avais en permanence le téléphone à portée de main, pour pouvoir appeler à l'aide en cas de danger.

Une vague de tendresse submergea Wren quand il entendit tout cela. C'était incroyable, ce que Marguerite avait fait pour lui. Personne ne s'était jamais donné autant de mal pour le protéger. Pas même Nicolette. Il ne se faisait pas d'illusions : si elle avait estimé qu'il représentait la moindre menace pour sa famille, elle l'aurait

abattu sans hésiter.

Marguerite avait veillé sur lui alors qu'elle ne lui devait rien. Elle avait assuré sa sécurité, au prix de la sienne.

Il n'en revenait pas.

— Quelqu'un est-il passé te voir, Maggie ?

— Non. Mais par précaution j'avais tiré les rideaux et gardé les portes verrouillées.

Que les tueurs n'aient pas remonté la piste jusqu:

chez elle était incroyable, mais, inconsciemment,

l'avait brouillée en ne laissant aucune odeur derrière

lui. Désormais, il fallait qu'il redouble de prudence

Ceux de son espèce allaient se servir de capteurs psychiques pour le localiser. Or, tant qu'il resterait sous son apparence humaine, il serait vulnérable car incapable

d'utiliser de ses pouvoirs magiques pour bloquer ses émissions mentales. Du moins, pas longtemps.

Il ferma les yeux, se concentra, se ferma à toute intru-

sion... et se rendit compte qu'effectivement, tant à

cause de son corps d'homme que de sa faiblesse physique, il ne parvenait pas à garder abaissées les bar-

rières de son esprit.

Tôt ou tard, il allait devoir quitter la maison de Mag-

gie, car ses ennemis le débusqueraient et débarque-

raient en force.

— Il faut partir d'ici sans tarder, Maggie.

— Pourquoi ? Je ne comprends pas. J'ai plein de provisions et...

— Je ne peux pas prendre le risque qu'ils me fendent dessus pendant que je suis chez toi. Tu n'as pas idée de

ce qu'ils pourraient te faire.

— Je suis une grande fille, Wren. Et j'ai une très grosse arme bien chargée.

La bravoure de la jeune fille le laissa un instant sans voix.

— Maggie, tu te rappelles la nuit où on m'a tiré dessus?

— Oui. Eh bien?

— Les balles ne sont pas un gros problème pour ceux

de mon espèce. Elles ne le deviennent que tirées à bout

portant dans la tête.

Marguerite fit une grimace de dégoût.

— Eh oui, Maggie... Il faut partir.

Qu'objecter à ça? se demanda Marguerite. Elle ne

voulait pas qu'il s'en aille, mais ne voyait pas comment

l'amener à se raviser.

— Combien sont-ils, ceux qui sont... comme toi?

— Il y en a suffisamment pour donner l'impression

que les figurants d'un film de Cecil B. DeMille sont peu nombreux.

Il posa la main sur la joue de la jeune fille.

— Ils vont venir ici, Maggie, c'est une certitude. Leur

traque ne cessera que quand ils m'auront tué. Tu es allée au *Sanctuaire*. Ils le savent. Si je te laisse derrière moi, ils s'en prendront à toi aussi. Pis, ils se serviront

de toi pour m'atteindre.

— Mais je ne peux pas partir! J'ai mes cours, des responsabilités et...

— Si tu es morte, tu ne pourras pas aller en cours.

Marguerite commençait à entrevoir toute l'horreur de la situation, mais en elle, l'incrédulité le disputait encore à l'incroyable réalité. Non, rien de tout cela

n'était vrai, ce n'était pas possible !

— Je vais aller voir mon père

Wren . Il peu

disparut t nous protéger

soudain. Une

.

seconde plus tard, il était derrière elle.

— Ton père ne peut pas nous protéger de mes semblables, murmura-t-il à l'oreille de Marguerite

— Mon Dieu... Comment as-tu fait ça?

Les pouvoirs de Wren la bluffaient.

— Facile. Comme tous ceux de mon espèce, j'ai la capacité de voyager dans l'espace et le temps en me dématérialisant. Comprends-tu maintenant pourquoi aucun humain ne peut lutter contre nous ? Je tenais à te faire cette petite démonstration pour que tu te rendes compte que nous n'avons pas le choix.

Marguerite sentit la colère la gagner Elle se découvrait impuissante et avait horreur de cela. Elle se refusait à fuir et à baisser les bras. Il devait bien y avoir une solution!

— Récapitulons: les armes à feu sont inefficaces, et nous ne sommes pas en sécurité ici. Alors, qu'allons nous faire ? Suis-je censée renoncer à tout ce qui fait ma

vie simplement parce que j'ai couché avec toi ?

Cette sortie frappa Wren comme un coup de fouet

Marguerite avait raison. Il lui en demandait trop. Ce

n'était pas honnête de sa part. De quel droit exigeait qu'elle sacrifie son existence pour lui? C'était plus qu'excessif. On ne pouvait attendre un renoncement de cette ampleur de personne. D'autant que la jeune fille

menait une vie fort plaisante avant de le rencontrer

Non, décidément, elle n'avait pas besoin qu'il vienne tout saccager. Marguerite faisait partie des très rares êtres qui avaient été bons avec lui. Il n'allait tout de même pas rembourser sa dette en lui faisant du mal.

Il n'existait qu'un moyen de régler le problème.

Marguerite fronça les sourcils quand il lui dit, après l'avoir embrassée tendrement :

— Je suis désolé d'avoir fichu ta vie en l'air, Maggie.

Elle voyait le désespoir, la résignation et le regret dans les prunelles couleur turquoise.

Du bout de l'index, il suivit les contours de son visage, comme pour les mémoriser. Puis, deux secondes plus tard, il disparut.

Marguerite continua de sentir la chaleur de sa main sur sa joue tandis que le reste de son corps se glaçait.

— Wren ? appela-t-elle en regardant fébrilement autour d'elle.

Il allait revenir, comme tout à l'heure... Mais si, il allait revenir...

— Wren ? Wren ! Où es-tu ?

On frappa à la porte.

— Mais à quoi joues-tu, Wren ?

Certaine de le trouver sur le seuil, elle alla ouvrir sans hésitation et se retrouva face à Julien Alexander.

— Bonjour, Marguerite. Je...

— Pas maintenant, monsieur Alexander. Je vous en prie. J'ai un gros problème.

— Puis-je vous aider ?

Elle était effrayée et désorientée, aussi parla-t-elle sans réfléchir.

— Non. Sauf si vous savez comment retrouver la trace d'un tigre en cavale, qui s'est évanoui... comme ça, déclara-t-elle en claquant des doigts.

Elle se rendit compte qu'Alexander pâissait.

— Grands dieux, Marguerite, Wren est donc vraiment ici ?

Ce fut à ce moment-là que Marguerite comprit.

Julien Alexander et ses amis s'étaient chargés de faire

sortir Wren de prison parce qu'ils veilleraient sur lui !

— Vous savez ce qu'il est, n'est-ce pas ?

— Et vous ?

Cette façon de tourner autour du pot irrita Marguerite.

— Pourquoi êtes-vous là, monsieur Alexander ?

demanda-t-elle d'un ton sec.

— Vous n'avez assisté à aucun cours depuis quatre jours, ni répondu au téléphone.

L'estomac soudain noué, Marguerite demanda :

— Comment êtes-vous au courant ? Je ne suis pas votre cours cette année.

L'expression d'Alexander était lugubre.

— C'est vrai, mais je me doutais que vous étiez la dernière personne à avoir vu Wren. Il faut que je le retrouve.

— Pourquoi ?

— Parce que si nous n'y parvenons pas, il mourra, lança une voix grave.

Marguerite se retourna. Un homme grand et blond, vêtu de noir des pieds à la tête, se dressait derrière elle.

— Par quel moyen êtes-vous entré chez moi ?

Au lieu de répondre, il se dirigea vers le canapé vert.

— Julien, il a bien dormi là. Son odeur est partout dans la pièce.

Puis il darda sur Marguerite un regard dur.

— Où est-il allé ?

— Bon sang, mais qui êtes-vous ?

— Fury. Et je suis d'un tempérament furieux ! Alors cesse de m'asticoter, petite humaine : je n'ai aucune patience. Nous sommes venus sauver ton petit ami avant qu'il se fasse liquider !

Julien Alexander s'éclaircit bruyamment la gorge comme pour avertir Fury de mettre la pédale douce.

— Vous me connaissez, Marguerite. Croyez-moi quand je vous dis que Fury et moi sommes du côté de Wren. Alors, je vous pose de nouveau la question: où est-il ?

Marguerite s'accorda quelques instants de réflexion.

Lorsqu'il avait été emprisonné, Wren avait contacté

Julien Alexander et Bill Laurens. Mais quand il avait été blessé, il n'avait pas cherché refuge auprès d'eux.

Cela signifiait-il qu'il ne fallait pas leur faire confiance?

Ou simplement qu'il lui faisait davantage confiance à elle qu'à eux ?

Bien qu'elle craignît de commettre là une terrible erreur, elle finit par décider que le seul moyen d'accorder une chance à Wren était de se fier à ces deux hommes...

et de prier pour que ce soit la bonne option.

— Je ne sais pas où il est. Il a disparu il y a quelques minutes.

— Qu'a-t-il dit avant de partir ? demanda Fury.

— Que je devais le suivre. Je lui ai répondu que je ne pouvais pas tout abandonner. Il a eu un drôle de regard, s'est excusé d'avoir bouleversé mon existence, puis s'est... évaporé.

— Merde... Il a dû retourner là-bas, dit Fury.

Julien, l'air très contrarié, hocha la tête.

— Appelle Vane et dis-lui de me retrouver là-bas ! ajouta Fury, avant de disparaître comme Wren l'avait fait peu auparavant.

Julien Alexander sortit son portable de sa poche et appuya sur l'une des touches.

— Vane, dit-il après une brève attente, on sait où il était. Mais on l'a loupé. On pense qu'il est reparti au *Sanctuaire* pour régler ses comptes. Hein ? Non. Elle est avec moi. Je vais veiller sur elle. Tu penses pouvoir maîtriser les autres, avec l'aide de Fury ?

Marguerite écoutait en se rongant les ongles.

— Je la conduis chez Jean-Luc, reprit Julien. Tiens-moi au courant.

Il coupa la communication, puis se tourna vers Marguerite.

— Préparez un sac avec quelques affaires. Nous partons.

— Pourquoi ?

— Marguerite, ils savent qui vous êtes, et c'est pour cette raison que je suis venu. Quand j'ai appris par vos professeurs que vous aviez manqué les cours, j'ai eu très peur qu'ils vous aient trouvée et se servent de vous pour appâter Wren. Vous avez une sacrée veine qu'ils ne vous aient pas localisés, tous les deux. Mais ce n'est qu'une question de temps. Alors, il faut absolument que nous vous mettions en sûreté. Tout de suite.

— Qui se cache derrière ce « nous » ?

— Écoutez, je vous expliquerai tout ça plus tard, OK ?

En attendant, filons avant que je sois obligé de tuer des gens qu'en temps normal, je considère comme des amis.

Marguerite capitula. Julien avait raison. Les ennemis de Wren étaient redoutables. Elle avait vu de ses yeux de quoi ils étaient capables.

Elle monta en courant dans sa chambre, attrapa un petit sac de voyage et y fourra en hâte quelques vêtements de rechange, une chemise de nuit et une trousse de toilette.

Lorsqu'elle regagna le rez-de-chaussée. Bill Laurens se trouvait avec Julien Alexander dans le salon.

Elle regarda le nouveau venu d'un air interrogateur.

— Ouais, je sais... merci à Bill. J'ai tout du gentil avocat, mais je suis quand même capable de tenir tête à un ours ou à un tigre si besoin est. Allez. Il faut qu'on vous éloigne de cette maison.

— Combien de temps resterai-je en... exil ?

Bill échangea un coup d'œil nerveux avec Julien.

— Nous l'ignorons.

Le brutal virage que venait de prendre son existence ainsi que son impuissance à contrôler les événements perturbaient énormément Marguerite. Elle alla prendre son portable et le chargeur sur le comptoir de la cuisine, suivit les deux hommes à l'extérieur de la maison et ferma la porte à clé.

— Vous ne croyez pas que Wren avait dans l'idée de se suicider, n'est-ce pas ? demanda-t-elle à Julien, qui la guidait vers sa Land Rover.

Lui et Bill répondirent d'une seule voix :

— Pour vous sauver? Si, il en est capable.

Jamais Marguerite n'avait eu l'impression d'avoir agi de manière aussi égoïste.

— Mon Dieu... Je n'arrive pas à me persuader que tout cela est réel... marmonna-t-elle en montant dans le 4 x 4.

Elle ne se rendit compte qu'elle s'était exprimée à voix haute que lorsque Bill rétorqua :

— Bienvenue dans notre monde. Ce n'est pas un endroit paisible, mais on ne s'y ennue jamais.

Marguerite secoua tristement la tête.

— Je persiste à penser que tout cela n'est qu'un mauvais rêve, que demain matin je vais me réveiller dans mon lit et me demander ce que j'ai bien pu manger la veille pour avoir fait un tel cauchemar.

Tandis que Julien reculait dans l'allée, Bill éclata de rire.

— Si vous voulez un vrai réveil bien brutal, demandez donc à votre cher professeur Alexander quel âge il a.

L'intonation ironique de Bill inquiéta Marguerite.

— Mieux vaut que je n'en sache rien, n'est-ce pas ? devina-t-elle, pressentant une révélation effarante.

— Effectivement, accorda Julien. Disons simplement que mon savoir en matière d'histoire de la Grèce antique a des bases très, très solides.

Marguerite sentit la tête lui tourner. Maintenant, elle comprenait pourquoi Julien dispensait des connaissances si pointues, si précises à ses étudiants. Rapporter du vécu était plus efficace que de faire des exposés à partir d'écrits.

Julien Alexander était donc vieux de plus de deux mille ans... Seigneur!

Tout en essayant d'assimiler cette nouvelle donnée, elle regardait le flot de la circulation. La Land Rover roulait en direction de Warehouse District. À l'extérieur

du véhicule, le monde était tout ce qu'il y avait de normal. Mais elle, elle ne l'était plus. En quelques jours, elle avait basculé de l'autre côté du miroir. Elle s'interrogea : quelle était la part de normalité dans ce qu'elle voyait ? Pour ce qu'elle en savait, le bar devant lequel ils passaient maintenant était peut-être tenu par des vampires, des loups-garous et, pourquoi pas, des gargouilles !

Mais ce n'était pas ce qui la préoccupait le plus dans l'immédiat. Sa priorité était un Garou nommé Wren Tigarian.

— S'il vous plaît, dites-moi que Wren va s'en sortir !

Bill lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Au lieu de vous inquiéter pour Wren, vous feriez mieux de vous inquiéter pour vous, Marguerite. Si les ennemis de Wren découvrent que vous connaissez leur existence, ils n'auront de cesse qu'ils vous aient fait taire.

— Je ne comprends pas. Vous, vous savez qu'ils existent, alors pourquoi vous laissent-ils tranquille ?

— J'ai une excellente raison de garder le silence sur leur existence. Pas vous.

— Comment ça, pas moi ? Je ne veux surtout pas que Wren soit capturé et enfermé dans un laboratoire gouvernemental secret !

— Bonne réponse, approuva Bill en souriant.

Marguerite refoula les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Je n'arrive pas à croire qu'ils veuillent le tuer à cause de moi. Ne peut-il leur dire simplement qu'il ne me reverra plus ?

— Qu'est-ce que vous racontez ?

— Eh bien, Wren m'a expliqué qu'ils cherchaient à le tuer parce qu'ils s'opposaient à sa liaison avec une humaine. Alors, si on ne se voyait plus...

— Je crains qu'il ne soit trop tard pour que cette solution marche. Vous n'êtes pas seule en cause, Marguerite. Tout ça, c'est une affaire de gros sous. Cela fait

des années maintenant que les parents de Wren essaient de se débarrasser de lui. Tant qu'il a bénéficié de la protection du clan des ours du *Sanctuaire*, ils n'ont pu l'atteindre, lui et son argent. Mais depuis qu'il a été expulsé du refuge, plus rien ni personne ne peut le protéger.

— Attendez, attendez... je suis perdue. *Le Sanctuaire* est simplement un bar, non ?

— Non. C'est un asile où les animaux comme Wren trouvent paix et sécurité. Ceux qui souhaitent leur mort ne peuvent les y chasser.

— N'existe-t-il pas un autre refuge où il pourrait aller ?

Bill secoua la tête.

— Ce genre d'endroit ne pousse pas sur les arbres. Et de toute façon, même s'il y en avait un autre, cela ne servirait à rien maintenant que l'Omegrion a signé son arrêt de mort. Tant que cette sentence n'aura pas été levée, personne ne pourra protéger Wren. Ceux qui tenteraient de l'aider seraient eux aussi abattus.

— Qu'est-ce que c'est que cet Omegrion ?

Ce fut Julien qui répondit.

— L'assemblée qui gouverne les Garous. L'équivalent du Congrès pour les humains.

— Comment pourrait-on amener ses membres à revenir sur la sentence de mort ?

— En prouvant que Wren ne représente pas un danger pour les autres.

— Et comment allons-nous faire cela ?

— Nous n'allons pas le faire. Cela nous est impossible. Wren va être traqué jusqu'à ce qu'il soit capturé.

Ensuite, il sera mis à mort. Tout ce qui est en notre pouvoir, c'est de vous garder en vie jusqu'à ce qu'ils aient déterminé si vous représentez ou non une menace pour eux.

Quelle injustice ! songea Marguerite en ravalant de nouveau ses larmes. Les mots de Bill et de Julien la frappaient au cœur aussi sûrement que des dagues.

— Wren ne mérite pas cela ! Homme ou animal, il est l'âme la plus pure que j'aie jamais connue.

Les yeux de Bill s'arrondirent sous l'effet de l'incrédulité. Quant à Julien, il fit claquer sa langue avant de lancer:

— Vous êtes bien la première personne que j'entends dire ça, Marguerite. Wren est aussi sauvage et dangereux que ceux qui l'ont condamné le pensent.

Pour eux et pour les Garous, peut-être, mais pas pour elle!

Elle se rappela Wren tel qu'il était au *Sanctuaire*, la nuit où elle l'avait rencontré. Timide, pudique. Il n'était sorti de l'ombre que pour lui parler.

Elle se remémora ensuite les fois où ils avaient fait l'amour, puis la façon dont il avait mis ses agresseurs en déroute. Là, Julien et Bill avaient raison. Wren pouvait se montrer redoutable. Mais il savait garder son sang-froid. Jamais il n'avait attaqué le premier. Il s'était défendu parce qu'on l'avait provoqué. Ce comportement ne faisait pas de lui une menace ambulante mais un être courageux !

— Nous devons le sauver ! Dites-moi comment tuer les monstres qui le pourchassent.

Sous son apparence de tigre, Wren fouillait les étages de la Maison Peltier, à la recherche de Nicolette. Il savait qui l'avait vendu. Il était temps de mettre un terme à ce cauchemar. Qu'on le traque, c'était une chose. Mais qu'on s'en prenne à Maggie, cela, c'était inadmissible.

Le temps était venu pour les tueurs d'apprendre que solitude n'était pas synonyme d'idiotie. Le tigre avait de grands crocs et n'hésiterait pas à s'en servir.

— Merde !

Il fit volte-face. Fang était là, sous sa forme humaine.

Il se tenait sur le seuil d'une chambre, pieds nus et vêtu uniquement d'un jean.

Wren se tapit sur le sol, prêt à bondir.

— Amène tes fesses ici, Wren. Tout de suite.

Wren recula.

— Non ! Écoute-le, je t'en prie.

Cette fois, c'était la voix d'Aimée. Elle aussi sous son apparence humaine, elle se dressait derrière le loup.

Son visage était écarlate, ses lèvres enflées et rouges.

À croire qu'elle venait de se battre dans la chambre avec

Fang.

Apparemment, ces deux-là s'exposaient à des pro-

blèmes encore pires que les siens.

Une autre porte s'ouvrit. Wren n'eut pas le temps de

bouger. Aimée recula précipitamment, disparaissant à

sa vue, tandis que son jeune frère Étienne apparaissait.

Aussi grand et blond que ses frères, il était plus vieux

de quelques décennies que Wren, mais sous apparence

humaine la différence d'âge passait inaperçue.

Dès qu'il vit Wren, il se changea en ours.

Fang se plaça entre Étienne et Wren.

— Pas de bagarres au *Sanctuaire* ! Vous connaissez les

règles.

— Le Conseil l'a condamné, loup ! lança Aubert, le

compagnon de Nicolette.

Papa Ours, comme tous l'appelaient, venait d'appa-

raître à son tour.

— Je n'ai rien fait de mal ! protesta Wren. Toute cette

histoire, c'est de la foutaise, et vous le savez très bien !

— Tu es devenu fou, répliqua Aubert. Tu as menacé

mes petits et ma femelle.

— Non, c'est faux. Mais tu peux aller dire à ta garce

de femelle que je suis venu pour elle.

Aubert se rua sur lui.

Fang s'interposa et retint l'ours par la peau du cou.

Wren banda ses muscles, persuadé que l'ours allait se

débarrasser du loup d'une pichenette, mais Fang tint

bon.... quelques secondes, car Aubert rugit soudain, frappa Fang, l'expédiant contre le mur, puis se jeta sur Wren.

Papa Ours se métamorphosa en un éclair. Wren dut

affronter deux ours, l'un face à lui, l'autre, Étienne, qui s'accrochait à son dos. Il enfonça ses crocs dans la gorge d'Aubert, mais son fils lui ouvrit la cuisse d'un

coup de griffes.

Wren crut défaillir. La douleur nouvelle dans sa

jambe ravivait les anciennes. Il était encore faible. Ses

blessures n'avaient pas eu le temps de guérir, et celle

que venait de lui infliger Étienne achevait d'amoin-

ses forces. Mais, de toute façon, il était venu au *Sanc-tu aire* en sachant qu'il y serait tué.

La seule satisfaction qu'il lui resterait avant de mourir serait de faire le plus de dégâts possible, de massacrer ces sales traîtres d'ours.

Lesquels attaquaient avec une énergie létale.

Un violent éclair lumineux les arrêta : sous forme humaine, Vane et Fury apparurent. Vane s'approcha de Wren et examina la plaie ouverte sur sa cuisse.

— Aubert ! Tu as perdu la tête ? cria-t-il à l'ours qui, comme son fils, venait de redevenir homme.

— Il doit être tué ! protesta l'ours. De quoi te mêles-tu, loup ? On t'a recueilli quand tu n'étais qu'une piteuse bête à l'agonie, et c'est ainsi que tu nous remercies ?

Les yeux verts de Vane luisaient de colère.

— Je n'ai pas oublié que j'avais une dette envers toi et Nicolette, mais je ne resterai pas sans rien faire pendant que vous assassinez un innocent ! Wren n'a pas de clan pour l'épauler, alors je lui offre le mien !

Wren n'en crut pas ses oreilles : se ranger à son côté équivalait à un suicide, et pourtant, Vane se disait déterminé à l'aider !

Manifestement, Aubert était aussi stupéfait que lui.

— Tu le défendrais alors que l'Omegrion a décrété qu'il devait mourir ?

— Parfaitement ! répondit Vane, le visage dur, une lueur féroce dans les prunelles.

— Non ! s'exclama soudain Fang.

Wren suivit son regard. Aimée se tenait au milieu du couloir. Seuls Wren et Fang savaient de quelle chambre elle était sortie.

Elle déglutit avec peine, posa les yeux sur Fang puis sur son père.

— Papa, je t'en supplie, ne fais pas cela. C'est une erreur, tu le sais. Wren n'est en aucune façon une menace pour nous !

— Ma fille, serais-tu devenue folle, toi aussi ? Il est

revenu ici pour tuer ta mère !

D'autres portes s'ouvraient. Des Garous sortaient des pièces, intrigués et alléchés par l'odeur du sang. Wren songea qu'il aurait du mal à franchir la petite armée qu'ils formaient pour atteindre sa cible : Nicolette.

Il réfléchissait à la tactique à adopter lorsque, ébahi, il vit trois autres loups se joindre à Vane et à Fang et renforcer le rempart entre lui et les ours.

— Tu ne sortiras pas d'ici vivant, dit Aubert. Et vous non plus, les loups !

Wren inclina la tête : il captait d'étranges ondes entre Aimée et Fang. Ces deux-là communiquaient par télépathie.

Fang prit tout à coup Aimée dans ses bras, fit apparaître un coutelas dans sa main puis appliqua la lame contre la gorge de la jeune femme.

— Ne songe même pas à nous suivre, Aubert, sinon la tête de ta fille roulera par terre !

Puis il lança à Fury et à Vane :

— Emmenez Wren. Faites-le sortir.

Wren n'eut pas le temps de protester: Vane lui enserra le cou et se téléporta avec lui dans une pièce dans laquelle Wren n'était jamais entré auparavant.

L'endroit, dépourvu de fenêtres, était sombre. La seule clarté provenait de deux petites lampes posées sur des tables à chaque extrémité de la pièce. Wren regarda autour de lui, se demandant où Vane l'avait conduit. Le mobilier était de style moderne, très *design*, les murs d'acier gris.

Le plancher tanguait sous ses pieds. Il comprit alors qu'il se trouvait sur un bateau.

Furieux, il se changea en homme et lança à Vane :

— Bon sang, mais qu'est-ce que tu fais ?

— Je te sauve la vie.

— Je ne veux pas qu'on me sauve la vie, triple buse !

Sur ces entrefaites, Fury, Fang et Aimée se matérialisèrent à côté de Vane. Aimée se jeta dans les bras de Fang.

— Oh, non... gémit Vane. Vous êtes tous cinglés! Comme si on n'avait pas assez d'emmerdements avec le tigre ! Pourquoi faut-il que vous en rajoutiez, tous les deux?

— Je vais mettre un terme à vos problèmes ! cria

Wren.

Sur ces mots, il rassembla toute son énergie pour se

téléporter au *Sanctuaire*, bien décidé à y finir le sale travail qu'il avait commencé. Mais il resta rivé sur place.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? rugit-il.

— Je t'ai bloqué, dit Vane.

Wren n'envisagea qu'un instant de se jeter sur le loup :

il le savait trop puissant pour lui.

— Fais cesser ce sortilège, Vane !

— Pas question. Je n'ai pas mis tout mon clan en danger pour que tu ailles te suicider.

— Ce combat ne te concerne pas !

— Si. Je ne resterai pas assis, les bras croisés, à regarder un innocent mourir à cause d'un salaud cupide.

Le comportement héroïque de Vane stupéfiait Wren.

— Eh bien, un grand merci, monsieur l'altruiste,

mais le tigre ne veut pas de ton aide. Alors, va te faire

voir!

Des applaudissements retentirent. De plus en plus

éberlué, Wren se retourna.

Jean-Luc, un Chasseur de la Nuit, entra dans la

pièce. Pirate au cours de son existence humaine, le

tueur de Démons immortel avait gardé de sa vie d'antan le goût des looks un peu particuliers. Il arborait un anneau d'or à l'oreille gauche, un pantalon de cuir noir,

une chemise de soie noire et des bottes de motard. Ses

longs cheveux noirs étaient attachés en catogan, ce qui

faisait ressortir les contours anguleux de son visage,

dans lequel brillaient ses yeux d'un noir d'encre.

— Bien dit, le tigre ! déclara-t-il, l'air amusé.

— Ferme-la ! Ce n'est pas ton combat non plus !

— Petit, je te conseille d'adopter un ton plus poli,

sinon je te la coupe, rétorqua le Chasseur, dont les traits

s'étaient figés.

Wren s'avançait vers le Chasseur de la Nuit quand il

reçut un tel choc qu'il en chancela. Marguerite... Elle

était là, elle aussi ! Et sur son visage se lisait un infini

soulagement.

Elle se précipita vers lui et se blottit contre sa poi-

trine.

— Oh, Wren, je suis tellement heureuse qu'ils t'aient sorti de cet antre d'assassins avant qu'il ne soit trop tard!

— Oh, mais on l'a sorti trop tard, ma belle, dit Fury. L avait déjà secoué le mauvais arbre à miel et toutes les abeilles tueuses tournaient autour de lui ! Dans ces cas-là, les ours se montrent très, très méchants ! Mais maintenant, grâce à Fang, ils vont s'en prendre aux loups avant de revenir sur le tigre. Et tout ça pourquoi ? Parce que mon frangin a eu la brillante idée de s'embarquer dans une histoire avec leur fille unique. Bravo, Fang Très malin. Tu sais que le chocolat est mortel pour notre race ? Alors, à ta place, si je décidais de me suicider c'est comme ça que je m'y prendrais : en me gavant de chocolat. Ce serait la mort la plus douce !

— Tais-toi, Fury, lança Vane en se dirigeant vers Fang et Aimée.

Puis il ajouta à l'adresse de Fang :

— Il faut qu'on la renvoie. Immédiatement.

— Je sais.

Des larmes se mirent à couler sur les joues d'Aimée.

— Je ne veux pas partir !

La jeune femme et Fang fixaient Vane d'un air désespéré, plaidant leur cause en silence. Vane était profondément ému.

— Quand je pense que je croyais que ma relation avec Bride était une catastrophe... Bon sang, humains et animaux, je vous le dis, tout ça me prend la tête !

— Tu es le chef, Vane. Alors, commande, lança Fury.

Vane leva les yeux au plafond en soupirant.

— Si j'avais deux sous de jugeote, ce qui n'est manifestement pas le cas, je renverrais mon frangin et Wren aux ours et je me barrerais avec ma femme... Je trou-erais un chouette coin tranquille où nous pourrions élever nos gosses en paix.

Il s'interrompit, le temps de balayer l'assistance d'un regard mauvais.

— Mais il n'y a plus de doute, je suis le mec le plus idiot de la planète !

Jean-Luc sortit un long stylet de sa botte.

— Tiens, mon ami. Pour toi ou pour eux. Un seul coup droit dans le cœur, et tu seras peinarde. Plus de problèmes.

— Ne me tente pas, pirate! Bon. Wren, écoute-moi.

Et attentivement ! Parce que tes chances s'amenuisent à la vitesse du son.

— Je...

— Je t'ai dit d'écouter ! Si tu tues Nicolette, tu es s o r t .

— Et alors ? De toute façon, le Conseil m'a condamné, rétorqua Wren.

Fury secoua la tête tout en reculant.

— Tu n'étais pas là quand il y a eu le vote, Wren. Les membres du Conseil n'étaient pas tous d'accord.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Que tu as une chance d'être réhabilité. Mais pas si tu tues Nicolette pour te venger.

Le cœur de Wren se mit à battre très fort. Se pouvait-il qu'il y eût un espoir, si ténu soit-il ?

— Wren, continua Vane, fournis au Conseil la preuve de ton innocence dans la mort de tes parents, et Savi-tar annulera l'ordre d'exécution.

Wren fronça les sourcils, perplexe.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire, Vane ? Ils veulent ma mort parce que je suis avec Maggie !

— Non, mais tu es borné ou quoi? rétorqua Fury. Ta liaison avec Marguerite n'est qu'un prétexte pour Nicolette. Elle voulait depuis belle lurette te chasser du *Sanctuaire*. Le Conseil se fiche bien de ta vie sentimentale ! La sentence de mort a été prononcée parce que tu as tué tes parents !

— Qui a dit ça ?

— Ton cousin Zack.

Wren serra les poings. La rage l'aveuglait presque.

— Nous pouvons t'aider, Wren, reprit Vane calmement. Mais il faut que tu nous fasses confiance.

— Ça, non ! Je ne remettrai mon sort entre les mains de personne ! Chaque fois que j'ai accordé ma confiance à quelqu'un, je me suis fait entuber!

— Charmant langage, tigre, commenta Fury d'un ton grinçant. Tu as déjà songé à écrire des livres pour

enfants ?

Fang donna une petite tape sur la nuque de son frère

puis demanda à Vane :

— Est-ce que j'étais aussi casse-pieds que Fury avant mon coma ?

— Oui, répondit Vane sans hésiter. Et tu l'es encore

la plupart du temps. J'aimerais bien avoir un antidote

crois-moi !

Wren revint à la charge. Les piques que se lançaient

les deux frères ne l'intéressaient pas.

— Tu ne peux pas me garder ici de force, loup. Me

mettre sur un bateau était astucieux. Ça a fait perdre

mon odeur à mes poursuivants. Mais ils vont quand

même finir par me retrouver. Ton petit tour de magie

ne fait que retarder l'échéance. Alors, je préférerais atta-

quer mes ennemis à ma façon plutôt que d'avoir à me

défendre.

Il se tut, estimant en avoir assez dit. Fatigué, le corps

ravagé d'élanements, il pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte. Mais lorsqu'il passa devant Jean-Luc, celui-ci lui saisit le bras.

Wren n'eut pas le temps de réagir : le pirate lui avait

déjà enfoncé une aiguille dans le biceps.

Le décor se mit à tourner autour de lui. Puis tout

devint noir, et il sombra dans l'inconscience. Comme il

effondrait sur le sol, Marguerite s'écria, horrifiée :

— Que lui avez-vous fait ?

— Je lui ai injecté un tranquillisant.

— Il va être de sacrément mauvais poil, quand il se

-éveillera, remarqua Fury.

— Ça, c'est sûr, confirma Jean-Luc. Mais il faut que

nous le mettions au vert un ou deux jours, le temps

que ses blessures guérissent. En attendant, vous pour-

rez réfléchir à un plan, voir ce qu'il conviendrait qu'il

fasse.

— Oui, mais s'il refuse de nous écouter...

— Mettez-le au point, ce plan, intervint Marguerite

avec autorité. Je ferai en sorte qu'il vous écoute.

Fury, dont elle s'était aperçue qu'il était le saint Thomas

du groupe, lui rit au nez.

— Ne sois pas aussi sûre de toi, petite humaine. Wren

n'est pas du genre à se laisser manipuler.

— Tu as tort, Fury, dit Aimée. Avec Marguerite, Wren

est différent.

Fury prit la main de Marguerite, la retourna et montra aux autres sa paume vierge.

— Regardez, elle n'a pas de marque. Elle n'est pas

sa compagne.

Aimée posa sur Fang des yeux énamouré, avant de reporter son attention sur Fury.

— Il n'est pas nécessaire d'être lié par les Parques à

quelqu'un pour lui être très attaché. Je le répète : Wren écouterait Marguerite.

Les deux jeunes femmes reculèrent pour permettre :

aux hommes de soulever Wren. Ils le transportèrent jus-

qu'à une luxueuse cabine, voisine de celle qu'on avait

donnée à Marguerite.

Bill Laurens lui avait appris que le bateau était un

ancien pétrolier. De l'extérieur, on ne voyait qu'une

gigantesque coque rouillée, mais à l'intérieur, luxe et confort étaient la norme. Le navire possédait tous les derniers outils technologiques possibles et imaginables

dont un système de réception par satellite qui n'avait rien à envier à celui de la NASA.

Julien et Bill avaient jugé qu'un bateau était le

meilleur endroit où cacher Marguerite et Wren. À cause

de l'étendue d'eau, les autres Garous ne pourraient sen-

tir l'odeur du tigre. De surcroît, tant qu'il ne ferait pas

usage de ses pouvoirs magiques, les tueurs ne capte-

raient pas les ondes qu'il émettait.

En principe. Marguerite craignait que rien ne fût aussi certain.

— Vane, vous croyez que Wren pourrait prouver son

innocence ?

Avant de répondre, le loup prit le temps d'étendre une

couverture sur Wren, qu'il avait allongé sur le lit.

— Je ne sais pas. Je ne suis même pas sûr qu'il n'ait

pas tué ses parents de sang-froid. Son cousin s'est mon-

tré très convaincant. D'après lui, Wren est coupable du

pire des assassinats.

— Il ne les a pas tués ! assura Aimée. J'étais là quand

on l'a amené au *Sanctuaire*. Il était profondément tra-

umatisé. Pendant trois semaines, il est resté assis dans

un coin, les bras noués autour du buste, à se balancer

d'avant en arrière. À certains moments, il était sous sa

forme de tigre, à d'autres, sous son apparence de léopard ou d'homme. Mais il ne bougeait pas de son coin.

— Était-il blessé, à son arrivée ? demanda Vane.

Aimée hésita.

— Eh bien... il avait quelques éraflures.

— Quelques-unes, ou beaucoup ?

— Beaucoup, admit Aimée avec réticence. Mais s'il

s'était battu avec deux Katagarias adultes, il aurait été bien plus sérieusement amoché.

— Sauf s'il les avait empoisonnés, intervint Fury.

Zack n'a pas précisé comment il avait tué ses parents.

— Je n'y crois toujours pas, dit Marguerite. Wren

aurait été incapable de faire une chose pareille.

— Ouais, on peut rêver... ironisa Fury. J'ai un scoop pour vous, petite humaine : à part le pirate et vous, nous sommes tous des animaux, ici. Et nous avons tous un

bel instinct de tueur.

Aimée soupira en regardant Wren, profondément

endormi, sous son apparence de tigre, retrouvée à la

seconde où il avait sombré dans l'inconscience.

— Il a passé de sales moments, à la puberté. Il n'arrivait pas à stabiliser son apparence et était sujet à de grosses crises de colère, déclenchées par des problèmes mineurs.

— Par exemple ? s'enquit Vane.

— Eh bien, le premier soir où il travaillait en cuisine,

Dev est entré sans qu'il l'entende. Pris par surprise,

Wren l'a attaqué à la gorge avec le couteau qu'il tenait

à la main. Par chance, Dev a bondi en arrière à temps. Il

n'a eu qu'une blessure superficielle. Mais si ses réflexes avaient été moins bons ou s'il avait été humain, Dev y aurait peut-être laissé la vie.

— Ça n'implique pas que Wren ait tué ses parents,

remarqua Fang, qui s'était rapproché d'Aimée.

Jean-Luc émit un grognement de réprobation.

— C'est épouvantable. Les gens normaux ne font pas ça.

Fang parut dubitatif.

— Peut-être que non, mais quelqu'un qui se fait méchamment agresser et se découvre incapable de se défendre aura tendance à en venir aux pires extrémités.

Fury ne partageait manifestement pas cet avis, mais

Marguerite, si.

— Je ne sais pas, frangin, reprit Fury. Je crois que tu

prêtes à Wren les sentiments que tu as toi-même éprou-

vés.

— Aimée, à quand remonte la dernière fois où Wren a attaqué quelqu'un le premier? demanda Marguerite.

— Il n'y a eu que cet épisode avec Dev, dit Aimée d'un ton ferme. Et ça a vraiment secoué Wren. Après, il n'ar-rêtait pas de trembler. Ce qu'il avait fait le rendait malade.

— Voilà qui corrobore ce que je pensais, répondit Marguerite. Wren est innocent. Il m'a dit que ses parents s'étaient entre-tués, et je suis persuadée que c'est la vérité. Il ne nous reste plus qu'à trouver le moyen de le

prouver.

Marguerite était allongée à côté de Wren. Il dormait toujours, dans son corps de tigre. Elle savait désormais, grâce à Vane, que sous leur apparence animale les Garous conservaient un esprit d'humain parfaitement clair et net. Si Wren ne lui avait pas fait de mal sous sa forme humaine, il ne lui en ferait pas davantage en tant que tigre.

Mais en dépit de ce raisonnement, elle ne parvenait pas à s'empêcher de songer qu'elle vivait une situation pour le moins troublante, lovée contre le flanc d'un fauve.

Comment cet énorme animal pouvait-il être l'homme qu'elle connaissait ?

Elle caressa les oreilles à la douceur de velours. La fourrure de Wren était d'un blanc de neige, sans rayures ni taches. Il avait tout d'un énorme chat.

Elle enfonça les doigts dans le duvet du cou. Quelle délicieuse sensation ! Sous l'extrême finesse des poils, elle sentait les muscles à la dureté d'acier.

Spontanément, elle enfouit son visage dans la fourrure et ne bougea plus, serrant très fort Wren. Son cœur saignait pour lui. Il avait traversé des épreuves si

pénibles, enduré tant de souffrances... Si seulement elle avait su comment apaiser ses douleurs morales et physiques !

Tout ce qu'elle pouvait faire, c'était lui offrir du réconfort, et de l'espoir : il fallait le convaincre que le plan marcherait et qu'ensuite, son existence de cauchemar serait derrière lui. Par Vane, elle savait que son enfance

avait été dramatique, et sa vie d'adulte solitaire, triste ; Les autres le considéraient comme un marginal, et ses semblables le rabaissaient sans cesse.

Elle comprenait ce qu'il avait dû ressentir : elle non plus ne répondait pas aux aspirations de son père.

Jamais ce qu'elle faisait ne le satisfaisait. Son entourage lui montrait un mécontentement identique. Elle ne correspondait pas à l'image que les autres s'étaient forgée d'elle. Aussi les décevait-elle invariablement.

Lentement, prudemment, elle caressait le flanc indemne de Wren. Il n'y avait rien de sexuel dans ses gestes, seulement de la tendresse et le bonheur de se sentir de plus en plus apaisée.

Wren se réveilla, et ce qu'il ressentit le stupéfia : du plaisir et de la sérénité. Personne ne l'avait jamais cajolé ainsi lorsqu'il était sous son apparence de tigre. Que Marguerite se livre à de telles caresses, en toute

confiance, le bouleversait. Elle lui donnait de l'affection

chose qu'il n'avait jamais reçue de ses parents. Le parfum de la jeune fille le grisait, c o m m e chaque fois qu'elle était auprès de lui.

Il se souvint alors de ce qu'il avait eu l'intention de

faire avant que le pirate ne le drogue: se suicider. Comme cette idée était loin de lui, maintenant... Il voulait rester bien vivant, près de Marguerite, avec ses

mains dans sa fourrure, et continuer à éprouver le bon-

heur qu'il connaissait en cet instant.

Si seulement il avait pu n'y avoir que deux personnes

sur terre : Marguerite et lui...

Il était couché sur le flanc. Il roula sur lui-même et se

transforma en homme, sous les yeux émerveillés de

Marguerite.

Elle soupira d'aise quand les prunelles au bleu irréel se rivèrent aux siennes. La lèvre entaillée de Wren était presque guérie, constata-t-elle en effleurant sa bouche du bout du doigt.

— Comment te sens-tu ?

— Un peu dans le cirage et nauséeux. Il faut que je

patiente, le temps que l'effet de la drogue se dissipe totalement. Bon sang, ce que je peux détester les injections de tranquillisant !

— Ça, j'imagine. Mais tu ne vas pas recommencer à

faire l'idiot, n'est-ce p a s ? demanda Marguerite en

repoussant les mèches blondes qui retombaient sur le visage du tigre.

— Je n'ai pas le choix.

— Vane affirme que si. Tu peux prouver que...

— Comment le pourrais-je ? coupa-t-il d'une voix

basse. Il n'y a jamais eu aucune preuve. Rien qui permette de démasquer le véritable assassin de mes parents.

Marguerite se refusait à baisser les bras. Le meurtrier

avait dû laisser un indice quelque part, une trace compromettante.

— Explique-moi ce qui s'est passé.

Wren se concentra. Jamais il n'avait raconté à qui conque ce qu'il s'apprêtait à raconter à Marguerite. Il luttait seul contre les cauchemars qui l'assaillaient la

nuit.

— Je venais juste d'apprendre enfin à passer de l'état

d' homme à celui de bête et vice versa, commença-t-il lentement. Mais je ne parvenais pas encore à rester sous l'une ou l'autre f o r m e longtemps. Une minute, j'étais un humain vulnérable, et la suivante, un léopard des neiges ou un tigre. Je dégoûtais ma mère. J'ai su

par ouï-dire que, jusqu'à ma naissance, mes parents

s'entendaient à peu près bien. Mais ensuite, ma mère

n'a plus accepté que mon père la touche, tant elle craignait de se retrouver enceinte d'un deuxième monstre comme moi.

Quelle tristesse, songea Marguerite. Elle n'arrivait pas

à imaginer des parents capables de rejeter leur enfant

aussi radicalement. Son père s'était montré sévère, peu

soucieux d'elle ou carrément absent par moments, mais

jamais il n'avait été cruel.

Tout en jouant avec l'une des boucles de cheveux de

la jeune fille, Wren poursuivit :

— Mon père me considérait rarement comme son petit. En accord avec ma mère, il avait décidé de me garder enfermé dans une petite cage à l'intérieur de la maison, et ça a duré jusqu'à ma puberté. Il savait que j'avais besoin de quelqu'un pour m'entraîner, pour m'apprendre à me servir de mes pouvoirs, alors il a demandé à l'un de mes cousins de se charger de tout cela. Ce cousin, c'était Zack.

Celui qui accusait Wren de m e u r t r e , se rappela Marguerite, sans toutefois relever à haute voix.

— Donc, ton cousin t'a appris à te servir de tes pou-

voirs ?

— Non. Il était écœuré parce que je n'arrivais pas à garder une apparence ou une autre. Alors, il a laissé tomber une semaine après avoir commencé mon

apprentissage. Mon père n'a donc eu d'autre choix que

de s'occuper lui-même de moi. Cela a été l'unique fois où il s'est intéressé à moi de toute ma vie. Au début, il était tellement furieux, et en même temps glacial, que

je cherchais tous les moyens possibles et imaginables

de m'enfuir. J'essayais de me dématérialiser et de me

projeter dans d'autres pièces de la maison, mais inva-

riablement, m o n père, fou de rage, me ramenait dans

ma chambre - il m'avait quand même sorti de la cage -

et reprenait ses leçons.

— Il te ramenait par quel moyen ?

— Ça n'a pas d'importance.

Marguerite comprit que si, cela en avait, et même

beaucoup, sinon elle n'aurait pas senti Wren se crispier.

Ce que lui avait fait son père l'avait marqué au fer rouge.

— Quand j'ai commencé à avoir un peu de contrôle

sur moi-même, mon père s'est calmé. Je crois qu'il s'est

alors mis à m'aimer un peu, et c'est ce qui m'a fait le

plus mal quand il est mort. J'ai passé toute mon enfance

dans la solitude. Je n'entrevois mon gardien qu'une

fois par jour, lorsqu'il venait me donner à manger. De

temps en temps, mon père passait, me regardait d'un

air déçu ou haineux selon les jours, puis repartait sans mot dire. Alors, quand il s'est intéressé à moi, j'ai été stupéfait mais tellement heureux...

Il s'interrompit, les yeux dans le vague. Marguerite

percevait la douleur qu'engendraient tous ces souvenirs.

Elle aurait donné n'importe quoi pour trouver le moyen

de soulager Wren de sa peine.

— Il m'avait donc sorti de ma cage et installé dans

une chambre. La porte n'était plus fermée à clé, mais je ne souhaitais pourtant pas quitter ma prison, qui était mon domaine. Un soir, alors que je dormais, un bruit m'a réveillé en sursaut. Quelque chose de lourd était tombé dans la maison. Inquiet, je me suis levé, et cette fois, je suis sorti de

ma chambre. J'ai trouvé mon père par terre dans sa chambre, la gorge ouverte. Il y avait

tant de sang, tellement de plaies sur son visage que je

ne distinguais même pas ses traits.

— Qu'as-tu fait alors ?

— Sous forme humaine, je me suis accroupi auprès

de lui, et j'ai posé ma main sur son cœur. J'étais pétrifié, je ne parvenais pas à réfléchir de façon cohérente. Jamais je n'avais vu de cadavre, de créature morte depuis à peine quelques instants. Je fixais mon père,

incapable de réagir.

— Et tu ne sais pas qui l'a tué ?

— Si, je le sais, rugit Wren. J'ai entendu ma mère et

son a m a n t ! Ils riaient aux éclats, dans une autre

chambre !

Marguerite sentit la peur l'envahir : il y avait tant de

haine dans la voix de Wren qu'elle crut brusquement

possible qu'il ait tué sa mère.

— J'étais tellement en colère, continua-t-il, que je n'ai

pas réfléchi. Je me suis rué dans la chambre. Ils étaient

en train de boire du champagne. Je me suis jeté sur ma

mère, mais son amant s'est interposé et m'a expédié par

terre. Il allait me tuer quand ma mère l'a retenu.

« Ce n'est qu'après que j'ai compris quel était leur

plan initial : ma mère, en accord avec mon oncle, devait

nous abattre, mon père et moi. Ainsi, mon oncle aurait,

pris le contrôle de Tigarian Technologies. Mais ma mère

s'est ravisée. Elle ne faisait pas assez confiance à mon

oncle et craignait qu'il ne la laisse sans le sou si je dis-

paraissais. Mieux valait me garder en vie, puisque j'al-

lais hériter de m o n père, mais sous contrôle. On me

droguerait, et ma mère, en tant que tutrice, gérerait

mon argent.

Marguerite était horrifiée. Comment une mère pou-

vait-elle traiter son enfant de la sorte ? Cette femme

était un monstre, une anomalie de la nature.

— Qu'ont-ils fait ensuite, Wren ?

— Je ne sais pas exactement. J'ai essayé de me servir

de mes pouvoirs magiques pour échapper à l'amant, mais j'ai perdu connaissance. Quand je suis revenu à moi, j'étais enfermé dans une pièce et la maison était

en feu.

— Comment es-tu sorti ?

— Le feu a dévoré le parquet et les poutres qui le soutenaient et je suis passé à travers. J'étais au premier étage. Je suis tombé au rez-de-chaussée. Là, un pompier m'a vu, m'a pris pour un animal domestique... On m'a jeté une couverture dessus parce que je brûlais, puis sorti de l'enfer juste avant que la maison s'effondre. Une fois dehors, j'ai vu les corps de ma mère, de son amant et de mon père allongés sur la pelouse, où les pompiers les avaient déposés. Avant que l'un de ceux-ci n'ait eu le temps de me confier à un vétérinaire, je l'ai mordu et je me suis enfui. Je me suis enfoncé dans les bois qui entouraient la maison. Et j'ai couru, couru jusqu'à ce que je rencontre un homme qui m'a dit de monter dans sa voiture.

— Est-ce que ce n'était pas prendre un très grand risque ?

— Probablement, mais il savait qui, et ce que j'étais.

Il m'a appelé par mon nom et m'a dit avoir été envoyé par mon père pour s'occuper de moi. À ce moment-là, j'avais les idées confuses, j'étais blessé, brûlé, terrifié, et je n'avais nulle part où aller. Je savais qu'à la première

occasion, mon oncle essaierait lui aussi de me tuer. L'inconnu qui venait à mon secours avait une odeur d'homme. Or mon oncle haïssait les hommes. J'en ai

donc conclu que ce mystérieux individu était ma seule chance de salut. Qu'il n'était pas l'allié, le complice de mon oncle Grayson.

Le récit de Wren laissa Marguerite effarée. Ce qu'il avait vécu était si atroce qu'elle avait du mal à se le représenter.

— Pourquoi n'as-tu dit à personne ce qui était arrivé à tes parents ?

— Pff... À quoi bon ? Qui m'aurait cru ? Les animaux ne tuent pas pour de l'argent. Ce crime-là est un forfait d'humain.

— Tu n'es pas un animal.

— Si, Maggie, j'en suis un. Ne perds jamais ça de vue.

Jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans, je n'ai été qu'une bête.

La possibilité de me changer en homme relève d'un sor-

tilège dont un roi fou a frappé ceux de mon espèce il y a des siècles. Ne te fais pas d'illusions : j'ai le cœur et les instincts d'une bête, et j'agirai toujours en bête.

Marguerite n'arrivait pas à s'en convaincre.

— Pourtant, ton oncle, qui est lui aussi un animal, a tué pour de l'argent. Pour un motif humain, donc.

Wren, tu es bien davantage homme que tu ne le crois.

Il détourna les yeux.

— J'ai passé toute ma vie au *Sanctuaire*. J'ai toujours su que si je quittais cet endroit, la famille de mon père ne me louperait pas. Eh bien, voilà, c'est fait. On y est presque.

Il ramena son regard sur la jeune fille.

— Maggie, ils cherchent à te tuer pour m'atteindre.

Parce qu'ils savent que je réagirai, que je me montrerai et qu'ils pourront alors m'abattre. Est-ce que tu comprends ça ?

Marguerite frissonna de peur, mais s'ordonna de se montrer courageuse. Elle ignorait ce qui allait arriver.

Toutefois, pas question de fuir ! Personne ne l'intimiderait !

— Oui, Wren, je comprends.

— Il faut que je les affronte, lâcha-t-il dans un soupir rageur.

— C'est l'animal en toi qui s'exprime, là. C'est lui qui veut se battre jusqu'à la mort. Mais essaie de penser en humain. Quelle est la meilleure façon de vaincre des ennemis ?

— Les tuer.

— Mais non ! Les ruiner ! Tu vides leurs comptes bancaires puisque l'argent les intéresse tellement, et ensuite, tu les enfermes dans une cage. Chez les hommes, ça s'appelle une prison.

— Mieux vaudrait les tuer.

Marguerite fronça les sourcils, puis se dérida quand elle vit Wren lui sourire.

— D'accord, je t'écoute, reprit-il. Que suggères-tu ?

— Vane dit que nous pourrions nous téléporter dans le temps, revenir à l'époque où tes parents sont morts

pour...

— Stop ! Tu as dit « nous » ?

— Oui, nous. Si je t'attends ici, tu seras constamment angoissé à l'idée que tes ennemis m'aient trouvée, et tu n'auras aucun moyen d'avoir de mes nouvelles. De mon côté, je ne saurai rien non plus de ce qui t'arrivera.

Donc, nous restons ensemble. Nous allons enquêter et trouver un élément qui reliera ton oncle au meurtre de tes parents !

— Mmm. Ça va être dangereux.

— Pas plus que ce qu'on vit maintenant. On cherche déjà à nous tuer, non ? Je ne vois pas où sera la différence.

À l'expression de Wren, Marguerite comprit qu'elle venait de marquer un point. Néanmoins, il objecta :

— Tu as bien saisi qu'il s'agissait d'un voyage dans le temps, Maggie ? Je n'ai jamais emmené personne avec moi, auparavant. Que se passera-t-il si je loupe mon coup ?

— Vane est sûr que tu réussiras.

— Vane n'a rien à perdre dans cette aventure. Moi, si.

Marguerite posa la main sur le torse de Wren et soutint son regard sans ciller.

— J'ai confiance en toi, Wren.

Il sentit son cœur palpiter. C'était la première fois

qu'on lui faisait une aussi belle déclaration.

Grands dieux, s'il avait pour deux sous de bon sens, il la laisserait ici, sous la garde de Jean-Luc... Mais elle avait raison : il s'inquiéterait pour elle, se demanderait sans arrêt si elle était saine et sauve. Il se ferait tellement de souci pour la sécurité de la jeune fille qu'il en deviendrait vulnérable, ne réussirait pas à se concentrer et perdrait de vue son objectif, à savoir trouver la preuve de son innocence.

Il baissa les yeux sur la main qu'elle avait posée sur sa

poitrine. Une main d'humaine, délicate et fragile. Marguerite n'était qu'une femme, oui, mais il y avait tant de force en elle ! Lui qui avait été seul toute sa vie se prenait à caresser l'espoir d'avoir quelqu'un à ses côtés.

Maggie... Vivre sans elle lui était désormais impossible.

— Entendu. Nous allons suivre ton plan. Mais si ça

loupe...

— ... alors nous changerons de plan. Nous adopterons le tien, c'est-à-dire que tu les tueras.

Wren se penchait vers elle pour sceller le marché d'un

baiser quand le portable de Marguerite sonna.

La jeune fille jura entre ses dents. Zut ! En temps nor-

mal, elle aurait ignoré cette horripilante sonnerie. Mais

pas aujourd'hui. Pas après qu'elle avait reconnu le numéro qui s'affichait.

— C'est mon père, Wren. Il faut que je réponde.

Elle décrocha.

— Où étais-tu passée, jeune fille ? tonna une voix furieuse dans l'appareil.

— Salut, papa. Moi aussi, je suis contente de t'entendre.

— Ne fais pas la maligne, Marguerite. Je viens de recevoir un coup de fil de la fac ! Il paraît que tu ne t'es pas montrée en cours depuis plusieurs jours. Ils vont te recalcr ! Mais enfin, à quoi penses-tu ? Imagines-tu à quel point ce sera embarrassant pour moi ?

Marguerite sentait ses yeux s'emplir de larmes, et elle détestait cela. Pire, elle détestait ce qu'elle ressentait : les mots de son père lui faisaient vraiment mal.

— Désolée de te décevoir, papa, mais j'ai...

— Je me fiche comme d'une guigne de ce que tu as, petite ! Il faut que tu reprennes immédiatement tes cours, que tu te remettes à bûcher avec ton groupe !

Blaine m'a dit qu'au lieu d'étudier, tu passais ton temps avec la lie de la société ! Tes études me coûtent trop cher pour que tu les laisses tomber à cause d'un caïd de seconde zone qui joue les Brando à la manque dans son jean sale. On ne décide pas comme ça d'abandonner son travail pendant une semaine ! J'aimerais bien le faire, mais je m'en abstiens, moi !

Tout à coup, Marguerite n'avait plus la gorge nouée.

La tirade de son père venait de la libérer de la culpabilité et de la tristesse qu'elle avait d'abord ressenties. Car, pour ce qu'en savait le sénateur, elle aurait tout aussi

bien pu avoir un accident de voiture, ou être malade !

S'était-il soucié d'apprendre pour quelle raison elle avait séché ses cours ? Non.

— Navrée, papa, mais j'ai quelque chose de plus important à faire que d'aller à la fac.

— Et c'est ?

Elle serra le téléphone jusqu'à ce que ses phalanges blanchissent, riva ses yeux à ceux de Wren, puis lâcha :

— Je m'enfuis avec un tigre. Je te rappellerai quand

je le pourrai.

Elle coupa la communication.

Wren était bouche bée.

— Je n'arrive pas à croire que tu lui aies balancé ça !

Marguerite haussa les épaules.

— Ne te fais pas de souci, il pensera juste que tu es

un étudiant qu'on surnomme comme ça.

Mais elle savait que les conséquences de ce qu'elle

venait de faire seraient lourdes.

— Mon père va commencer à contacter des enquê-

teurs des services secrets pour qu'on me recherche.

Alors, si tu ne m'emmènes pas avec toi, à la seconde où je serai retrouvée, tes ennemis sauront exactement où je suis, parce que cette affaire ne se passera pas sans

publicité. Il ne faut pas espérer que la fille prodigue

d'un sénateur soit récupérée dans la discrétion.

— Maggie, tu es une sacrée roublarde, fit Wren,

amusé.

— Si tu le dis, concéda Marguerite en riant. Ce qu'il

a, c'est que tu as besoin d'un bon coéquipier, et je ne pense pas que tu fasses confiance à grand monde.

La couleur des prunelles de Wren vira au bleu glacier.

— Je ne fais confiance à personne... sauf à toi,

Maggie.

Il l'embrassa longuement, avec ferveur, et la jeune

fillette songea que s'il était une relation sans espoir en ce

monde, c'était bien la leur: la fille d'un h o m m e poli-

tique avec un tigre-garou recherché pour meurtre !

Pensée qui ne l'empêcha pas d'éclater de rire.

Wren recula, l'air vexé.

— Pardon, fit Marguerite en l'embrassant de nouveau - un bref effleurement des lèvres, cette fois -, mais j'imaginai les gros titres de la presse : *La fille du re spectable sénateur fait un voyage dans le temps pour*

sauver son petit ami tigre-garou.

Le rire de Marguerite s'éteignit lorsqu'elle prit sou-

dain la mesure de ce qu'elle venait de dire.

— Je n'arrive pas à croire que le monde dans lequel

tu vis soit réel. Je continue à penser que je suis en train

de rêver et que je vais me réveiller d'une minute à l'autre.

— Pour ta sauvegarde, j'aimerais tellement que ce

soit un rêve, Maggie ! J'aimerais tant aussi être un véritable humain... Tu sais que si je parviens à survivre à cet épisode, je ne pourrai pas rester

avec toi.

La jeune fille se rembrunit et hocha la tête.

— Je sais, Wren. Je... Qu'y a-t-il?

La tête soudain penchée sur le côté, il tendait l'oreille.

Durant quelques secondes, il resta parfaitement immobile, puis il quitta le lit sans bruit après que des vêtements furent apparus sur lui. Posant l'index sur ses

lèvres, il fit comprendre à Marguerite de ne pas bouger

et de garder le silence.

Il marcha vers la porte.

Marguerite dut plaquer la main sur sa bouche : un

homme avait surgi, venu de nulle part, au milieu de la

chambre. Wren pivota sur lui-même pour lui faire face.

L'homme disparut.

— Bon sang ! gronda Wren. Ils nous ont trouvés !

La porte s'ouvrit, et Vane entra.

— Il s'est passé un truc, ou je me trompe ? demanda-t-il.

— Si tu fais allusion à la visite du foutu tigre qui était là il y a une seconde, alors, oui, il s'est passé un truc.

— Aïe ! Il faut vous grouiller, tous les deux.

— Je ne peux pas voyager dans le temps avant la pleine lune, Vane.

— Mais si, tu peux.

Et le miracle se produisit. Un instant, ils étaient sur un bateau, et l'instant suivant, dans une pièce richement décorée. Par de grandes baies vitrées ouvertes

montait le grondement de la circulation.

Le visage couleur de cendre, Wren regarda autour de

lui, comme s'il ne parvenait pas à croire qu'il se trou-

vait bien dans cette pièce.

— Où sommes-nous ? lui demanda Marguerite.

— Dans la chambre de mon père.

11

Wren avait l'impression d'être piégé dans un affreux

; auchemar. Cela faisait vingt ans qu'il n'avait pas vu

cette chambre, et il avait quasiment tout oublié de son

aspect. Au cours de sa prime jeunesse, il n'était entré ici

qu'une fois ou deux, et très brièvement.

Il eut un coup au cœur en se rappelant son père

étendu sans vie sur le sol, entre le lit et la porte.

Il chassa cette atroce image de son esprit et regarda

autour de lui. La pièce était décorée dans le style high-tech à la mode dans les années quatre-vingt. Bleu nuit et vert étaient les couleurs dominantes. Aux murs étaient accrochés des tableaux abstraits, ainsi que la peau d'un tigre abattu par son père. Les Katagarias tuaient tous un animal au cours de leurs jeunes années pour prouver leur force et leur courage et démontrer à tous qu'aucune bête ne pouvait leur tenir tête.

Les dimensions de la peau et les traces de blessures sur le pelage étaient éloquentes: le père de Wren avait eu affaire à très forte partie et le combat avait dû être effroyable. Mais son père avait survécu, et le fauve, péri. C'était cela qui importait.

Le cœur serré. Wren s'approcha à pas lents de l'une

des baies ouvertes et se pencha, observant la circulation sur l'avenue au bord de laquelle se dressait l'hôtel particulier où son père avait établi ses quartiers.

— Est-ce la maison qui a brûlé ? demanda Marguerite.

Wren hocha la tête. Il s'interrogeait : qui avait allumé cet incendie, et quand exactement?

— Il faut que nous ayons filé d'ici avant que mon père nous voie, Maggie. Il a toujours eu tendance à dévorer les intrus. Il va se jeter sur nous, je vais riposter et le tuer, ce qui apportera de l'eau au moulin de mon oncle.

— Pas question de nous en aller avant que nous ayons trouvé des preuves de ton innocence !

— Il n'y a rien ici. Ma mère n'était pas stupide et...

Wren s'interrompt : des éclats de voix provenaient d'une pièce voisine. Des gens se disputaient. Un homme et une femme.

Wren attrapa Marguerite par le bras et la poussa dans une vaste penderie qui contenait les vêtements de son père.

Bientôt, la porte de la chambre s'ouvrit, puis se referma avec fracas. Wren reconnut la voix de sa mère. Elle était en colère.

— Pourquoi m'as-tu fait revenir d'Asie, Aristote ?

J'avais besoin de prendre l'air un petit moment !

— Tu as pris l'air assez longtemps, Karina, répliqua en ricanant le père de Wren. Il était temps que tu rentres.

— Mais pourquoi ?

— J'ai appris pas mal de choses intéressantes à propos de Wren. Dans la mesure où tu es sa mère...

— Arrête avec ça ! Je t'ai donné l'héritier que, dans ta grande bêtise, tu voulais ! Tu n'as plus besoin de moi.

— Karina, il faut que tu voies ce que Wren est capable de faire, déclara le père de Wren un ton plus bas, d'une voix lourde de menaces.

— Il peut se changer en homme, maintenant ?

Waouh, quelle chance ! Il en a mis, du temps. Je t'avais bien dit qu'il était retardé.

Marguerite vit le chagrin et la colère sur le visage de Wren. Les paroles de sa mère devaient lui briser le cœur. Si elle s'était écoutée, elle aurait poussé à la volée la porte de cette penderie, se serait jetée sur cette mégère et l'aurait battue comme plâtre ! Cette femme avait mis un fils au monde, et voilà ce qu'elle pensait de lui ? Mais c'était immonde !

— Ne t'avise pas de sortir d'ici, Karina.

Le père de Wren, dans un premier temps, eut droit à un rire sarcastique pour toute réponse. Puis sa femme lui lança :

— Je ne suis pas ta domestique, Ari. Ni ton chien. Je n'ai pas à t'obéir.

— Très bien. Mais sache qu'en ton absence, j'ai modifié mon testament.

Cette fois, Karina resta muette. Un silence de plomb s'abattit sur la pièce. Puis Karina le rompit d'une voix tellement aiguë que Marguerite crut ses tympans définitivement fêlés.

— Tu as fait... quoi, Ari ?

— Tu as entendu. J'en ai assez de tes écarts de conduite, de tes insultes, des dépenses insensées que tu fais et que je dois régler. Je suis au courant, pour ton léopard d'amant. Je sais qu'il est revenu ici avec toi. Donc, à partir d'aujourd'hui, nous faisons résidence à part. Tu vas t'installer dans le New Jersey.

— Le New Jersey ? Es-tu fou ?

— Non. Juste excédé. Si tu crois que je suis heureux que les Parques m'aient obligé à te prendre pour compagne, tu te trompes. Mais le fait est là: nous nous sommes unis pour leur obéir, par respect pour leurs lois, et cependant tu ne me laisses plus te toucher. Je suis condamné à l'abstinence pendant que tu t'amuses, que tu te fais sauter par tous les léopards qui t'approchent ! Et tu voudrais que je continue à fermer les yeux et à me taire ? Tu peux toujours rêver, ma chérie. C'en est fini de l'époque où tu faisais tout ce qu'il te chantait.

— Tu es mon débiteur, Ari ! Je n'ai pas demandé à être ta compagne, pas plus que je n'ai souhaité donner le jour à un abominable mutant ! Si tu étais vraiment un tigre, tu aurais tué cette chose à l'instant où elle est née, au lieu de m'empêcher de faire ce qu'il fallait pour préserver nos espèces respectives !

— Wren est mon fils.

— Peuh... Espèce d'humain!

Dans la bouche de Karina, « humain » sonnait comme l'insulte suprême.

— Oui, je suis humain ! Et en tant que tel, j'ai fait de Wren mon unique héritier ! S'il m'arrive quelque chose ton avenir sera entre ses mains. Alors, à ta place, je prierais pour qu'il soit plus humain qu'animal. Il se montrerait peut-être un peu indulgent avec toi. Mais si j'étais toi, je ne compterais pas trop là-dessus.

— Salaud !

— Oui. Et avant que tu mettes la maison à sac pour trouver le testament, sache qu'il est déjà entreposé au cabinet Laurens, à La Nouvelle-Orléans.

— Je te hais !

La réplique d'Ari fusa instantanément.

— Sentiment partagé, ma chère. Maintenant, si tu

veux bien m'excuser, j'aimerais aller passer un moment avec *mon* fils. Lorsque je reviendrai dans cette chambre je ne veux pas t'y trouver. J'exige que tu partes, et ce

définitivement. Taylor te conduira à ta nouvelle maison, où t'attendent ton nouveau chéquier et tes nouvelles cartes de crédit. Tu n'as désormais plus accès à mes comptes bancaires, et je ne reviendrai pas là-dessus.

Il y eut un claquement de porte, suivi de bruits de

verre et autres matériaux brisés : Karina se vengeait sur les objets en pleurant de rage. Elle était dans une telle fureur que Marguerite la crut sur le point d'abattre les murs. Puis un grondement de fauve furieux s'éleva, resta suspendu un long moment dans l'air avant de s'éteindre.

Ce silence était presque plus inquiétant que le grondement.

Marguerite tremblait de peur. Et si Karina ouvrait la penderie pour s'en prendre aux vêtements de son compagnon ?

Elle n'en fit rien.

Elle téléphona.

— Grayson ? C'est moi. Je te crois, maintenant. Aristote a complètement perdu l'esprit. Je suis de retour en ville. Y a-t-il un endroit où nous pourrions nous rencontrer et discuter de ce qu'il convient de faire ?

Le calme qu'affichait la mère de Wren au téléphone étonna Marguerite. Il était difficile d'imaginer que la même femme, quelques instants auparavant, avait saccagé la chambre.

Pauvre Aristote, qui avait supporté pendant tant d'année une créature aussi venimeuse !

— Oui, je sais où c'est, Grayson. 15 heures ? Entendu. Rendez-vous là-bas.

Karina raccrocha et sortit de la pièce.

Eccœurée par tant de cruauté, Marguerite se tourna vers Wren.

— En tout cas, maintenant, tu es certain que ton père t'aimait.

— C'est ça qui me fait le plus mal. Je n'arrête pas de me dire que s'il avait vécu, mon existence aurait été tellement différente...

Marguerite le serra dans ses bras.

— Je comprends. J'ai longtemps détesté ma mère de m'avoir laissée seule... Au moins, tu peux te dire que ton père n'a pas choisi de t'abandonner.

les yeux assombris par le chagrin de Wren s'illuminèrent.

— Non, il n'a rien choisi... Merci, Maggie. Pour tout.

— Merci ? Mais pourquoi ?

— Tu m'as poussé à revenir ici, à réagir au lieu de subir et de rester la victime de ce qui est arrivé à mes parents... Tu avais raison. Il y a davantage d'humain en moi que je ne le pensais. Je veux me venger, et je ne partirai pas tant que je ne l'aurai pas fait !

— OK. Comment procédons-nous ?

Un tic faisait tressaillir la mâchoire de Wren. La colère bouillait en lui.

— D'abord, nous devons veiller à ne rien altérer dans

cette période temporelle. Il faut à tout prix que nous restions cachés de tous. Personne ne doit, dans le futur, se rappeler nous avoir vus. Ensuite, il faut que je prenne garde à ne pas me rencontrer moi-même.

— Oh, j'y suis. Cela créerait une grave anomalie.

— Oui, et je n'existerais plus. Mais il y a peu de chances que cela se produise. A ce m o m e n t du passé

j'étais confiné dans ma chambre, au premier étage.

Il ouvrit la porte de la penderie et jeta un coup d'œil dans la pièce.

— Personne.

— Quel est ton plan? s'enquit Marguerite alors qu'il sortaient du placard.

— Suivre ma mère. Elle s'apprête à aller retrouve:

Grayson, et je parie que c'est maintenant qu'ils vont fomenter l'assassinat de mon père.

— Logique. Bon, alors ? Que faisons-nous ?

La jeune fille émit un hoquet de surprise lorsqu'elle se découvrit soudain habillée d'un chemisier rouge à manches bouffantes et d'une jupe beige. Exactement le genre de vêtements que portait sa mère vingt ans plus tôt, quand elle n'était qu'une enfant.

Amusé de la voir si étonnée, Wren se changea aussi en usant de ses pouvoirs. Son choix s'était porté sur un polo Lacoste noir et un jean foncé.

— Il faut que nous ayons l'air d'appartenir à cette époque. La mode a changé, depuis.

— C'est vrai... Mais comment réussis-tu ces tours de passe-passe ?

— Grâce à la magie.

Une magie qui mettait les nerfs de Marguerite à vif.

Ce voyage dans le temps était déjà une expérience assez incroyable sans qu'en prime, elle se retrouve fagotée comme dans les années quatre-vingt ! Il y avait de quoi perdre la tête. Mais peut-être était-elle déjà devenue folle. Peut-être vivait-elle dans un monde d'illusions depuis sa rencontre avec Wren.

Celui-ci se dirigeait vers la porte lorsque le battant s'ouvrit en grand sur un h o m m e qui était sa copie conforme en plus âgé. Il portait un élégant costume

noir et avait les cheveux blonds coupés court.

Le laser menaçant de ses yeux bleus les cloua sur place.

Wren ne savait trop que faire. Il pouvait se téléporter

avec Marguerite hors de la chambre, se cacher dans n'importe quelle partie de la maison ou à l'extérieur, mais où qu'il se réfugie, son père réussirait à le débusquer.

Bon sang, ils s'étaient fait prendre. Ils étaient cuits !

Aristote huma l'air, puis fronça les sourcils.

— Wren? demanda-t-il d'un ton empreint d'incrédulité

Marguerite se rendit compte que Wren était bouleversé. Des émotions contradictoires l'agitaient - la rancune, la colère, mais surtout le regret de n'avoir pu aimer son père alors qu'il l'aurait tant voulu.

— Mon fils... C'est bien toi, n'est-ce pas? Tu viens du futur?

Inutile de mentir. Son père était trop intelligent pour n'avoir pas tout saisi en un éclair.

Et c'était catastrophique. Les choses ne devaient pas se passer ainsi. Les voyages dans le temps étaient soumis à des règles très strictes. Wren ne les connaissait pas bien, mais il se doutait qu'elles lui interdisaient de se retrouver face à son père.

— Oui, père, c'est moi, répondit-il en soupirant.

— Pourquoi es-tu ici ? Tu n'es pas censé y être, n'est-ce pas ?

Wren ne répondit pas tout de suite. Les secondes s'égrenaient, et rien de spécial ne se passait. Il continuait à exister.

— Euh... non... Enfin, je ne sais pas, père. Dans la mesure où je ne suis pas mort... Oh, je suis en pleine confusion. J'aurais dû mourir quand tu es entré ?

— Bon sang, mon fils, tu n'es donc toujours pas en possession de tous tes pouvoirs ? lança Aristote d'un ton exaspéré.

La colère de Wren, qui s'était apaisée, se ranima. De quel droit son père le jugeait-il ? Le traitait-il d'incompétent ?

Il n'était plus un gosse ! Il était un adulte tout à fait capable de se débrouiller seul, et cela lui était insupportable que son père ne l'admette pas.

— Je pourrais t'anéantir sans ciller, vieil homme !

Tout à coup, une lueur de fierté brilla dans les yeux d'Aristote. Un léger sourire se dessina sur ses lèvres.

— Tu ne pratiques guère les voyages dans le temps hein?

— Non, avoua Wren. On m'a dit il y a longtemps que je n'avais pas intérêt à apprendre à le faire.

— Pourquoi ?

— Il a été élevé au *Sanctuaire*, intervint Marguerite

pressée d'en venir au cœur du sujet, et aujourd'hui, il y a beaucoup de gens qui veulent sa mort.

Wren adressa à la jeune fille un regard de reproche

Il avait peur que son père interprète mal ses paroles.

— Je ne me suis jamais dérobé quand il a fallu que je me batte, père !

— Ça, j'en suis témoin ! renchérit Marguerite. Il se battrait contre son propre reflet si cela devait prouver sa bravoure !

Wren ne releva pas et continua à l'adresse de son père :

— Je ne suis pas idiot. Je n'ai jamais rendu les choses faciles à quiconque. Surtout pas à mes ennemis.

C'était indéniable, maintenant : le visage d'Aristote rayonnait de fierté.

— Bien, m o n fils, très bien. Je suis heureux d'apprendre qu'ils ne t'ont pas encore tué.

— Et ils ne le tueront pas ! s'exclama Marguerite.

— Est-elle ta compagne, mon fils ?

Wren regarda sa paume vierge de toute marque.

— Pas exactement... mais nous sommes en bonne voie.

Aristote rit, puis h u m a de nouveau l'air.

— Elle est humaine.

— Cela te pose un problème ? demanda Wren en passant un bras autour des épaules de Marguerite.

— Pas le moins du monde. Ma mère était humaine.

Wren crut que ses oreilles lui jouaient des tours. Sa grand-mère, une humaine ? C'était impossible.

Il avait sursauté si vivement que Marguerite comprit qu' Aristote venait de révéler là un secret.

— Père, peux-tu répéter ?

Aristote alla fermer à clé la porte de la chambre, puis revint vers Wren et Marguerite.

— Tu as très bien entendu, mon fils. Nous ne mentionnions ce détail que dans le cercle très restreint de la famille, mais il est authentique : ma mère était un tigre arcadien.

Les traits d'Aristote affichaient tout à coup une infinie douceur.

— Quelle femme c'était ! Un tempérament de feu, de l'esprit... J'aurais tant aimé que les Parques m'unissent à une humaine et non à cette garce avec laquelle je t'ai engendré...

Marguerite sentit Wren frissonner et s'en désola. Le pauvre ! Il passait vraiment des moments difficiles.

Mais il était venu dans le passé pour obtenir des réponses, et il devait les entendre, si cruelles soient-elles.

— Je tiens à ce que tu saches que je ne regrette pas que tu sois venu au monde, mon fils. Et que je ne l'ai jamais regretté.

Aristote posa la main sur l'épaule de Wren. Son expression se modifia de nouveau, devenant triste et nostalgique.

— Si mes déductions sont correctes, ta présence ici n'a qu'une raison d'être : dans le futur d'où tu viens, je ne suis plus de ce monde.

— Non, père.

Aristote laissa retomber sa main et soupira.

— Est-ce que... je me suis bien comporté avec toi, à la fin ?

— Quel jour sommes-nous ?

— Le 5 août 1981.

— Quoi ? s'écria Marguerite. Mais je dois naître demain à midi ! Mon Dieu, nous sommes en plein délire.

— Mais non, mademoiselle, assura Aristote. Dans notre monde, tout est normal. Vous vous habituerez vite à ces étrangetés.

— Dans trois jours, dit Wren en serrant Marguerite contre lui, je serai enfermé dans le coffre d'une voiture qui m'emmènera à La Nouvelle-Orléans.

Aristote ouvrit la bouche, puis la referma, comme s'il était incapable de prononcer le moindre mot. Sur son visage, on lisait la peur qu'avait fait naître en lui l'imminence de sa mort.

Marguerite ne pouvait rien imaginer de pire que de connaître l'heure de sa propre fin. Pauvre homme, en proie aux regrets, qui devait faire le bilan de sa vie et n'y voir que des échecs.

— Je suppose que c'est moi qui t'ai envoyé à La Nouvelle-Orléans, mon fils ?

— Non.

Aristote se laissa tomber lourdement au bord du lit.

Il était l'image même du désespoir.

— Il ne me reste donc que trois jours à vivre...

— Tu ne devrais pas le savoir, père.

— Je crois que si, au contraire. Je pense que tu étais destiné à revenir ici et à me retrouver.

— Wren, attends, dit Marguerite. Te rappelles-tu ce que tu m'as raconté ? Que tu avais rencontré un homme, au milieu des bois, après t' être enfui ? Cet homme t'a pris dans sa voiture et conduit au *Sanctuaire*. Il savait qui et ce que tu étais. Il n'était pas là par hasard. Comment expliques-tu ça ?

La perplexité se peignit sur les traits de Wren.

— Mon fils, pourquoi n'es-tu pas allé chercher protection auprès de Grayson ? Il est ton tuteur.

Wren secoua la tête.

— Non. C'est Bill Laurens qui a été mon tuteur jusqu'à ce que je sois adulte et capable de me débrouiller seul.

— Mais Bill n'est qu'un gamin !

— C' est un homme, maintenant, et pour des raisons que j' ignore, tu as fait de lui mon tuteur. C'est lui qui a

veillé à ce que je sois bien entraîné, que j'apprenne à maîtriser mes pouvoirs et que je sois en sécurité tant que j' étais jeune et vulnérable. Mais j'ignore à partir de quel moment il a assumé cette charge. Avant Bill, quelqu'un d'autre s'est occupé de moi. Je ne sais pas qui, mais il est impossible que ce soit Grayson.

— Monsieur Tigarian, Grayson est celui qui vous a fait tuer, intervint Marguerite. Et il aurait aussi éliminé

Wren si Bill Laurens n'avait pas été son tuteur.

Aristote secoua la tête d'un air écoeuré, puis se remit debout.

— Quel lamentable gâchis... J'ai toujours su que Grayson était un foutu salaud.

Il se mit à arpenter la chambre, les poings serrés, les mâchoires crispées.

— J'aurais dû l'abattre ! J'aurais dû !

Il s'arrêta devant son fils, poussa un grognement, puis recommença à faire les cent pas. Marguerite avait l'impression de voir un tigre dans une cage, prêt à arracher le bras de quiconque serait assez fou pour le passer entre les barreaux.

— Qui dirige ma société depuis ma mort ?

— Aloysius Grant.

— Pouah ! C'est un incompetent absolu !

— Peut-être, mais c'est un visionnaire. Au cours des

vingt ans qui vont suivre ta mort, il va faire de ta société

le numéro deux mondial après Microsoft.

Incrédule, Aristote s'immobilisa.

— Microsoft ? Ne me dis pas que ce jeunot de la côte

Ouest a réussi à mettre son projet sur pied ?

— Oh que si, assura Marguerite en riant. Bill Gates a

sacrément changé le monde. Ce n'est plus celui que

vous connaissez aujourd'hui.

— Et merde ! Voilà ce qui arrive quand on meurt

avant son heure ! Un pékin se pointe et récolte les fruits

des graines que vous avez semées au cours de votre vie entière ! Ce n'est pas juste.

— Ne t'en fais pas, père. Ton entreprise reste toujours la meilleure... Elle arrive à peine un cran en dessous de celle de Gates. Il y a l'Internet, les téléphones cellulaires...

— Pas *mon* entreprise, fils. *Ton* entreprise ! Attends L'Internet ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— En résumé, disons que c'est de l'argent, dit Ma

guerite. Beaucoup, beaucoup d'argent pour Tigarian

Technologies.

Aristote sourit.

— Ça me va. J'aime l'argent. Je l'ai toujours aimé. Il ne vous trahit pas, lui ! Et si personne ne vous le vole il reste où on le met. Et puis, c'est une fabuleuse protection. Quand on est riche, on est à l'abri des attaques

du monde extérieur.

Il m a r q u a une pause, le temps d'un soupir, puis ajouta :

— Au lieu de me méfier du monde extérieur, j'aurai;

mieux fait de surveiller ma famille.

Il reprit ses allers-retours dans la pièce.

— Récapitulons. Si j'ai bien compris, il ne me reste que trois jours pour tout mettre en ordre. Mais... je ne comprends pas pourquoi vous êtes venus, tous les deux

— Nous sommes pourchassés, dit Marguerite.

— Pourquoi ? Et par qui ?

— Grayson cherche à finir ce qu'il a commencé

répondit Wren. Il veut ma m o r t ; comme ça, son fils

Zack et lui pourront prendre les rênes de l'entreprise.

— Pour ça, il faudrait d'abord qu'ils passent sur mon

cadavre ! Mais... Oh, nom d'un chien, je suis un cadavre

en 2004 !

Marguerite vint à la hauteur d'Aristote et marcha

avec lui.

— Ils ont réussi à faire endosser à Wren la responsa-

bilité de votre assassinat et de celui de votre femme.

Les sourcils d'Aristote se haussèrent si haut sur son

front qu'ils rejoignirent presque ses cheveux.

— Quoi ? Karina est morte aussi ?

— Oui, mais elle t'a d'abord tué, père.

Aristote fronça le nez comme s'il humait une odeur

répugnante.

— Comment diable cette garce s'y est-elle prise pour

me tuer ? Je ne vois vraiment pas de quelle façon elle y est parvenue.

— Elle avait l'aide de son amant, monsieur Tigarian.

— Quoi ? Ce merdeux de léopard qui tête encore sa

mère. Mais il n'est même pas foutu de lacer ses chaussures tout seul ! Je n'y comprends rien. C'est une histoire de fous.

— Je me rappelle ce qui s'est passé, père. J'étais dans

ma chambre et j'ai entendu un grand bruit provenant

de cette pièce. Je suis venu voir et je t'ai trouvé mort.

Ma mère était dans une autre pièce, en train de rire avec son amant.

— Incroyable. Mais, et elle, qui l'a assassinée ?

— Je parierais sur Grayson, mais je n'en suis pas certain. Quand j'ai repris connaissance après que l'amant m'a attaqué, elle gisait, morte, et l'amant aussi. Je n'ai donc rien vu.

Aristote se passa la main sur le visage en un geste de

lassitude. Lorsqu'il leva les yeux vers Wren, son regard trahissait une profonde tristesse.

— Je regrette tellement de n'avoir pas été proche de

toi mon fils. Je n'aurais pas dû te délaisser.

Marguerite percevait l'effet que produisaient ces mots

sur Wren. Elle était heureuse qu'ils aient fait ce voyage

dans le passé. Ainsi, il avait pu les entendre, ces paroles

qui lui allaient droit au cœur.

— Ne t'inquiète pas, père, ça va.

— Non, ça ne va pas. J'ai passé mon existence à faire

grandir mon entreprise, et je ne suis plus là pour voir à

quel point elle a crû et embelli. Quant à toi, tu dois me

détester...

— Je ne t'ai jamais détesté, père. Enfin, pas vraiment.

Aristote donna une brève mais affectueuse accolade à son fils. Marguerite distingua des larmes dans les yeux de Wren lorsque son père lui tapota le dos.

— Je t'aime, fils. Je suis navré d'avoir dit et fait des

choses qui t'ont blessé.

— Je t'aime aussi, père.

Wren s'écarta et s'éclaircit la gorge.

— Mademoiselle, j'espère que vous prenez bien soins

de mon garçon, dit Aristote à Marguerite.

— J'essaie, fit-elle en souriant, mais il peut se montrer très récalcitrant. Il n'écoute guère ce qu'on lui dit et...

Wren coupa court à ce début de critique.

— Karina a rendez-vous avec Grayson cet après-midi. Pourrais-tu veiller sur Marguerite pendant que je vais voir ce qu'ils tramant, père ?

— Wren...

— Non, Maggie. C'est mieux ainsi. Ce sera plus facile pour moi de les traquer si je suis seul.

— Mon fils, je la protégerai, tu as ma parole.

— Wren !

Il se tourna vers la jeune fille et prit son visage entre ses mains.

— Tout ira bien, Maggie. Sois tranquille. Mais il faut que j'agisse comme je l'entends.

Marguerite voulut insister, mais l'angoisse qu'elle lut dans ses yeux la convainquit : elle devait lui laisser les coudées franches. Elle ne connaissait rien au pistage

Elle l'encombrerait au lieu de l'aider.

— D'accord. Mais ne t'avise pas de me laisser en plan.

ici, hein ? Tu reviendras me chercher ?

— Évidemment, assura Wren en l'embrassant sur la

joue.

Puis il disparut.

— J'ai horreur qu'il fasse ça ! grommela Marguerite

après qu'il se fut évanoui.

— Quant à moi, je suis ravi de constater qu'au moins

il maîtrise bien la téléportation, dit Aristote en riant.

— Il est très doué dans nombre de domaines, monsieur Tigarian. Il réussit des tours fabuleux. Depuis que je le connais, grâce à la magie, il s'est sorti de pas mal de situations critiques... Au fait, je ne me suis pas présentée.

Elle tendit la main.

— Je suis Marguerite Goudeau.

Il serra gentiment la main tendue.

— Je suis vraiment heureux de faire votre connaissance Maggie. Je dois dire que mon fils s'est trouvé une ravissante compagne.

La jeune fille sourit, touchée.

— Monsieur Tigarian, vous n'auriez pas de vieilles photos de Wren, par hasard ? J'aimerais tant voir comment il était, enfant.

— Oh, mais j'ai mieux que ça ! fit Aristote avec un sourire malicieux.

Elle ne comprit ce qu'entendait le père de Wren par là qu'après qu'il l'eut amenée dans une pièce, au fond d'un long couloir.

Il ouvrit la porte, puis recula pour qu'elle entre la première.

La pénombre régnait dans la pièce. Seul un miroir sans tain était éclairé. Et le jeune Wren se tenait derrière.

— Ô m o n Dieu... Ce n'est pas dangereux?

— Non, Marguerite, assura Aristote après avoir fermé la porte et s'être placé à côté de la jeune fille. Wren ne peut ni nous voir, ni nous entendre, ni nous sentir. J'ai fait installer ce procédé il y a bien longtemps pour pouvoir le regarder à son insu.

— Pourquoi ?

— Ah, c'est bien triste... J'ai toujours aimé mon fils, même s'il me repoussait, et je tiens à ce que vous le sachiez, pour le lui dire. Il faut qu'il le comprenne !

Marguerite observait Wren. Apparemment, il était âgé de treize ou quatorze ans. Couché à même le sol, il semblait effrayé et extrêmement vulnérable, avec ses

longs cheveux blonds emmêlés et son corps affreusement maigre. Jamais elle n'aurait imaginé que Wren pu être aussi fragile.

— Comment se fait-il qu'il vous ait repoussé, monsieur Tigarian ?

Il montra le miroir. Wren était complètement nu et paraissait souffrir.

— C'est dans la nature de l'animal de tuer les faibles, les êtres différents. Au cours des vingt-cinq dernière années, la froideur de Karina m'a influencé. J'ai adopté

son point de vue vis-à-vis de notre enfant. Wren était

hybride, ni tigre ni léopard. Vous n'imaginez pas combien, dans notre monde, cela peut être handicapant.

Il s'approcha si près du miroir que Marguerite ne put retenir un sursaut d'effroi : Wren risquait d'entrevoir une ombre derrière la glace !

— J'ai pensé que mon fils souffrait d'une malformation. J'ignorais qu'à la puberté, ce que je prenais pour une tare deviendrait un fabuleux atout. Il est une règle dans notre monde : ceux de notre espèce ne peuvent adopter que deux apparences, humaine ou animale. Il n'y a pas de troisième choix. Or Wren a d'autres possibilités. Il peut être homme, tigre ou encore léopard, et ce de jour comme de nuit. Il n'est pas soumis aux mêmes lois que nous, et c'est extraordinaire. J'avais entendu parler de ce genre d'être protéiforme, mais sans y croire car je n'en avais jamais vu. Mais un jour... j'ai vu mon fils.

Aristote marqua une pause, au cours de laquelle il

regarda l'adolescent, puis reprit :

— A l'âge qu'il a maintenant, il ne devrait pas lui être possible de prendre forme humaine avant la tombée du jour. Pour un Katagaria, c'est très difficile d'être un homme pendant la journée. J'y parviens parce que ma mère était humaine, et j'arrive à garder cette apparence plus longtemps que la plupart de mes semblables. Mais que Wren réussisse à être un homme en plein jour à vingt-cinq ans est inouï !

Marguerite écoutait les explications d'Aristote, mais elle était au supplice : le jeune Wren paraissait tellement souffrir !

— Nous devrions l'aider, monsieur Tigarian. On dirait qu'il va très mal.

— Il n'y a rien que nous puissions faire.

— Mais...

— Attendez et regardez.

Il la laissa seule dans la pièce pour entrer dans la chambre de Wren.

En entendant tourner la poignée, l'adolescent se changea aussitôt en tigre. Et gronda dès que son père avança vers lui.

— Tout doux, Wren... Viens ici.

Aristote s'était accroupi, une posture susceptible de calmer un animal effrayé ou en colère. Wren recula en dardant sur son père des yeux pleins de méfiance. Aristote continua de s'avancer, et Wren se réfugia dans un coin de la pièce. Aristote fit encore quelques pas, et lorsqu'il fut à sa portée, Wren lança une patte vers lui, toutes griffes dehors. Aristote bondit prestement en arrière.

Marguerite voyait la déception sur les traits d'Aristote. Celui-ci tenta plusieurs nouvelles approches, qui se soldèrent toutes par le même résultat : Wren essaya

de le déchiqueter.

Aristote renonça enfin et revint auprès de Marguerite. A la seconde où il fut seul, Wren reprit apparence humaine.

Le prodige éberlua Marguerite.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez lui, monsieur Tigarian ?

— Il ne sait ni marcher ni parler comme un humain. Il est exactement comme un bébé. Tout ce que vous avez appris dans votre prime enfance, il doit l'apprendre maintenant, alors qu'il n'est pas loin de l'âge adulte. S'il m'acceptait, ce serait tellement plus facile de

l'entraîner, de l'éduquer...

Mais Karina et moi l'avons laissé trop longtemps livré à lui-même, sans contacte avec quiconque. Il est devenu sauvage. Il griffe tous ceux qui osent s'aventurer dans sa chambre.

Marguerite aurait donné n'importe quoi pour entrer dans cette pièce, mais elle savait que c'eût été une erreur. Elle aurait altéré le passé et, de ce fait, l'avenir aussi.

— M'accorderiez-vous une faveur, Marguerite ?

— Euh... oui, bien sûr, répondit la jeune fille après une hésitation.

— Dites à Wren que si j'avais le pouvoir de modifier le passé, je le garderais auprès de moi et je ne l'enfermerais plus jamais.

Seigneur, quel tragique message il la chargeait de communiquer...

— C'est trop cruel que vous puissiez voyager dans le temps mais pas changer l'évolution des événements.

— Oui, c'est cruel, et c'est pour cela que peu d'entre nous font ce genre de voyage. Il est difficile de résister à la tentation d'influer sur le cours des choses. Ceux qui ont cédé à cette tentation...

— ... ont fait empirer ce qui allait déjà mal, n'est-ce pas ?

— Exactement.

Wren rampait à travers la pièce en direction d'un autre coin. Il tremblait de tout son corps; ses lèvres;

bougeaient comme s'il s'efforçait de former des mots, il ressemblait au Wren que Marguerite avait rencontré au *Sanctuaire*, solitaire, renfermé sur lui-même... et bou-leversant.

Mais l'homme qu'elle connaissait maintenant était tout autre. Il avait commencé à faire un profond travail sur lui-même, et elle espérait être à l'origine de cette

reconstruction mentale à laquelle il se livrait chaque jour plus intensément.

Aristote poussa un profond soupir en observant les efforts que faisait son fils pour se déplacer.

— Je souhaite que jamais vous ne connaissiez une telle détresse, Marguerite - regarder votre enfant en sachant que vous lui avez fait du mal. Rien que du mal.

Je me rappelle ma mère... Elle se roulait par terre avec moi pour jouer. Cela lui était indifférent que je sois une

bête ou un humain, elle m'adorait sous mes deux apparences. Et elle adorait mon père. Qui aurait imaginé que je ne reproduirais pas ce schéma avec mon propre

fils? Et maintenant... maintenant, il est trop tard pour demander pardon.

— Je crois que vous avez tort, monsieur Tigarian. Je connais Wren. Je sais que ce que vous avez fait quand il était ici l'a aidé bien davantage que vous ne le pensez.

Aristote remercia Marguerite d'un sourire furtif.

— Avant de mourir, il faut que je m'assure que tout

est bien en ordre, afin qu'il ait l'avenir qui est censé l'attendre. Oui, je me dois de lui donner quelque chose.

— Et c'est ?

— Le futur qu'il mérite.

Aimée entra dans la Maison Peltier par la porte de service et poussa un lourd soupir. Cet endroit était bien le dernier où elle avait envie d'être. Mais elle savait bien pourquoi elle devait y revenir.

Sa famille tuerait Fang et tout son clan si elle fuguait avec lui.

Elle se prépara mentalement à ce qui l'attendait tandis qu'elle fermait la porte et se dirigeait vers l'escalier.

À peine eut-elle traversé le vestibule que son frère Dev franchit la porte de la cuisine et vint à sa rencontre. Son regard exprimait le soulagement, mais cela ne dura pas.

Un instant plus tard, il lui fit de colère.

— Alors, te revoilà !

— C'est mon foyer, ici.

— À ta place, j'en chercherais un autre ! fit Dev d'un ton glacial.

— Pourquoi ? Je suis expulsée ?

— Non, mais prends garde à toi. Tu as fait ton choix, et ce n'est pas le bon.

— Laisse-nous, Dev !

Nicolette Peltier venait d'apparaître en haut de l'escalier. L'autorité qui perçait dans sa voix fit frémir

Aimée. Sans discuter, Dev réintégra la cuisine.

Aimée se téléporta à l'étage, à côté de sa mère.

— Ne songe même pas à me frapper, maman. Je ne suis pas d'humeur à supporter tes coups. Je te les rendrais !

Nicolette darda sur elle des yeux brûlants de fureur.

— Tu nous sacrifierais tous pour Wren Tigarian, un orphelin hybride sans clan derrière lui ?

— Jamais. Mais je ne peux pas rester sans réaction

quand un innocent est condamné pour un crime qu'il n'a pas commis ! Ne vois-tu pas clair dans ce mensonge, maman ? Ne te rends-tu pas compte que tout est faux ?

Je connais Wren ! Je parle avec lui ! Il n'est un danger que pour lui-même !

Le visage de Nicolette resta fermé et courroucé, mais Aimée savait que sa mère était loin d'être stupide. Nicolette avait compris, de même qu'Aubert, qu'elle était partie avec Fang de son plein gré pour aider Wren.

— Tu nous trahis, Aimée.

— Si c'est vous trahir que faire ce que j'estime juste, alors, oui, je suppose que je vous trahis. Que comptes-tu faire maintenant, m a m a n ? Me tuer ?

Un long grondement monta de la poitrine de Nicolette, mais Aimée ne recula pas d'un pas. L'air sembla soudain chargé d'électricité.

Un bruit en provenance de la chambre de Wren brisa la tension de l'instant.

Nicolette, Aimée sur ses talons, se rua vers la chambre et ouvrit la porte à la volée. À l'odeur, Aimée sut qu'il y avait un tigre. Sous la forme d'un homme blond. Mais ce n'était pas Wren.

— Que fais-tu ici, Zack ? demanda Nicolette.

Le tigre-garou sourit tout en ouvrant un tiroir.

— Ce fumier de Wren nous a échappé. J'ai besoin d'un truc qui porte son odeur pour le faire sentir aux Stratis.

Aimée écarquilla les yeux, effondrée: les Stratis étaient l'élite des soldats katagarias. Ils étaient entraînés à chasser et tuer. Ses frères Zare et Dev, de même que son père, étaient des guerriers stratis.

— Tu ne prendras rien qui lui appartienne, Zack ! cria Nicolette, à la grande surprise d'Aimée. Sors de cette maison.

Zack resta sourd à l'ordre. Il ouvrit un autre tiroir que Nicolette referma avec fracas en se servant de ses pouvoirs télékinésiques.

— Je t'ai dit de partir !

Le tigre avança droit sur elle, menaçant.

— Ne m'emmerde pas, l'ourse ! Tu as autant à perdre dans cette affaire que moi.

— Que veux-tu dire ?

Aimée avait déjà compris.

— C'est toi, m a m a n , qui as dénoncé Wren à l'Omegrion, poussée par Zack. Or il a menti.

— Ne sois pas aussi stupide, petite, lança Nicolette à sa fille. Je suis capable de flairer l'odeur du mensonge

— Non, maman. Pas si l'animal qui le profère a une longue pratique de la tromperie. Zack peut aisément masquer l'odeur de ses mensonges.

Zack fit un pas vers Aimée, mais Nicolette le bloqua sur place.

— Sois honnête, Zack ! Aimée dit-elle vrai ?

Zack répondit à la question de Nicolette p a r une

autre :

— Et toi ? Penses-tu vraiment que Wren soit devenu fou ? Tu es prête à le jurer ? Allons ! Tu voulais simple ment qu'il quitte *Le Sanctuaire*, et pour cela tu as saute

sur le premier prétexte valable pour te débarrasser de

lui. Reconnais-le, Nicolette, tu aimerais que seul ton clan demeure entre ces murs. Ça te met en rogne de devoir être sympa avec les autres Garous !

Nicolette grogna. Zack plissa les yeux.

— Si Savitar apprend un jour la vérité, il viendra vous

faire un sacré sort, à toi et à tes petits. Il ne restera

même plus un moellon de ton si précieux *Sanctuaire* !

Nicolette projeta violemment Zack contre un mur. Le

choc fit trembler la maison, mais Zack ne parut pas

le moins du monde troublé. Il se mit même à rire.

— Que fais-tu des règles du *Sanctuaire*, Nicolette ? Ceux qui y vivent ne doivent-ils pas respecter un pacte de non-agression ?

Aimée retint sa mère, qui allait de nouveau frapper le tigre

— Va-t'en, Zack, ordonna Aimée. Parce que si je lâche

maman, on ne retrouvera de toi que des morceaux de chair épars ! Tu n'auras plus à te soucier de Savitar ou quoi que ce soit d'autre, crois-moi.

— Quelle sottise vous vous apprêtez à commettre, les

ourses! Je rectifie ce que j'ai dit tout à l'heure: vous avez bien plus à perdre que moi. Alors, donnez-moi ce dont j'ai besoin pour protéger nos arrières !

Ce fut au tour de Nicolette de rire.

— Es-tu idiot, Zack ? Wren n'a rien laissé derrière lui

qui porte son odeur, voyons ! Regarde autour de toi : il

n'y a pas un seul truc personnel, ici. Quand il retire un

vêtement, soit il le lave immédiatement, soit il le détruit,

il est même assez malin pour garder un singe auprès de lui de façon à camoufler son odeur sous la sienne. Tu n'arriveras jamais à retrouver sa trace. Regarde la réalité en face : Wren est plus intelligent que tu ne le seras jamais, même si ton père te refileait son cerveau et l'ajoutait au tien !

Tout à coup, Aimée fut très impressionnée par la

sagacité de sa mère. Jamais elle n'avait compris pourquoi Wren était arrivé au *Sanctuaire* avec Marvin. Apparemment, sa mère, elle, avait saisi depuis longtemps.

Les narines de Zack frémissaient sous l'effet de la

colère.

— Ne te fais pas d'illusions, l'ourse ! Rien n'est fini.

— Peut-être pas. Mais si tu t'avises de pointer de nouveau ton vilain museau au *Sanctuaire*, règles ou pas règles, je te tue.

Zack disparut.

La tension qui régnait dans la chambre baissa de plusieurs crans.

— Aimée, contacte ton loup et rapporte-lui ce qui

vient de se passer. Je suis sûre qu'il sait où est Wren. Il pourra le prévenir. Lui raconter que Zack est aux abois, acculé et donc capable de n'importe quoi.

Le subit revirement de sa mère perturbait Aimée.

— Je ne te suis pas, maman. Pourquoi es-tu si compréhensive, tout à coup ? Excuse-moi, je ne veux pas t'offenser, mais ça me fait peur.

— Ma fille, je n'aime pas Wren, et tu le sais. Mais

je respecte le prédateur en lui, et ça m'écœure que l'un

de ses semblables joue les manipulateurs. Je m'en veux

d'avoir été aussi aveugle : j'aurais dû interroger Zack

pour savoir pourquoi son père et lui appelaient conti-

nuellement pour demander si Wren était bien ici, et

à dater du jour où il a été amené au *Sanctuaire*. Ces

deux-là ont planté les graines du doute dans mon esprit et elles ont poussé et prospéré. J'en suis venue à voir ce qu'ils voulaient que je voie. Bon sang, je n'arrive pas

me faire à l'idée que j'aie pu être aussi stupide !

Nicolette s'interrompit et posa sur sa fille un regard qui n'était plus que douceur.

— Je dois t'accorder ça, petite : tu ne t'es pas fait leurrer, toi. À moi maintenant de réparer les dégâts avant que la colère de Savitar nous tombe dessus comme

foudre. Allez, file. Préviens ton loup et ceux de son clan. Il t'écouteront.

— Que vas-tu faire, m a m a n ?

— Parler à tes frères et à ton père. J'ai bien peur qu'une catastrophe se prépare, et je tiens à ce qu'ils soient tous prêts.

Aimée fit un pas vers la porte, puis s'arrêta.

— Je t'aime, maman.

— Moi aussi, petite. Maintenant, va, et occupons

nous de réparer les dommages de notre mieux.

Sous son apparence de tigre, Wren observait sa mère

assise sur un banc à Central Park. Par chance, il y avait

foule, ce qui allait lui permettre de noyer son odeur

parmi celle des autres badauds, et de se fondre dans les

fouffés. Caché au plus profond d'un épais buisson, il se

transforma en homme aux cheveux noirs, en jean et tee shirt, les yeux dissimulés derrière des lunettes de soleil.

Peut-être aurait-il pu rester blond, mais il aurait alors

trop ressemblé à son père, ce qu'il tenait à éviter.

Karina fouillait dans son sac à la recherche de quelque

chose. Indiscutablement, elle était belle, en femme. Et

élégante : avec son tailleur blanc strict, ses gants de

même couleur, son chemisier de soie rouge, elle était

vraiment à son avantage. Des hommes s'arrêtaient et ten-

taient leur chance, essayant d'échanger quelques mots

avec elle. Elle se débarrassait d'eux en leur lançant une

ou deux remarques acérées.

Pour un animal, elle possédait remarquablement le

langage humain. Sa langue était une arme aussi redoutable que ses griffes.

Elle émasculait, au figuré, un nouveau prétendant quand l'oncle de Wren arriva. Avec son costume bleu à fines rayures, Grayson était l'équivalent masculin de Karina. Ensemble, ils avaient l'air d'un couple sorti de la liste des cinq cents personnes les plus influentes du pays.

Grayson s'assit à l'autre bout du banc, ménageant une distance de sécurité entre Karina et lui. Il n'écartait donc pas la possibilité qu'elle lui saute dessus sans prévenir... C'était sage de sa part.

Wren inclina la tête pour ne pas manquer un seul mot de l'entretien qui allait suivre.

— Alors ? Que se passe-t-il ?

— Le tigre a perdu l'esprit, dit Karina. Tu avais raison il a passé son temps avec son fils pendant mon absence.

— Je t'avais pourtant dit d'empoisonner le petit avant de partir!

— Grayson, Aristote aurait tout compris. Nous ne sommes pas dans les meilleurs termes depuis vingt-cinq ans tous les deux. Mieux valait donc que je laisse l'hybride en vie.

Wren serra les mâchoires. Même maintenant, tant d'années après, cela lui faisait mal d'entendre sa mère avouer qu'elle avait souhaité sa mort.

— Il me coupe les vivres, Grayson ! Il m'a donné une minuscule mesure dans le New Jersey, des cartes de crédit à plafond extrêmement bas... Il me laisse sans rien.

Une étincelle se mit à pétiller dans les yeux de Grayson. On eût dit que la fureur de Karina l'amusait.

— Je t'avais prévenue. Il ne fallait pas lui jeter à la figure que tu avais un amant. Mon frère est une bête très fière. Tu as de la chance qu'il ne vous ait pas tué tous les deux.

— Ah, j'aurais bien aimé voir ça ! Je te garantis que je suis de taille à tenir tête à n'importe quel tigre.

Grayson eut l'air d'en douter.

— Karina, peut-être serait-il bon que tu ne sois pas aussi arrogante. Tu sais que les tigres sont capable d'égorger les léopards.

— Tu rêves ! Cela mis à part, je veux mettre un terme à cette relation. Tant que le tigre sera en vie, je ne pourrai pas prendre de compagnon parmi ceux de mon espèce.

— Je te croyais amoureuse d'Ari.

— Amoureuse ? Es-tu idiot ? L'amour, c'est un sentiment humain !

Elle retira le gant blanc de sa main droite et montre sa paume à Grayson.

— Je ne me suis accouplée avec lui qu'à cause de ça

La marque ! Quand on l'a, on doit s'unir. Mais chez les Katagarias, cela ne signifie pas «aimer». Aimes-tu ta compagne ?

— Elle me satisfait.

Le regard de Karina se fit lointain, comme si elle se

rappelait soudain quelque chose de très ancien. Tout à coup, elle avait l'air triste.

— Moi aussi, j'ai été satisfaite, autrefois, souffla-t-elle.

Puis ses traits retrouvèrent leur dureté.

— Oui, je l'ai été, jusqu'à ce que je découvre ce que notre union avait engendré. Je suis la dernière survivante de mon espèce ! Si je ne puis mettre au monde des

léopards des neiges, qu'au moins je puisse donner

naissance à de simples léopards ! Pas à des monstres hybrides !

— «Oh, merci, maman...» songea Wren avec amertume.

Qu' elle lui laisse seulement la possibilité de lui montrer

de quoi le monstre hybride était capable... Elle ne serait

pas déçue !

Et elle n'aurait guère le loisir de s'étonner: il l'aurait

égorgée avant qu'elle ait eu le temps de compter jusqu'à

deux. Il serait si rapide qu'elle ne pourrait même pas se

défendre.

Grayson croisa les bras sur sa poitrine, puis s'exprima

d'un ton calme, égal, comme s'il parlait de la pluie et du

beau temps et non du sort de Wren et d'Aristote.

Tant de nonchalance donna envie à Wren de les tuer

tous les deux sur-le-champ.

— Tu sais ce qu'il te reste à faire, Karina.

— Ce n'est plus si simple, maintenant. Le tigre a fait

un testament en faveur de l'hybride. Si je tente quoi que ce soit, non content de me jeter dehors dans la seconde, il me privera même de cette minable maison dans le New Jersey et des ridicules cartes de crédit plafonnées !

Je serai sans ressources, et à la rue !

— En quoi la volonté d'un tigre peut-elle impressionner un léopard, Karina ?

— Réfléchis un peu ! L'habitat naturel des léopards des

neiges se rétrécit chaque jour davantage. Au moins, sous mon apparence humaine, je peux me ménager un refuge où reprendre mon apparence originelle quand je le

désire. Or, pour cela, j'ai besoin d'argent. Tu veux à tout

prix le contrôle de Tigarian Tech, mais Aristote se méfie

trop de toi. Jamais il ne prendra le risque de te tourner le dos: il sait que tu le poignarderais. Alors, voilà ce que je propose : je tue Aristote et le mutant, et tu me donnes

des parts de Tigarian Tech.

— Et si je refuse ?

— Je tente ma chance avec le mutant.

Oh, quelle erreur elle aurait commise là ! se dit Wren.

Il haïssait sa mère.

Même tout jeune, il aurait trouvé un moyen de lui faire regretter d'avoir joué la c a r t e Wren.

— Mmm, fit Grayson après un temps. J'accepte.

Évidemment, songea Wren. Il n'était pas surpris.

D'autant moins qu'il connaissait la suite de l'histoire.

— Très bien, Grayson, mais n'oublie pas que je ne te fais pas confiance. J'exige des garanties.

— De quoi s'agit-il, Karina ?

— Je veux que tu mettes à mon nom un gros paquet

d'actions, de façon que je sois actionnaire majoritaire

et que tu transfères un million de dollars sur mon compte bancaire. Tant que je n'aurai pas ça, je ne fera rien contre le tigre.

Wren se rendit compte que son oncle encaissait mal le choc. On aurait dit qu'il avait reçu un boulet de canon dans l'estomac. À l'évidence, il faisait appel à toute sa volonté pour ne pas se transformer en tigre et déchiqueter Karina.

— De combien de temps est-ce que je dispose pour agir ?

— Très peu. Je connais Aristote. Je dois déjà être ban-

nie de la maison. Mais il m'a dit qu'il aimerait que je

regarde le mutant avant de partir. J'ai feint d'être inté-

ressée, lui ai assuré que je m'étais calmée et que oui j'aimerais bien le voir. Il m'ouvrira donc la porte, et je pourrai les tuer tous les deux.

Voilà qui plaisait manifestement à Grayson.

— J'ai besoin d'un délai pour réaliser des avoirs afin de te faire ton virement.

— Quarante-huit heures, Grayson.

Karina sortit une carte de son sac et la lui tendit.

— Tiens, voici mes coordonnées bancaires. Dès que

l'argent sera sur ce compte, tu seras beaucoup plus

riche que maintenant.

Sur ces mots, Karina se leva et s'en alla. Wren subit

alors la pire épreuve de son existence : il lui était inter-

dit d'intervenir. Il devait laisser l'histoire se dérouler en

n'en étant que le spectateur, accepter que son père soit assassiné.

Que n'aurait-il donné pour avoir le droit d'abattre sa

mère et son oncle... Il aurait ainsi sauvé son père.

Mais Aristote devait mourir. Si le cours des choses

était modifié, jamais lui, Wren, n'irait à La Nouvelle-

Orléans, et il ne rencontrerait pas Maggie.

Elle n'était pas sa compagne, songea-t-il.

Exact. Comme l'avait fait remarquer Karina à Grayson, ceux de leur espèce n'éprouvaient pas d'amour. Aimer était l'apanage des humains.

Dans ce cas, pourquoi éprouvait-il des sentiments

aussi forts pour Maggie ? Il ne rêvait que d'être auprès

d'elle, alors qu'il n'avait rien à lui offrir.

Le dilemme se présentait ainsi : son père ou Maggie.

Il pouvait sauver son père, altérer le futur, et donc

perdre Maggie.

Que faire ?

Rien. Car s'il intervenait, l'avenir de trop d'autres êtres serait bouleversé. Celui de Vane, par exemple. Un an et demi plus tôt, le loup-garou avait failli être tué par l'un des membres de son clan. Wren avait pu arrêter le meurtrier à temps.

S'il n'avait pas été là...

Eh bien, Vane serait mort. Changer un seul événement déclencherait une réaction en chaîne. Modifier le cours d'une vie bouleverserait un nombre incalculable d'autres existences.

Un simple friselis dans l'air peut déclencher un ouragan à des centaines de kilomètres.

La théorie du chaos. Le Chasseur de la Nuit Acheron l'avait enseignée à Wren des années auparavant.

Il fallait laisser l'histoire se dérouler.

Les dents serrées, Wren fit demi-tour, regagna l'épais buisson et se téléporta chez son père.

— Restez ici en attendant le retour de Wren, dit Aristote après avoir conduit Marguerite dans une chambre d'amis.

L'estomac de la jeune fille se serra. Être seule avec le père de Wren lui faisait peur. Pourtant, Aristote s'était montré extrêmement gentil.

Il touchait négligemment une petite boîte en porcelaine posée sur une commode.

— Monsieur Tigarian, pensez-vous que Wren va trouver la preuve dont il a besoin ?

— Je l'espère.

Après une pause, il reprit :

— Ma mère m'a toujours dit de me méfier de Grayson. Pour elle, il était trop humain pour être bon.

Marguerite fronça les sourcils.

— Comment ça ?

Aristote cessa de jouer avec la boîte. Il se tourna vers Maggie et s'appuya contre la commode.

— L'une des particularités des animaux, c'est qu'ils ne sont guère jaloux. Grayson, lui, l'a toujours été. Il était l'aîné, moi le plus jeune. Mes parents m'ont eu alors qu'ils étaient déjà vieux. Nous étions une portée de

trois. Les deux autres sont mort-nés, alors ma mère m'a particulièrement choyé. Je me rappelle les regards mauvais que me lançait Grayson. Ma mère avait peur de nous laisser seuls tous les deux. Il n'avait qu'une envie : se débarrasser de moi. Il n'attendait que l'occasion. C'est pour cela que je l'ai écarté de Tigarian Tech il y a longtemps.

Marguerite comprenait les motivations d'Aristote mais ne pouvait s'empêcher de le trouver paranoïaque — D'accord, monsieur Tigarian, mais la jalousie ne transforme pas toujours les gens en criminels, voyons !

— Nous ne parlons pas de « gens », répliqua Aristote en riant. Nous parlons d'animaux ! Dans notre monde le plus fort l'emporte. Vous aimez mon fils, n'est-ce pas ?

— Je...

Marguerite hésita. Puis, après une rapide analyse de ses sentiments, conclut que oui, elle aimait Wren.

Elle le dit à Aristote, qui eut un sourire attendri.

— Un amour humain... Je ne pouvais rêver mieux pour lui. Les animaux protègent ceux qu'ils connaissent, mais ça ne va pas plus loin. Les humains, eux, sont capables de se sacrifier pour les êtres qu'ils aiment.

À peine Aristote s'était-il tu qu'il agrippa Marguerite

à la gorge et la précipita par terre. Elle essaya de crier, mais il l'étouffait. Elle était totalement immobilisée, comme si une force surnaturelle l'avait soudain paralysée.

— Pardonnez-moi, Maggie, lui chuchota Aristote, les yeux dans les yeux. Vous comprendrez plus tard.

En dépit de l'étreinte des doigts puissants sur son cou, elle parvint à hurler quand elle vit Aristote se transformer en tigre.

Il lui mordit l'épaule.

Une douleur térébrante lui coupa le souffle. Un kaléidoscope aux couleurs aveuglantes se mit à tourner sur ses rétines, ses oreilles à bourdonner... Elle suffoquait.

Seigneur, elle était en train de mourir !

Pourquoi ? Mais pourquoi le père de Wren voulait-il la tuer ? Pauvre Wren, qui découvrirait son cadavre à son retour ! Il allait être désespéré.

Vite, il fallait qu'elle trouve une parade, qu'elle réussisse à se défendre.

Ses efforts se révélèrent vains. Aristote avait fait d'elle une poupée de chiffon.

Wren, je suis désolée...

Ce fut là sa dernière pensée. Ensuite, tout devint noir.

Wren se rematérialisa dans la chambre de son père.

Il regarda autour de lui, mais ne vit personne. Puis il

entendit, provenant d'une autre chambre, une chanson : *Le li on est mort ce soir*.

La façon d'Aristote de lui faire savoir où il se trouvait,

en compagnie de Marguerite.

Il ouvrit la porte et scruta le couloir. Non, le jeune

Wren n'était pas là. C'eût d'ailleurs été étonnant, vu qu'il ne sortait pratiquement jamais de la pièce où on le gardait enfermé, mais deux précautions valaient mieux qu'une. Si sa mémoire était bonne, de temps à autre, il lui arrivait de s'aventurer dans la maison durant la nuit à des heures où il était sûr de ne pas tomber sur Aristote. Il évitait de croiser son père, de peur que celui-ci le déteste plus encore pour avoir osé quitter ses quartiers.

Il suivit le couloir jusqu'à la pièce d'où provenait la chanson. Il frappa deux petits coups sur le battant, mais n'obtint pas de réponse. Curieux, ça, songea-t-il.

Sans plus attendre, il ouvrit et sursauta en voyant un grand tigre blanc sur le lit. Puis il crut défaillir d'horreur. Ce tigre portait un parfum... Le p a r f u

m de Mar-
guerite !

Le cœur battant à tout rompre, il s'approcha de

l'énorme bête.

— Père, qu'as-tu fait ? Comment as-tu pu dévorer

Maggie? Elle était tout ce que j'avais au monde ! Sois

maudit !

Fou de rage et de douleur, il se changea en tigre et se

jeta sur la bête, déterminé à tuer son père. Il venait de

bloquer l'animal sur le lit lorsqu'il croisa son regard.

Les yeux... Les yeux du fauve n'étaient pas bleus

mais noisette ! Comme ceux de Marguerite ! Et ils

étaient écarquillés de panique.

Il recula aussi vivement qu'il s'était précipité sur le

fauve et redevint homme. Horrifié par ce qu'il voyait, il tremblait de tout son corps. Ce n'était pas possible.

Aristote lui jouait un sale tour ! Marguerite n'était pas

dans la peau de ce tigre blanc ! Elle était humaine, tota-

lement humaine !

— Bébé... Bébé ? Est-ce toi ?

La bête bougea, se rapprocha du bord du lit. Wren s'y

assit, et aussitôt, l'impressionnante tête aux petites

oreilles pointues se nicha contre son torse. Il posa la

main sur la poitrine du fauve et perçut des battements

de cœur effrénés. Le parfum de Marguerite se faisait de

plus en plus prégnant.

Il prit la bête dans ses bras et la serra.

— Bébé... Ma chérie... Ça va aller, je suis là...

Deux secondes plus tard, ses bras entouraient une femme nue.

Marguerite.

— Wren ! Que m'arrive-t-il ? J'ai peur ! J'ai tellement peur...

— Calme-toi et dis-moi ce qui s'est passé en mon absence.

— Ton père m'a amenée ici. J'ai cru qu'il allait me tuer. Il s'est changé en tigre et m'a attaquée. J'ai perdu connaissance, et quand je me suis réveillée, j'étais... j'étais une bête !

À peine eut-elle prononcé le mot « bête » qu'elle redevint une tigresse.

— Maggie, Maggie, ne perds pas ton sang-froid ! cria

Wren. Pense en humaine, dis-toi que tu es humaine et...

Voilà.

De nouveau, Marguerite était une femme.

— Bien, approuva Wren en se forçant à sourire.

Il ne voulait pas aggraver l'effroi de la jeune fille, aussi s'obligeait-il à dissimuler le sien.

— Reste concentrée sur le fait que tu es une humaine, et tu en seras une.

— Je l'espère, parce que être une tigresse, ça me déplaît vraiment !

— Je comprends. Mais il y a des moments où ce n'est pas désagréable.

— Oui, eh bien, je n'ai pas encore connu ces moments-là !

Il lui caressa les cheveux.

— Je sais. Je me doute que tu te sens mal.

Il tentait de capter les pensées de son père, sans succès. En revanche, aucune de celles de Marguerite ne lui échappait.

— Sais-tu où est allé mon père ?

— Non, mais quand je le reverrai, je te garantis que je me vengerai. C'est moi qui le mordrai. Et salement !

— Je me chargerai de ça. Comment te sens-tu, dans l'immédiat ?

— Vaseuse. As-tu toujours envie de vomir quand tu

passes d'un état à l'autre ?

— Non. Ce petit malaise sera de courte durée, ne t'en fais pas. Fixe un point stable et ça passera.

Elle riva son regard sur les lèvres de Wren.

— Tu as raison, ça aide.

Il attira son visage vers le sien et embrassa la bouche tant chérie. Ses sens s'embrasèrent aussitôt. Ils étaient sur un lit, seuls et...

On frappait à la porte !

D'un claquement de doigts, il fit apparaître des vêtements sur Marguerite. La porte s'ouvrit, et Aristote hésitant, l'air contrit, avança d'un pas dans la pièce.

— Je ne savais pas que tu étais rentré, fils. Je venais prendre des nouvelles de Maggie. Comment va-t-elle ?

Wren sauta sur ses pieds.

— Que lui as-tu fait ? demanda-t-il d'une voix tremblante de fureur.

Aristote se tourna vers la jeune fille.

— Je suis désolé, Maggie. C'est pour votre bien. Vous êtes désormais plus forte. Vous vivrez plus longtemps qu'en tant que simple humaine. Croyez-moi, tout est bien mieux ainsi.

Wren attrapa son père par la gorge et le plaqua contre le mur.

— Que lui as-tu fait ? répéta-t-il.

— Je lui ai donné les pouvoirs de ma mère.

Interloqué, Wren laissa retomber sa main.

— Tu lui as donné quoi ?

— Les pouvoirs de bête de ma mère qui étaient en moi. Elle aussi était humaine, et mon père a fait d'elle une tigresse-garou. Alors, j'ai transmis ses pouvoirs à Maggie. Je me suis dit que je n'en aurais bientôt plus besoin.

— Mais c'est impossible ! Personne ne peut transmettre ses pouvoirs autrement que par le biais de l'hérédité !

— Si, on le peut. Ce n'est pas une pratique courante car peu d'entre nous sont désireux de perdre leurs pouvoirs magiques. Néanmoins, c'est faisable.

— Je n'en crois pas un mot. Je connais un Garou qui

a une humaine pour compagne. Elle n'a aucun pouvoir.

— Parce que ton ami n'a pas partagé les siens avec elle.

— Père, si Vane était en mesure de partager ses pouvoirs avec sa femme, il le ferait sans hésiter.

— Oh ? Tout en sachant que cela impliquerait l'affaiblissement de ses propres dons ?

Mmm. Peut-être pas, conclut Wren après une brève réflexion.

— Comment se fait-il que je n'aie jamais entendu parler de ça, père ?

— Ce n'est pas exactement quelque chose dont on parle ouvertement. Je l'ai appris de ma mère, qui m'a

transmis ses pouvoirs quand elle a su qu'elle allait mourir d'un cancer. J'étais jeune, et elle avait très peur que Grayson me tue. Elle m'a donc rendu assez fort pour

que je sois en mesure de me défendre. Et maintenant, ce cadeau, je l'ai fait à ta compagne.

— Pourquoi n'est-ce pas Wren qui y a eu droit ? s'enquit Marguerite.

— Il n'en avait pas besoin. Ses pouvoirs sont tels qu'il peut se défendre contre n'importe qui. Mais vous...

vous auriez été son talon d'Achille permanent. C'est fini, désormais. Dans quelques jours, vous vous serez habituée à votre nouvel état et vous maîtriserez parfaitement vos forces.

— Mais nous ne sommes pas unis, père !

— Vous le serez, Wren, je le sais.

— Oh, arrête de délirer ! Et regarde donc la réalité en face ! Maggie est la fille d'un sénateur. Comment est-elle censée retrouver le cours normal de son existence, maintenant ?

Wren se rendit compte que, tout à coup, son père n'était plus aussi sûr de lui.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant, fils ?

— Si je m'étais douté que tu t'amuserais à lui transmettre tes dons, je l'aurais fait, bon sang ! Mais même dans mes rêves les plus fous, je n'ai jamais imaginé cela !

— Ça va, Wren, intervint Marguerite. Bon, pour être honnête, je dois préciser que j'aurais bien aimé avoir le

choix... Mais ton père a agi mû par une bonne intention. Tu ne peux pas en vouloir à quelqu'un qui a fait quelque chose par amour.

— Oh que si, je le peux, grommela Wren entre ses dents.

Aristote se raidit.

— Mais ce n'est pas le cas, acheva Wren.

Son père le prit dans ses bras et le serra contre lui.

Marguerite sourit.

— Avant que je me change de nouveau en tigre sans l'avoir voulu, pourrais-je savoir si tu as découvert quoi que ce soit sur le meurtre de ton père, Wren ?

— Oui. Le brillant plan de ma mère consiste à nous tuer, mon père et moi. Ensuite, avec Grayson, elle prendra la tête de Tigarian Tech. Grayson doit verser un million de dollars sur son compte, en guise de garantie. C'est le prix du contrat.

— Oui, mais nous savons qu'elle ne va pas te tuer, objecta Marguerite. Après la mort de ton père, tu...

— Savez-vous à quel point cela me perturbe d'entendre sans arrêt parler de ma mort? coupa Aristote.

— Oh, je suis désolée, monsieur Tigarian. Wren, es-tu certain que nous ne puissions pas sauver ton père ?

— Hélas, oui. Cela altérerait le futur, et les Parques nous puniraient pour l'avoir fait.

— Quand bien même vous me sauveriez de Karina cela ne servirait qu'à retarder un peu l'échéance, précisa Aristote. Les Parques me feraient mourir d'une façon ou d'une autre dans les heures suivantes. Elles trouvent toujours le moyen de remettre les choses en place.

Marguerite était très émue.

— Alors ? Comment allons-nous prouver la culpabilité de Karina et de Grayson?

— Aucune idée, avoua Wren. Ce dépôt d'un million

de dollars sur le compte de ma mère n'aura aucune signification particulière. Je suppose que je pourrais me procurer une copie du virement, mais Grayson niera

avoir payé Karina pour qu'elle commette un assassinat. Il dira qu'il lui a donné cet argent pour une autre raison. Il lui sera d'autant plus facile de mentir que, ne l'oublions pas, mes deux parents seront morts et qu'il

m'accusera de les avoir tués.

— Il faut donc découvrir qui est le meurtrier de ta mère, Wren, et réunir des preuves accablantes.

— Mmm. Serait-il possible que Grayson se soit trouvé dans la maison quand mère est morte, père ?

— Non.

— En es-tu sûr ?

— Sûr et certain. Il y a belle lurette que j'ai fermé définitivement ma porte à Grayson. Wren, concentre-toi... Essaie de te rappeler le moindre détail de ce qui s'est passé la nuit de ma mort.

— Très bien... C'est arrivé à 22 heures. Je m'en souviens parce que j'ai entendu sonner une horloge juste après qu'un choc sourd m'a tiré du sommeil. Je me suis

dit que quelque chose n'allait pas, alors je suis sorti de ma chambre et suis allé dans la tienne. Je t'ai trouvé...

Je t'ai pris dans mes bras...

Wren s'interrompt, le temps de dominer son émotion.

— Puis je les ai entendus rire, reprit-il d'une voix enrouée. Je me suis rué dans leur chambre pour les tuer.

L'amant de ma mère m'a assommé. Quand j'ai repris conscience, la maison brûlait. Je me suis enfui. Je courais à travers les bois au fond du parc quand un homme a surgi et m'a dit qu'il allait me conduire au *Sanctuaire*.

— Qui était-ce ?

— Je l'ignore. Il ne m'a pas donné son nom. Rétrospectivement, je me demande pourquoi je lui ai fait confiance d'emblée. Peut-être parce qu'il avait l'air honnête...

— Décris-le-moi, demanda Marguerite.

— Pff... Il n'y a pas grand-chose à en dire. Il était humain, il sentait l'humain... Il était exceptionnellement grand, avec de longs cheveux bruns, des yeux sombres...

Aristote secoua la tête.

— Je ne connais aucun h o m m e qui corresponde à cette description.

— Vraiment aucun ?

— Non.

— C'est très bizarre, commenta Marguerite. Qui cela pouvait-il bien être ?

— Je n'en sais rien, dit Wren.

Aristote laissa échapper un long soupir.

— Manifestement, rien dans tes souvenirs ne nous mettra sur la voie. Il semble bien que nous devions

patienter jusqu'à la nuit du meurtre pour comprendre

En attendant, je vais charger la banque de me prévenir de tout mouvement anormal sur le compte de Karina. Wren, tu vas rester ici et apprendre à ta compagne à maîtriser ses pouvoirs.

— Et toi, que vas-tu faire ?

— Passer un peu de temps avec mon fils, cet adolescent qui pense que je le hais. Je veux qu'il sache que son père l'aime. Ainsi, lorsqu'il découvrira mon cadavre, il ne me haïra plus.

— Père, je ne te haïssais pas.

— Merci, Wren. Je suis heureux de l'apprendre avant de mourir.

La force psychologique d'Aristote émerveillait Marguerite. Il affrontait la mort avec tant de courage !

— Vous aurez fait preuve d'un sang-froid particulièrement impressionnant au cours de cette épreuve, monsieur Tigarian.

— En apparence, m o n petit... En apparence seulement. Au fond de moi, je hurle. Il n'y a rien de pire que de savoir que l'on va mourir et de ne pas pouvoir l'empêcher.

— Je crois que vous avez raison, dit Marguerite, les larmes aux yeux.

Aristote ouvrit la porte.

— Je reviendrai dans quelques heures. Dans l'intervalle, si vous avez besoin de quoi que ce soit, que Maggie m'appelle par l'interphone. Elle, Wren. Pas toi...

puisque je serai avec toi.

— Entendu.

Aristote franchissait le seuil quand Wren l'arrêta.

— Père ?

— Oui ?

— Merci... papa.

Aristote tapota gentiment le bras de Wren, puis disparut dans le couloir.

— Eh bien, on peut dire qu'on a passé des moments sacrément bizarres, dit Wren dans un soupir après le départ de son père.

— Ça, c'est indéniable. Quand je pense que ce matin

étais en 2004 à La Nouvelle-Orléans, et je t'observais en me d e m a n d a n t quel effet cela pouvait faire de se transformer en tigre... Et maintenant, je suis en 1981 à

New York, et j'ai la capacité de me changer en tigre !

Une journée ordinaire, quoi... pour un héros de film d'épouvante.

Marguerite frissonna, impressionnée par ses propres paroles.

— Wren, qu'allons-nous devenir ?

— Je ne sais pas. Mais quoi qu'il arrive, à mon avis,

: ce sera intéressant.

Marguerite découvrit très vite qu'apprendre à être

une tigresse-garou n'avait rien d'une sinécure. Tout d'abord, son appétit quadrupla. Alors qu'elle fouillait les moindres recoins de la cuisine, en quête de chocolat

Wren la prévint: elle devait se modérer. A terme, un

excès de chocolat pouvait la tuer.

De même que le Tylenol.

Bon, le Tylenol, elle ne le regretterait pas. Mais le cho-

colat, c'était une autre paire de manches. Quelle

cruauté ! Plus de lapins ni de cloches à Pâques.

Néanmoins, il y avait quelques bonnes nouvelles : son

corps s'habituaient rapidement au changement, et en

quelques heures, elle fut capable de garder son appa-

rence humaine sans difficulté.

Wren lui expliqua que durant la journée, être humaine

ne lui poserait pas de problème dans la mesure où c'était

sa nature originelle. Lui qui était, à la base, tigre perdait

tout contrôle de soi dès qu'il s'endormait ou s'évanouis-

sait et se transformait alors en tigre. Ce qui n'arriverait pas à Marguerite.

Elle apprit aussi qu'elle se métamorphoserait plus

aisément en tigresse la nuit. La mutation aux heures

diurnes se révélait ardue car elle ne gérait encore qu'im-

parfaitement ses pouvoirs. Jusqu'à ce qu'elle les domine

complètement, elle serait soumise à des changements

d'apparence lors de la pleine lune, et elle ne pourrait

rien y faire. Le mythe des loups-garous trouvait là son

origine. A la pleine lune, tous les jeunes Garous subis-

saient le même sort: ils redevenaient des bêtes prédatrices susceptibles d'attaquer les humains, car leur instinct prenait le pas sur leur capacité de raisonnement.

— Toutes les légendes que colportent les humains

depuis des lustres sont fondées sur des éléments

authentiques, expliqua Wren, tout en lui montrant comment passer d'un état à l'autre.

La métamorphose était indolore. Le plus difficile,

c'était de parvenir à se maintenir dans une forme ou l'autre. L'effort que cela demandait générant un énorme stress. Mais une fois qu'elle y était arrivée, Marguerite

appréciait les modifications survenues en elle son odorat, son ouïe, sa vision, ses perceptions, tout lui semblait plus intense.

Elle aurait quand même préféré que son odorat fût

moins performant. Elle n'était guère enchantée d'avoir les

narines assaillies d'odeurs qui, la plupart du temps,

étaient peu ragoûtantes.

Ce n'était évidemment pas le cas de celle de Wren.

Elle profitait donc de ses nouvelles capacités pour

humer son p a r f u m jusqu'à s'en enivrer, le nez enfoui

dans son cou. Il sentait si bon... que cela la faisait saliver. Elle qui avait toujours été timide se découvrait habitée d'une férocité qui la sidérait. Elle était toujours Marguerite, mais désormais elle avait confiance en elle

et ne doutait plus de trouver sa place en ce monde.

Wren lui caressa gentiment la joue.

— Tu as des pulsions de tigresse, n'est-ce pas ?

— Des quoi ?

— La bête qui est en toi se manifeste. Elle mène sa propre vie, avec ses désirs, ses aspirations. Elle t'appelle.

— Alors, je vais l'écouter!

Marguerite renversa Wren sur le lit et, d'un seul coup

oeil, le dévêtit. Satisfaite, elle considéra le corps nu de Wren. Décidément, cette mutation présentait beaucoup d'avantages...

— Hé ! cria-t-elle quand, à son tour, il fit appel à la magie pour la déshabiller.

— Désolé, mais ce n'est pas à sens unique, fit-il en riant.

Il l'enlaça, et ils roulèrent sur le matelas, grognant, se

mordillant, se griffant frénétiquement. Jamais Marguerite n'avait éprouvé une telle excitation.

Wren la laissa prendre l'initiative. Elle avait besoin de

connaître la force de ses désirs. Il resta donc allongé et

subit le plus délicieux et le plus ensorcelant des supplices, se livrant aux caprices de Marguerite, alors que l'envie de rendre caresse pour caresse, morsure pour morsure, le ravageait.

Finalement, il n'y tint plus. La bête en lui domina

l'homme et il bascula sur Marguerite, la clouant au lit de

tout son poids. Elle lutta un peu, puis s'abandonna. Il put alors dévorer à loisir son visage de baisers, avant de prendre sa bouche et de la fouiller d'une langue avide.

Depuis toujours, il rêvait d'avoir une compagne et de

la posséder, de connaître avec elle l'osmose absolue. Marguerite était désormais tout pour lui. L'idée de la perdre lui était insupportable.

Et pourtant, il devait à tout prix s'y résigner. Il ne

pouvait la garder près de lui.

Il chassa fermement cette désespérante pensée. Pour l'instant, elle était là, et il voulait profiter de chaque instant de bonheur.

Il pénétra Marguerite avec un feulement de fauve, la tête rejetée en arrière, et monta avec elle vers un monde mystérieux, fait de sensations étourdissantes, où les cœurs et les corps des hommes comme ceux des bêtes planaient dans des spirales de félicité. De la première ils passèrent à la suivante en totale harmonie, jusqu'à atteindre l'ultime, celle où les attendait l'orgasme qui les fit hurler de plaisir.

Quelques minutes plus tard, pantelants, ils gisaient l'un contre l'autre, les membres entremêlés, le pouls battant en parfait accord sur le même rythme effréné.

— Wren, s'unir, comment est-ce, par rapport à... à

cela ?

— Pour la femelle, c'est le paradis. Pour le mâle, pas grand-chose.

— Comment ça ? d e m a n d a Marguerite, outrée. Tu n' as rien ressenti ?

— Oh, je croyais que tu parlais de l'acte chez les tigres...

— Non ! Je faisais allusion à l'union. L'équivalent du mariage chez les humains !

— D'accord. Une fois que des Garous se sont unis, ils restent ensemble jusqu'à la mort.

Les Garous... Elle appartenait à cette race, désormais. Elle était encore humaine, bien sûr. Mais plus totalement.

— Jusqu'à la mort... répéta Marguerite. C'est plutôt beau, non ?

— Ça l'est, si les deux sont loyaux l'un envers l'autre.

La tâche du mâle consiste à protéger sa femelle, à veiller à ce qu'elle et les petits soient en sécurité. Tant quelle vit, il ne peut toucher aucune autre...

— ... femme, Wren. Dis «femme». «Femelle», ça me fait tout drôle.

— OK. Le mâle ne touche aucune autre femme.

Même s'il essayait, il se découvrirait impuissant.

Maintenant, Marguerite comprenait la détresse

d' Aristote.

— Ton père ne peut pas avoir de maîtresse ?

— Non. Aucun mâle ne le peut, mais les femelles...

euh... les femmes font ce qu'elles veulent de leur corps.

L unique blocage établi par nos gènes, c'est qu'elles ne peuvent concevoir de petits... d'enfants... avec un autre mâle que leur compagnon.

— Ce n'est pas juste.

— Ça ne l'est effectivement pas, mais c'est l'un des sorts qu'ont jetés les Parques à notre race quand elle a été créée.

— Si l'un des deux membres du couple meurt, l'autre peut-il prendre une nouvelle compagne ou un nouveau compagnon ?

— Oui, sauf si le couple a uni ses forces. Dans ce cas-là, il n'y a pas de survivant. Si l'un disparaît, l'autre disparaît aussi.

— C'est très romantique, fit Marguerite en souriant.

— D'une certaine façon, oui. On dit que même les Parques ne peuvent rompre ce pacte d'amour. L'un des amants peut être réincarné, mais dans ce cas, l'autre le

sera aussi. Les Parques sont obligées d'en passer par là.

Ensuite, le couple se recompose.

Il s'interrompt, le temps de détailler le corps nu de

Marguerite.

— Que tu es belle...

Elle aurait voulu lui dire qu'elle l'aimait à la folie, mais avait peur de le lui avouer. Elle ne savait pas vraiment pourquoi elle se taisait. Sans doute parce que au fond d'elle, une petite sonnette d'alarme tintait, l'avertissant que sa déclaration risquait de gâcher le beau moment qu'ils vivaient et dont elle aurait voulu qu'il dure une éternité.

Mais... c'était possible! songea-t-elle tout à coup. Il suffisait qu'ils s'unissent !

Seigneur, voilà qu'elle délirait..

Le problème, c'était que son cœur n'écoutait pas son esprit. Tout ce qui importait, c'était ce qu'elle éprouvait. Elle aimait cet homme comme jamais elle n'avait aimé.

Comment aurait-il pu en aller autrement ? Il lui avait donné plus que personne avant lui, s'était soucié d'elle, avait mis sa vie en jeu pour que la sienne soit épargnée...

Rien n'était impossible : ne l'avait-elle pas apprivoisé ?

Lorsqu'il l'avait rencontrée, il n'avait jamais connu de femme, il était sauvage. Et maintenant, il n'était que tendresse, douceur, attention.

Un éclair de lucidité traversa son esprit.

Non, Wren Tigarian n'appartiendrait jamais à Marguerite Goudeau. Dans le monde où elle vivait, cet univers formaté, rigide, impitoyable envers ceux qui étaient différents, un tigre-garou n'avait, pas sa place.

Mais Marguerite Goudeau avait changé...

Elle était devenue Maggie Goudeau.

Humaine.

Tigresse.

Et elle voulait Wren Tigarian ! Il lui suffisait de convaincre ces trois Parques bornées qu'elle était désormais une bête et, à ce titre, pouvait prétendre à une union avec un tigre-garou. Pour Wren, elle était prête à

se battre, à renverser des montagnes.

Wren était couché, nu, et son corps se moulait à celui de Marguerite, nichée dans ses bras. La joue pressée contre celle de la jeune fille, il écoutait sa respiration. Elle ronflait doucement, et il se délectait de ce doux son qui évoquait un ronronnement de plaisir. Il était fatigué, mais tenait à profiter au maximum d'elle sous sa forme d'homme. Son parfum l'exaltait. Il avait envie de lui faire l'amour encore et encore...

Le paradis... Il était au paradis et maudissait les Parques qui interdisaient leur union. C'était injuste. Pourquoi n'acceptaient-elles pas qu'il prît Marguerite pour compagne ? Ils étaient faits l'un pour l'autre, c'était évident !

Un bruit dans le couloir l'arracha à ses pensées. Il quitta le lit en veillant à ne pas réveiller Marguerite. Il posait les pieds par terre quand il sentit un désagréable frisson courir le long de son dos. Un frisson qui n'avait rien à voir avec celui qu'il éprouvait lorsque son père se trouvait dans les parages.

Ce qu'il ressentait était extrêmement troublant effrayant par sa charge de puissance.

Il traversa la pièce, tout en s'habillant d'un tour de magie. Deux précautions valant mieux qu'une, il vêtit aussi Marguerite, qui resta plongée dans le sommeil.

Une seconde plus tard, il perçut une présence derrière lui.

Il fit volte-face et se retrouva nez à nez avec l'un des tigres, sous forme humaine, qui l'avaient attaqué au *Sanctuaire*.

Wren échappa de justesse à la main que son agresseur tendait vers lui, les doigts serrés autour d'un collier qu'il comptait bien lui refermer autour du cou. Il expédia le Katagaria contre le mur. Sous le choc, celui-ci lâcha le collier.

Marguerite se réveilla en sursaut.

— Fuis, Maggie ! cria Wren en se plaçant entre elle et le tigre-garou.

Deux autres tigres se ruèrent dans la chambre.

Marguerite plissa les yeux en les voyant se jeter sur

Wren. La colère monta en elle comme la lave dans le cratère d'un volcan. Elle se sentait incapable de la brider et, plus étonnant, ne le souhaitait pas. Jamais elle n'avait expérimenté cela : la fureur la portait, le poussait à agir, oblitérait tous ses raisonnements d'humaine.

La bête en elle prenait le pas sur la femme, comprit-elle. Elle était avide de sang, de morsures, de violence.

Elle obéit à ses ordres. D'un bond, elle jaillit hors du lit et fondit sur le tigre le plus proche. Il se retourna pour contre-attaquer. Un bref instant, elle eut peur, puis la rage prit le dessus et elle se découvrit sûre d'elle et de ses pouvoirs.

Elle saisit le tigre à la gorge.

Wren assista, ébahi, à ce qu'il n'aurait jamais imaginé voir: Marguerite déchaînée et en même temps totalement maîtresse d'elle-même. Il souriait quand il reçut

l'équivalent d'un choc électrique de plusieurs milliers

de volts. La décharge le traversa de part en part, puis sa

force se dissémina dans tout son corps. Il en perdit ses

moyens et se mit à changer d'apparence malgré lui, passant du tigre à l'homme et de l'homme au tigre au rythme d'un métronome, jusqu'à ce qu'il s'effondre sur

le sol.

Terrifié, il songea à ce qui allait arriver à Marguerite

maintenant que son adversaire l'avait neutralisé.

Marguerite fronça les sourcils lorsqu'elle se rendit

compte que Wren était

impuissant et en proie à d'atroces douleurs. Secoué de spasmes, il ne cessait de se métamorphoser.

— Passez le collier à ce fumier ! ordonna le tigre.

Elle ignorait ce qu'était ce collier, à quoi il allait servir exactement, mais elle pressentait que ce ne serait rien de bon.

— Non ! cria-t-elle avant de se laisser tomber sur

Wren, lui faisant un bouclier de son corps et invoquant

ses nouveaux pouvoirs pour se téléporter avec lui hors

de la pièce.

Pourvu que cela marche... O Seigneur, pourvu que

cela marche...

Et cela marcha ! Deux secondes plus tard, ils étaient

dans la chambre d'Aristote. Lequel les regarda, les yeux

écarquillés.

— Maggie ? Wren ? Mais que...

Il n'eut pas le loisir d'aller plus loin. Les tigres-garous

venaient de surgir à leur tour.

— Ils sont là pour tuer Wren, monsieur Tigarian !

Comme mû par un ressort, le père de Wren jaillit de son fauteuil. Il était prêt pour le combat.

L'un des tigres amorça un mouvement dans sa direc-

tion, mais Marguerite l'intercepta et le propulsa à

l'autre bout de la pièce. Il heurta si violemment la cloi-

son qu'elle se fissura.

— Reste en dehors de ça, femme, sinon tu es morte !

lui jeta le tigre, qui se relevait déjà.

— Celui de nous deux qui va mourir, c'est toi, espèce

de crétin !

Le tigre revint à la charge, mais Aristote lui prit le cou

en tenaille de son bras droit et fit tourner sa tête. On

entendit un craquement sinistre. Le Katagaria se chan-

gea en tigre avant de s'effondrer par terre, où il ne bou-

gea plus.

Ses deux complices disparurent.

Un peu rassurée, Marguerite s'agenouilla auprès de

Wren, qui continuait ses métamorphoses involontaires.

— Mon chéri ? Tu m'entends, mon chéri ?

— Ils se sont servis d'un *phaser*, une matraque élec-

trique, Maggie, dit Aristote. Il faut que vous sachiez que

si vous prenez une décharge, il vous arrivera la même

chose qu'à Wren. Après un tel choc, il est impossible de

se stabiliser sous une forme ou l'autre.

Intéressant à savoir, mais en quoi cela pouvait-il aider

Wren ?

— Que peut-on faire pour lui ?

— Rien. La seule solution, c'est d'attendre que l'élec-

tricité cesse de crépiter dans ses cellules. A ce moment-

là, il sera de nouveau normal.

Aristote regarda Marguerite, qui frémit en lisant la

peur dans ses yeux bleus.

— Maggie, vous avez perdu l'avantage. Maintenant

qu'ils savent que Wren et vous êtes ici, ils vont revenir.

En force.

— Mais alors, que...

— La pleine lune va se lever, coupa Aristote. Il est temps que vous repartiez dans votre époque.

— Je ne...

— Maggie, écoutez-moi : rendez-vous au cabinet de Bill Laurens et annoncez-lui l'arrivée d'un paquet. Je le lui envoie immédiatement. Il sera dans son coffre-fort, pour Wren et vous. À l'intérieur se trouvera la preuve de l'innocence de Wren.

Cela semblait trop facile.

— Êtes-vous sûr que ça va marcher, monsieur Tigarian?

— Vous n'avez pas le choix, Maggie. Si Wren et vous restez ici, vous serez tués. J'espère seulement qu'il me reste suffisamment de pouvoirs pour envoyer ce paquet, que je ne vous les ai pas tous donnés.

— Et si vous n'y arrivez pas ?

Il leva les yeux au plafond.

— Votre sort reposera entre les mains des Parques.

Espérons qu'elles n'ont pas perdu toute notion de compassion.

Marguerite ouvrait la bouche pour continuer à discuter quand elle fut soudain entourée de brume.

Quelques minutes s'écoulèrent, la brume se dissipa et elle vit où elle se trouvait : sur une pelouse, à peu de distance de sa maison de La Nouvelle-Orléans.

C'était la mi-journée, et autour d'elle, tout paraissait normal et tranquille.

Mais pas elle. L'angoisse et la peur la rongeaient.

Wren gisait dans l'herbe, sous forme humaine. Il releva la tête, puis la laissa retomber, et Marguerite craignit qu'il ne se transforme en tigre, en cet endroit dégagé où n'importe quel passant pouvait assister au phénomène.

Mais il resta homme. Les yeux ouverts, il fixait un point visible de lui seul, et son expression trahissait le chagrin.

— Wren ?

— Bon sang, papa, comment as-tu pu faire ça ?

— Je suis désolée. J'aurais dû l'empêcher de nous renvoyer ici.

Les traits de Wren se déformèrent sous l'effet de la peine, puis il se ressaisit. Il se leva, et son visage n'exprima plus que la colère et une détermination féroce.

— Viens, Maggie. Allons essayer d'arranger tout ça. Il n'est pas question que je le laisse mourir pour rien.

Il lui tendit la main. Elle comprenait exactement ce qu'il ressentait et était résolue à l'aider dans ce qu'il entreprendrait.

— Reçu cinq sur cinq, Wren.

En un clin d'œil, ils se téléportèrent au fond d'une ruelle située derrière le cabinet de Bill Laurens.

Marguerite constata avec soulagement que les vêtements qu'elle portait étaient à la mode de l'année 2004.

— Merci, c'est joli, dit-elle à Wren après avoir examiné le tee-shirt rose et le pantalon de toile qu'il avait fait apparaître sur elle. Je me sens beaucoup plus normale, maintenant. Ce qui est très paradoxal, compte tenu de ce que je suis devenue...

Il lui sourit, lui lança un regard d'encouragement, puis l'entraîna à l'intérieur du bâtiment.

La réceptionniste se renfrogna lorsqu'ils se montrèrent. Cette femme d'âge moyen avait à l'évidence eu ce poste parce qu'elle était capable d'intimider n'importe qui.

— Que puis-je pour vous ? demanda-t-elle d'un ton empreint de méfiance.

Wren se passa la main dans les cheveux, et Marguerite perçut son malaise lorsqu'il s'adressa à la femme.

Rien d'étonnant : elle était le snobisme incarné. Elle aurait plu au sénateur Goudeau.

— Je suis Wren Tigarian. Mon père a envoyé un paquet ici à mon intention.

À l'énoncé du nom de Wren, l'attitude de la femme changea du tout au tout. De froide et méprisante, elle

devint respectueuse et plutôt cordiale.

— Oh... Vous êtes l'un des clients personnels de maître Laurens. Si vous voulez bien patienter un instant avec mademoiselle, je vais aller prévenir maître Laurens.

Elle se leva et, avant de quitter le vestibule, proposa des rafraîchissements, offre que Marguerite et Wren déclinèrent.

— Bien. Je vais donc chercher maître Laurens. Installez-vous confortablement.

Oh! la la! Le changement de ton... Remarquable, songea Marguerite. Mais il n'avait pas suffi à décontracter Wren, s'aperçut-elle en se concentrant. Il était toujours extrêmement nerveux.

Par chance, ils n'eurent pas à attendre longtemps. La réceptionniste réapparut, les invita à la suivre jusqu'à une petite salle de conférence, puis regagna son bureau.

Leur visite troublait manifestement Bill Laurens.

C'était compréhensible. Après tout, des tueurs étaient à leurs trousses.

— Que fais-tu ici, Wren?

— Mon père vous a fait parvenir quelque chose. Ça doit se trouver dans votre coffre-fort.

Bill secoua la tête.

— Il n'y a rien de la part d'Aristote dans mon coffre Wren.

— Je le quitte à l'instant, dit Wren en baissant la voix.

Il a dit qu'il vous envoyait un paquet dans lequel se trouverait la preuve de mon innocence.

La mine de Bill était soucieuse. Il s'inquiétait visiblement pour son protégé.

— Je n'ai reçu aucun courrier de lui, Wren. Si j'avais détenu un document susceptible de t'aider, il y a longtemps que je te l'aurais montré.

La déception se peignit sur les traits de Wren.

— Vous êtes sûr ?

— Tu crois que je plaisanterais avec une affaire aussi sérieuse ?

Marguerite frissonna. La situation ne tournait pas à

leur avantage. Comment Aristote avait-il pu mentir ? Ou

plutôt, s'illusionner sur ses capacités d'envoyer des objets par télékinésie entre le passé et le présent ?

— Qu'allons-nous faire, Wren ?

Il se passa le pouce entre les deux yeux, là où pointait un début de migraine. Il était désappointé, en colère et triste. Il souffrait pour ce père qu'il avait si peu connu, ce père qui ne le détestait pas comme il l'avait cru.

Découvrir qu'Aristote l'avait aimé méritait bien ce voyage en 1981 qu'il venait de faire. Le résultat escompté n'était pas au rendez-vous, il n'était pas en mesure de se disculper, mais il savait désormais avoir eu un père aimant, et c'était, somme toute, cela le plus important.

Il se tourna vers Marguerite. Sa sécurité dépendait de lui.

Il savait ce qu'il lui restait à faire.

— Je vais aller voir l'Omegrion, annonça-t-il.

— Tu es fou ! Ils vont te tuer ! s'exclama Bill.

— Ils me tueront de toute façon, que j'y aille ou pas.

Maggie, Savitar est mon seul espoir. Je lui demanderai un *diki*, et ensuite... eh bien, adviene ce pourra.

— Qu'est-ce qu'un *diki* ?

— Un procès sous forme de combat, expliqua Bill.

Wren va affronter ses accusateurs physiquement.

D'emblée, l'idée déplut à Marguerite.

— Non, pas question!

— Maggie, nous n'avons pas d'autre solution. Ni toi

ni moi ne connaissons le repos tant que cette histoire

ne sera pas terminée. Comprends donc qu'ils ne nous lâcheront pas. Où que nous allions, ils nous trouveront.

— Bill, je vous en prie, dites-le-lui ! supplia la jeune fille.

— Wren a raison, fit Bill dans un soupir. Ça me rend malade de devoir l'admettre, mais c'est vrai : ils ne s'arrêteront pas tant qu'ils ne vous auront pas tués tous les deux.

Marguerite se raidit et, la tête haute, lança :

— Très bien. Dans ce cas, je viens avec toi, Wren.

— Maggie, tu...

— Non, Wren. Tu ne feras pas cela tout seul. Tu as besoin d'un coéquipier.

Wren la regarda, et brusquement la lumière se fit dans son esprit.

Il aimait cette femme. Il aimait son énergie et son courage. Elle était ce qu'il avait de plus précieux au monde. Compagne désignée par les Parques ou pas, peu importait, elle serait toujours sa moitié d'orange, comme disaient les humains. Jamais, dans l'avenir, il ne poserait les yeux sur une autre femelle.

D'ailleurs, à bien y réfléchir, il ne tenait pas du tout à partir seul à l'Omegrion. S'il devait mourir, il voulait que ce soit dans les bras de Marguerite, avec la main de la jeune femme posée sur son cœur, pour l'accompagner dans ses derniers instants.

— D'accord.

Il se tourna vers la porte ouverte, par laquelle on voyait la réceptionniste à son bureau. Bill comprit tout de suite.

— Terry? appela-t-il. Pouvez-vous aller me chercher le dossier que j'ai laissé sur mon bureau ?

— Bien sûr, maître. Je vous l'apporte tout de suite.

À la seconde où Terry se fut éloignée, Wren prit Marguerite dans ses bras, ferma les yeux et se téléporta avec elle chez Savitar.

Lorsqu'il souleva les paupières, il se trouvait dans une grande et somptueuse salle circulaire.

— Où sommes-nous ? demanda Marguerite, impressionnée par la magnificence de l'endroit.

— Sur une île, disons... mouvante.

— Une quoi ?

— Cette île, c'est un peu comme Brigadoon, tu sais, le village écossais magique. Elle apparaît et disparaît au gré de la volonté de Savitar.

— Je suis perdue, là. Qui est Savitar?

— Ça pourrait bien être moi, lança une voix forte.

Ils se retournèrent d'un seul mouvement et découvrirent un h o m m e incroyablement grand, vêtu de blanc, aux cheveux bruns mi-longs et au teint bronzé.

Wren n'en croyait pas ses yeux: cet homme, il le connaissait !

— Vous ? C'est vous ?

— Wren, attends ! Je suis de plus en plus larguée ! Tu sais qui il est ?

— Oui. L'homme qui m'attendait dans les bois, après la mort de mon père.

— Celui qui t'a amené à La Nouvelle-Orléans ?

— Eh oui, c'était moi, confirma Savitar.

Il passa devant eux pour aller s'asseoir sur le trône installé contre l'un des murs. Sa décontraction ébahissait Marguerite.

Dès qu'il se fut assis, la salle se remplit de gens qui, manifestement, venaient d'interrompre brusquement l'activité à laquelle ils étaient en train de se livrer pour répondre à la convocation télépathique du chef. L'un d'eux tenait même à la main un pilon de volaille frit.

Manifestement, il avait été dérangé en plein repas.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'enquit un autre en couvrant par magie son corps de vêtements : tout nu, il sortait de la douche. Savitar, j'étais en train de me laver !

Savitar semblait s'en moquer totalement.

Marguerite souriait, amusée. Mais son sourire s'éteignit quand elle vit l'un des tigres-garous qui les avait poursuivis en 1981. L'homme retroussa les lèvres, avant de se changer en tigre et de se précipiter sur eux. Il arriva sur Wren lorsqu'il heurta un mur invisible. Il s'abattit sur le dallage en couinant.

— Ne m'emmerde plus, stupide crapule ! gronda Savitar.

Et maintenant, relève-toi, Zack !

Le tigre redevint humain. Sa bouche saignait.

— Je demande que justice soit rendue ! cria-t-il à Savitar.

— Fais attention à ce que tu demandes... tu pourrais l'obtenir.

Marguerite échangea un regard avec Wren. Elle ne comprenait rien à ce qui se passait, et apparemment,

Wren n'y voyait pas plus clair qu'elle. Il se tramait quelque chose d'important, mais quoi ?

Savitar prit la parole.

— Salut, animaux. Navré de vous déranger, mais il semblerait que nous devions nous pencher sur une preuve nouvelle.

— Il sait... souffla Marguerite, soudain pleine d'espoir, à Wren.

Il lui prit la main et la serra très fort.

— Nicolette ? appela Savitar.

Marguerite tressaillit. Cette Nicolette Peltier avait été tellement mauvaise avec eux !

— Nicolette, reprit Savitar, pourrais-tu répéter aux membres du Conseil ce que tu m'as dit ?

— Oui.

— Tu es consciente de ce que ça peut te coûter, l'ourse ? lança Zack à Nicolette.

— Occupe-toi plutôt de tes fesses, le tigre ! tonna Savitar.

Puis il ajouta à l'adresse de Nicolette, avec douceur

— Parle. La vérité libère.

Nicolette jeta un coup d'œil à Wren et à Marguerite avant de déclarer :

— Zack Tigarian nous a avoué, à ma fille Aimée et à moi, qu'il savait que Wren n'était pas devenu fou, que son père Grayson et lui ne l'accusaient que dans le but de s'emparer de son argent.

L'un des membres du Conseil demanda :

— L'ourse, que fais-tu de ton témoignage précédent Tu as prétendu avoir été témoin de la folie de Wren Tigarian.

— Je n'ai pas vraiment menti. Wren, récemment, est devenu très agressif.

— Il est là, avec la fille d'un sénateur ! s'exclama Zack A votre avis, quelle sorte d'animal peut faire une chose pareille ? Il est évident qu'il a perdu la tête ! Il a même sauté dans l'enclos des tigres au zoo, où des humains l'ont filmé !

Impavide, Savitar regarda Wren et Marguerite.

— Avez-vous une remarque à faire, Maggie ?

— Comment se fait-il que vous connaissiez mon

nom ?

Un coin de la bouche de Savitar se releva.

— Je sais tout, petite. Et dans la majorité des cas, je préférerais rester dans l'ignorance... par exemple de ces pensées puérides qui s'agitent dans votre esprit concernant Wren en ce moment même. Elles me pompent l'air. Et à ce propos, j'aimerais bien que Dante arrête de penser à Pandora! Bon, maintenant, si vous avez quelque chose à dire qui réfute les allégations de Zack parlez.

Marguerite lâcha la main de Wren et avança d'un pas puis s'adressa aux Garous qui s'étaient finalement assis autour de la table.

— Lors de tous les événements qui ont été rapportés j'étais présente. Et je peux attester que jamais Wren n'a attaqué le premier. Il n'a fait que se défendre, ou me défendre. Quant à l'histoire du zoo, il a sauté dans l'enclos des tigres à cause d'un petit garçon qui y était tombé et était en danger de mort. Il a fait cela parce qu'il se savait capable de sauver cet enfant. Ce n'était pas un acte de folie mais de bonté, de générosité.

— Que sait une simple humaine ? d e m a n d a une femme blonde avec mépris.

— Oh, je crois que notre petite humaine en connaît un bout sur les Garous, remarqua Savitar. Son savoir est récent mais indubitable.

L'estomac de Marguerite se serra. Manifestement, Savitar était au courant de sa mutation. Bon sang, rien n'échappait à cet homme, et c'était fort inquiétant.

Wren vint se placer devant elle.

— Je ne souffre d'aucun déséquilibre mental. Je ne suis pas atteint de la *trelosa*. Et je suis ici pour être jugé par l'Omegrion, mais seulement si l'on me garantit qu'il n'arrivera rien à Maggie.

— Moi, à ta place, je m'en ferais davantage pour ma propre vie que pour celle de l'humaine, fit Zack en rica-

nant.

Wren ne rétorqua rien. Il venait de ressentir une étrange impression. Il se retourna, juste à temps pour voir un homme attraper Marguerite et disparaître avec elle.

Zack éclata de rire, puis disparut aussi.

— Noms de dieux, qu'est-ce que c'est que ça ? s'écria

Fury, qui était assis à la table.

Savitar ne bougea pas de son trône, apparemment indifférent.

— Eh bien, voilà qui était particulièrement impressionnant, remarqua-t-il d'un ton sarcastique.

— Savitar, vas-tu permettre qu'on souille ce lieu sacré ? demanda un chacal-garou.

— Oh, non, bien sûr que non, répondit Savitar en consultant sa montre. Accordons-leur simplement quelques minutes avant que j'envoie le tigre achever le travail.

— Mais Marguerite ne peut pas rester seule ! Vous devez m'envoyer la rejoindre immédiatement ! proteste Wren d'une voix vibrante de peur.

— *Fehrista nara gaum*, énonça solennellement Savitar.

— Ce qui signifie ?

Savitar gloussa avant de traduire :

— Qu'on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs

Marguerite se sentit quelque peu désorientée quand elle se retrouva dans une pièce à la décoration lourde et tapageuse bien qu'assez élégante. On aurait dit que quelqu'un avait suivi au pied de la lettre les conseils d'un magazine comme *Maisons et Jardins*. Tout était impeccablement ciré, astiqué, lustré.

Elle voulut bouger, mais le tigre la tenait si solidement qu'il lui coupait le souffle. Lui échapper relevait de l'utopie.

Elle ferma les yeux et fit appel à ses pouvoirs pour se transformer en tigresse. Sacrément difficile, songeait-elle lorsque Zack surgit.

Curieusement, le voir apparaître se révéla un excellent stimulus : elle réussit à changer de forme. L'homme qui la maintenait poussa un juron, juste avant de se

métamorphoser à son tour et d'attaquer. Marguerite réussit à l'atteindre la première et le mordit cruellement à la gorge.

Ils allaient sans doute l'emporter sur elle, mais ils y laisseraient des plumes, ces salauds !

Zack prit le relais de son complice et, cette fois, Marguerite échoua dans sa tentative d'offensive. Elle rugit de frustration, tenta encore de mordre, mais Zack esquiva l'attaque.

Un homme d'âge moyen entra dans la pièce et sursauta en voyant ce qui se passait. Avec son costume noir hors de prix, il symbolisait la réussite financière et sociale.

Marguerite comprit qu'il s'agissait de Grayson Tigarian, grâce à sa ressemblance frappante avec Aristote

— Vous l'avez eu ? demanda-t-il à Zack.

— Lui, non, mais sa compagne humaine, oui.

— Cette tigresse est sa compagne... humaine ?

— Oui.

— Comment est-ce possible ?

— Je ne sais pas. C'est toi le plus vieux, papa. Tu devrais savoir comment ces choses-là peuvent arriver.

Elle s'en est prise à Théo...

Du menton, il montra le tigre à terre, mort, baignant dans son sang.

— ... elle l'a tué, et Wren va nous tomber dessus d'un instant à l'autre.

Grayson s'approcha avec circonspection, puis s'immobilisa à une distance prudente de Marguerite, qui essaya néanmoins de refermer ses mâchoires sur sa tête : il fallait qu'il paie pour ce qu'il avait fait à Wren et à Aristote. Il avait commandité l'assassinat de son frère !

Quel être pouvait donc être assez malfaisant pour vouloir éliminer son propre frère ? Et pourquoi ? Pour de l'argent !

Un mobile qui mettait Marguerite hors d'elle. Elle voulait que grâce à elle, Wren ait sa revanche, que Grayson rembourse au centuple le mal qu'il avait fait à son neveu.

Elle s'efforçait de reprendre forme humaine afin d'être capable de parler, de jeter à la figure de Grayson ce qu'elle pensait de lui, mais son corps ne l'écoutait pas.

Grayson se rapprocha légèrement et fit jaillir dans sa main un couteau à cran d'arrêt, qui s'ouvrit dans un déclic. Une impressionnante lame apparut. Il s'amusa à la faire tourner devant les yeux de Marguerite, un sourire démoniaque sur les lèvres.

— Je propose que nous mettions un terme à sa misérable vie et qu'on laisse Wren la trouver la gorge ouverte.

— Ne vous avisez pas de la toucher ! tonna une voix que Marguerite avait cru ne plus jamais entendre.

Grayson et Zack se figèrent, aussi surpris qu'elle.

Non, c'était impossible...

Mais si ! Aristote, en chair et en os, les bras croisés sur la poitrine, l'air très calme, venait d'apparaître au milieu de la pièce. Marguerite percevait, sous le flegme apparent, la fureur contenue du tigre.

— Tu es mort ! cria Grayson.

— Ai-je l'air mort, mon cher frère ? riposta Aristote en riant.

— Karina t'a tué !

— Oh ? Je croyais que c'était Wren. C'est ce que tu as clamé un peu partout, n'est-ce pas ?

Grayson se glissa à petits pas vers la porte.

— Tu es un fantôme... Tu ne peux qu'être un fantôme... Ta compagne t'a assassiné il y a plus de vingt ans !

— Vraiment ?

Aristote dénoua ses bras et, si vivement que Marguerite perçut à peine le mouvement, jeta une étoile de métal dans le bras de Zack. Celui-ci poussa un hurlement de douleur et lâcha Marguerite.

Aristote se tourna alors vers son frère, une expression malicieuse sur les traits.

— Je t'avais prévenu autrefois, Grayson : ne te mets jamais entre un tigre et sa compagne...

Grayson se changea en tigre et se jeta sur son frère, qui le cueillit contre son buste et le coinça contre lui, le privant de toute possibilité de mouvement.

— Maggie, faites ce qu'il faut pour protéger Wren, dit Aristote. Mon fils a besoin de vous.

Sur ces mots, il disparut avec son frère.

Marguerite chargea aussitôt Zack en rugissant.

Wren éprouvait une terreur sans nom lorsque Savitar l'autorisa enfin à rejoindre Marguerite.

Il se téléporta en un éclair dans une maison inconnue, prêt à affronter le diable en personne s'il le fallait.

Ce qu'il découvrit le pétrifia sur place : Marguerite, sa Maggie, était rencognée dans l'angle d'une pièce, nue.

Le corps agité de tremblements, elle sanglotait. Le cadavre de Zack gisait par terre, à quelques mètres d'elle.

Qu'est-ce que ces monstres lui avaient fait? se demanda Wren, imaginant aussitôt le pire. Il courut la prendre dans ses bras, et elle leva les yeux vers lui. De grosses larmes roulaient sur ses joues.

— Je l'ai tué, Wren... et j'ai aussi tué l'autre. C'était horrible !

Elle s'essuya si violemment la bouche qu'il craignit qu'elle ne s'arrache les lèvres.

— Beurk... Je n'arrive pas à me débarrasser du goût du sang...

— T'ont-ils... euh... Tu es OK?

Elle hocha la tête, puis sanglota de plus belle.

Ils ne l'avaient pas violée ! Dieux merci, songea Wren.

— Doucement, bébé... Calme-toi...

Il se mit à la bercer dans ses bras après l'avoir habillée par magie.

— Tu as fait ce qu'il fallait pour te protéger, ma chérie. Tu n'as rien à te reprocher. Ce n'est pas mal, de se défendre.

— Mais j'ai tué deux personnes !

— Tu es une tigresse-garou, Maggie. L'animal en toi est plus fort que... Non. Je rectifie: la femme en toi est plus forte, désormais. Assez forte pour avoir su agir comme il convenait. Si tu ne les avais pas tués, tu serais morte. C'était toi ou eux.

Marguerite se rappela ce que lui avait dit Wren au début de leur histoire: sa vie était dure, brutale. Elle avait cru qu'il exagérait, qu'il faisait dans le mélo. Seigneur... ..

Maintenant, elle comprenait.

En elle cohabitaient deux personnalités : celle de l'animal et celle de la femme. L'animal était satisfait et la femme horrifiée.

Comme c'était bizarre...

Ces tigres-garous qu'elle avait tués, ils avaient été des gens. Une sorte de gens. Elle les avait supprimés pour sa sauvegarde et celle de Wren. Mais ce n'était pas elle qui les avait provoqués. Wren avait raison, il ne s'agissait que de légitime défense. Si elle les avait épargnés, Dieu seul savait ce qu'il serait advenu d'elle.

— Maggie, as-tu été blessée lors de la bagarre ?

— Rien de grave. Quelques égratignures. Je survivrai.

Le plus important venait de lui revenir à l'esprit. Elle n'avait pas dit à Wren tout ce qui s'était passé.

— Ton père était ici.

Il écarquilla les yeux.

— Quoi ?

— Ton père... Peu après que j'ai été conduite ici, il est apparu. Il a enlevé Grayson. Je pense qu'il a emmené son cher frère dans le passé.

— Mais ça n'a aucun sens ! Pourquoi aurait-il fait cela ?

— Je ne sais pas. Peut-être pour régler ses comptes avec lui face à face ?

Wren semblait anéanti par la nouvelle.

— Maintenant, je n'ai plus aucun moyen de prouver mon innocence. Ma seule chance, c'était que Zack ou Grayson se confesse.

— Mais puisqu'ils ont disparu, il ne reste plus personne pour t'accuser, lui fit remarquer Marguerite.

— Notre justice ne fonctionne pas comme ça.

Il prit la main de la jeune femme et la porta à ses lèvres.

— Viens. On repart à l'Omegrion.

— Non. Fuyons, Wren! Nous pouvons...

— Hors de question. Je refuse de me comporter comme un lâche. De toute façon, où que j'aille, Savitar me retrouverait.

Un petit espoir se forma dans l'esprit de Marguerite

— Il connaît la vérité ! Il a dit qu'il était au courant de tout, tout le temps. Si nous parvenons à lui parler...

— Savitar ne fera rien, coupa Wren. Il ne se mêle pas des décisions des autres. Ce n'est pas dans sa nature.

— Alors, à quoi sert-il, ce drôle de personnage ?

Wren n'eut pas le temps de répondre : ils étaient déjà de retour dans la salle du Conseil.

Marguerite déglutit avec peine lorsqu'elle vit le regard froid que posait Savitar sur elle. Avait-il entendu ce qu'elle venait de dire à Wren ?

Sans doute.

Savitar le lui confirma aussitôt d'un ton lugubre.

— Oui, j'ai tout entendu. Et sachez, petite humaine, que je me pose tous les jours la même question que vous : à quoi est-ce que je sers ? Il n'y a rien de bon en moi, et j'aime qu'il en soit ainsi. J'en tire même une certaine fierté !

Décidément, songea Marguerite, Savitar était bien un drôle de personnage.

Et il était, elle le sentait, de très mauvaise humeur, même s'il n'en montrait rien.

Elle se tourna vers l'assemblée réunie autour de la table. Tous les membres du Conseil fixaient la porte. Elle les imita donc et sursauta. À son tour, Wren regarda dans cette direction et resta bouche bée. Il se frotta même les yeux, comme s'il doutait de ce qu'il voyait. Non, ce n'était pas possible... Il souffrait d'hallucina-

ions...

— Papa? souffla-t-il.

Aristote sourit largement à son fils.

Wren fit un pas vers lui, puis s'arrêta. Non. Rien

n'était vrai. Aristote ne pouvait pas être là.

Pourtant, si, car il franchit la distance qui le séparait de Wren en quelques enjambées et le serra contre lui.

Trop choqué pour réagir, Wren resta les bras ballants.

Il chercha du regard quelque secours auprès de Marguerite, mais elle paraissait aussi interdite que lui.

Quant à Savitar, il affichait une mine imperturbable.

Craignant d'être victime d'un tour de magie, Wren repoussa l'homme qui ressemblait à s'y méprendre à son père.

— Bon sang, mais que se passe-t-il ?

— Ton père n'est pas mort, dit Savitar calmement.

Il quitta son trône et vint rejoindre les Tigarian.

Wren secoua la tête, toujours incrédule.

— J'ai vu son cadavre ! Je l'ai touché ! Mon père était mort. Tout ce qu'il y a de plus mort.

— C'est le corps de Grayson que tu as vu, mon fils, dit Aristote.

Savitar leva la main, et des images apparurent sur le mur comme sur un écran de cinéma. Elles montraient deux tigres en plein combat. Wren les reconnut : son père et son oncle. D'un coup de patte, Aristote ouvrit la gorge de Grayson. Celui-ci s'effondra par terre, exactement à l'endroit où Wren avait trouvé son père.

Deux secondes plus tard, le tigre se changea en homme.

— Cela ne t'a jamais frappé, Wren, que le cadavre d'Aristote ait apparence humaine ? demanda Savitar.

A ton avis, ton père mort n'aurait-il pas dû avoir la forme d'un tigre, et non d'un homme ? Tu ne distinguais pas ses traits, car il était défiguré par les morsures, mais tu aurais pu concevoir un doute.

La lumière se fit dans l'esprit de Wren. Bien sûr ! Il aurait dû penser à cela lui-même ! Mais il avait subi un

tel traumatisme que sa capacité de réflexion s'en était trouvée annihilée. Même plus tard, chaque fois qu'il avait songé à son père, il ne s'était pas interrogé sur ce mystère. Mais il avait tellement fui ces souvenirs... Il comprenait maintenant que s'il y avait mieux réfléchi, il aurait relevé l'anomalie.

Mais cela ne changeait rien : il ne comprenait toujours pas. Et il le dit.

Son père posa la main sur son épaule.

— Mon frère était un Arcadien, comme notre mère.

Et il haïssait ce qu'il était. Tu fais de même, Wren. Tu te caches, tu t'efforces de ne pas te mêler au monde qui t'entoure. Heureusement, c'est en train de changer...

Aristote m a r q u a une pause, le temps de sourire à Marguerite.

— Jamais Grayson n'est parvenu à régler ses problèmes, reprit-il. Il était mal dans sa peau, et c'est pour cela que je ne lui faisais pas confiance. Ma mère m'avait averti. Il avait tous les pouvoirs d'un tigre, et la jalousie, la perfidie d'un humain.

— Je vous l'avais bien dit, que tout ça, ce n'était qu'une histoire de fric ! s'écria Dante.

Wren lui jeta un regard mauvais. Ce Dante, avec son air de Monsieur Je-sais-tout, lui portait sur les nerfs.

Aristote s'éclaircit la gorge, de façon à ramener l'attention sur lui.

— Pendant que Maggie et toi étiez... ailleurs, j'ai réfléchi à tes paroles, Wren, à ce que tu m'as raconté de la nuit où tu m'as trouvé. Et je me suis rappelé : tu as dit que j'étais sous forme humaine. Alors, j'ai compris que ce n'était pas moi que tu avais découvert mort.

C'était impossible. Je suis un tigre. Mon cadavre aurait donc dû être celui d'un tigre.

— Mais vous m'avez donné vos pouvoirs, remarqua Marguerite.

— Je vous ai donné les pouvoirs que ma mère m'avait

transmis. J'ai conservé les miens.

Il revint à Wren.

— Je savais que Karina avait vu Grayson mort. Il avait certainement le visage extrêmement amoché et, de ce fait, était méconnaissable. Celui qui l'a tué l'a défiguré, et Karina a cru que ce cadavre était le mien, puisque jamais je n'aurais laissé de mon plein gré mon frère franchir le seuil de ma maison.

Il s'interrompit une seconde, avant d'ajouter :

— Sauf si je l'y avais invité dans l'idée de me battre avec lui. Et c'est là la question qui m'a longtemps hanté : pourquoi aurais-je fait cela, et quand ? Puis j'ai fini par trouver la réponse. Si Grayson t'a accusé de m'avoir tué avant que tu reviennes dans le passé, Wren, alors j'ai fait entrer mon frère pour l'abattre après ton départ.

Totalement perdu, Wren demanda à Marguerite :

— Tu arrives à suivre ?

— Non, pas vraiment, mais bizarrement, ce que dit ton père a un sens pour moi. Monsieur Tigarian, si vous avez tué Grayson, alors qui a tué Karina ?

Aristote laissa échapper un long soupir.

— Ah... C'est moi. Après t'avoir enfermé, Wren, je suis allé les trouver, elle et son amant. Nous nous sommes battus, et au cours du combat, l'amant est tombé dans la cheminée. Des braises se sont éparpillées dans toute la pièce et ont mis le feu à la maison. L'amant a brûlé, mais Karina et moi avons continué à nous battre. Je l'ai finalement tuée, mais les flammes avaient tout envahi. Sachant que j'étais censé mourir ce soir-là, j'ai cru que je devais périr dans l'incendie. J'ai perdu connaissance... et je me suis réveillé plus tard... dans un refuge pour animaux !

Wren tombait des nues. Quoi ? Son père était vivant depuis toutes ces années ?

— Père, pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

Ce fut Marguerite qui répondit.

— Parce qu'il savait que tu devais grandir sans lui, sous peine d'altérer le futur.

Aristote confirma d'un hochement de tête.

— Tu ne serais pas revenu m'apprendre que j'allais être tué, et si tu ne l'avais pas fait, j'aurais bel et bien été assassiné. Et toi aussi ! Je n'aurais pas modifié mon testament, et tu aurais été placé sous la tutelle de Grayson.

— Exact, intervint Savitar. Le silence d'Aristote a permis aux événements de se dérouler tels qu'ils étaient écrits.

Wren ne parvenait toujours pas à y croire.

— Comment as-tu pu te cacher pendant si longtemps, père ?

— J'ai dirigé Tigarian Technologies sous l'apparence d'un humain.

Aristote se mit à rire.

— Vous savez, j'ai beaucoup apprécié les informations que vous êtes venus me donner sur l'Internet. Vous aviez raison, c'est un sacré bouleversement. Je dois avouer que ça a été très dur pour moi de ne pas tenter de passer devant Microsoft, après ce que vous m'avez appris. Mais j'étais trop heureux d'être en vie pour aller enquêter les Parques avec mes envies de devenir le roi de l'Internet. Être le numéro deux est quand même mieux qu'être mort.

Dante siffla pour attirer l'attention.

— Tout cela est bien joli et attendrissant, dit-il lorsque tous se furent tournés vers lui, mais j'ai à faire ailleurs et je commence à m'ennuyer, ici. Savitar, puis-je me retirer ?

— Ça dépend. Est-ce que la sentence de mort qui frappait Wren est levée ?

Ce fut Vane qui répondit.

— Écoutez, Aristote Tigarian est vivant, et il reconnaît avoir tué sa compagne, la mère de Wren, en état de légitime défense. Je ne vois pas de quoi Wren pourrait être responsable, alors je propose l'annulation de la sentence.

— Qui vote en faveur de la proposition de Vane ?
demanda Savitar.

Dante leva le doigt.

— Moi.

— Et les autres ? insista Savitar.

Le vote fut unanime.

— Très bien. Dans ce cas, vous êtes tous libres. Rentrez chez vous.

Les membres du Conseil disparurent, sauf Dante, qui marcha vers Wren, la main tendue.

— Félicitations, tigre. J'ai toujours été persuadé de ton innocence. Sache que si un jour tu as besoin d'un refuge, *L'Inferno*, mon night-club, t'est ouvert.

— C'est sympa, Dante, dit Wren, touché.

— Pas de problème. Je vous souhaite bonne chance as tous les deux. J'ai l'impression que vous allez en avoir besoin.

Il se volatilisa. Ne restait que Savitar. Wren fit alors pour l'immortel ce qu'il n'avait jamais fait pour un humain : il alla lui serrer la main.

— Merci pour tout.

— Ce n'est pas moi qu'il faut remercier. Je me suis contenté de t'amener à La Nouvelle-Orléans. La suite et son satisfaisant dénouement, c'est l'œuvre de ton père et la tienne, Wren. Maintenant, si vous voulez bien —. excuser... La vague approche.

Il chausa des lunettes noires et remplaça ses vêtements par une combinaison de plongée. Une nanoseconde plus tard, il n'était plus là.

Tout en essayant de remettre de l'ordre dans ses pensées en pleine débandade, Wren se tourna vers son père.

— Je n'arrive toujours pas à y croire. Tu es réellement en vie?

— Réellement. Quand je pense que je me balade sous un faux nom depuis toutes ces années... Josiah Crane. C'est moche, comme pseudo, hein?

— Pas du tout, assura Marguerite. C'est très beau.

— Vous êtes un ange, Maggie. Je suis désolé de vous avoir laissée seule avec Zack quand j'ai embarqué Grayson. Il ne vous a pas fait de mal, n'est-ce pas ?

— Non.

— Voilà qui me soulage. Et ne m'étonne pas : j'étais sûr que vous vous en sortiriez très bien. Vous êtes une tigresse-garou de compétition.

Aristote prit son portefeuille, l'ouvrit et en sortit une

carte de visite professionnelle qu'il tendit à Wren.

— Je suppose que vous allez être pas mal occupés, à votre retour à La Nouvelle-Orléans, mes petits.

Mais essayé de me donner de vos nouvelles de temps à autre. Et si vous passez par New York, venez me voir.

— Je le ferai, papa.

— Avec Maggie ?

— Je resterai auprès de Wren, monsieur Tigarian, affirma la jeune femme.

— Très bien.

Wren donna l'accolade à son père, lequel serra ensuite Marguerite dans ses bras.

— Faites attention à vous, les enfants.

— Vous aussi, monsieur Tigarian.

— Oui, papa. Sois prudent.

Un ultime hochement de tête, un dernier sourire, puis Aristote s'en alla.

Wren glissa la carte dans sa poche.

— Et maintenant, que fait-on ? s'enquit Marguerite.

Après tout ce qui s'était passé, il lui semblait invraisemblable qu'elle puisse rentrer simplement chez elle.

Mais ce qu'elle eut sous les yeux u n e seconde plus tard lui parut encore plus invraisemblable : Wren avait posé un genou à terre devant elle. Il lui prit la main et demanda d'un ton solennel :

— Marguerite, lady Tigresse, veux-tu m'épouser ?

Le cœur de la jeune femme manqua plusieurs battements. Wren n'avait pas le droit de faire cette demande !

Pas en tant qu'humain !

— Wren, il n'est pas prévu que nous nous unissions !

Il haussa les épaules.

— Que les Parques aillent se faire voir. Marque ou pas marque, je t'aime et je veux passer le reste de ma vie avec toi.

Des larmes brouillèrent soudain la vision de Marguerite. Jamais elle n'avait entendu d'aussi délicieuses paroles. Wren tenait fermement sa main, comme s'il

avait peur qu'elle la retire.

— Ma chérie, acceptes-tu de devenir ma femme ?

— Évidemment ! s'exclama-t-elle en riant, tandis que

les larmes de joie roulaient sur ses joues. D'autant

que je ne suis plus en mesure d'épouser un type normal,

désormais. Je risquerais de le dévorer accidentellement

lors de la pleine lune...

Wren joignit son rire au sien, se releva, l'enlaça, puis

lui prit le menton entre deux doigts pour amener son

visage à la hauteur du sien.

— Inutile d'attendre la pleine lune, Maggie. Je veux

bien te servir de dîner chaque fois que tu seras affamée.

Ils s' étreignirent, et Marguerite songea qu'elle vivait

là le moment le plus beau de toute son existence.

Jusqu'à ce qu'une pensée vienne le ternir.

— Nous ne pourrons pas avoir d'enfants, n'est-ce

pas ?

La mine soudain sombre, Wren la lâcha et recula.

— Non. Mais rien ne nous empêchera d'en adopter.

Si cela te convient.

— Cela me convient. Et toi ? Tu es sûr que tu ne souffriras pas trop que nous n'ayons pas de bébés bien à nous ?

— Pas du tout. Dans la mesure où je t'aurai, toi, je

serai l'homme-tigre le plus heureux du monde.

Marguerite pressa ses lèvres contre celles de Wren, et

ils échangèrent un baiser torride.

Tout était dit. Enfin, presque. Car il restait maintenant à mettre le sénateur Goudeau au courant.

Deux jours plus tard

D'un pas conquérant, Maggie à côté de lui, Wren franchit le seuil du *Sanctuaire*.

Comme c'était étrange d'être de retour ici après tout ce qui était arrivé ! Il avait passé les vingt dernières années à nettoyer les tables dans cet endroit que jamais

il n'avait considéré comme son foyer. Il avait vécu ici

reclus, comme un ermite. Pour lui, *Le Sanctuaire* était l'équivalent d'une coquille au fond de laquelle il se reti-raït.

Maintenant, il devait mener une nouvelle vie, avec

une famille toute neuve, composée de Marguerite, Mar-

vin et son père. Cela lui faisait un peu peur, mais il ne

serait pas revenu en arrière pour un empire. Il avait

l'impression d'avoir obtenu le droit de renaître, de

recommencer de zéro. L'ancien Wren avait disparu, et

à sa place, il y avait un homme qui savait exactement

ce qu'il voulait.

C'était que cette femme fût toujours à ses côtés.

Le cœur battant trop vite, il serra Marguerite contre

lui tout en s'approchant de Dev.

— Bienvenue, lui dit celui-ci, comme si rien ne s'était
passé.

Wren émit un ricanement.

— Ne t'en fais pas, Dev, je ne compte pas rester. Je
suis simplement venu chercher Marvin... sauf si l'un des cons qui traînent ici l'a bouffé.

— Rémi a essayé, dit Dev, l'air amusé, mais ce sale
petit hamburger est foutrement rapide. Il lui a échappé, et depuis, il se planque dans la chambre d'Aimée.

Wren ne trouva pas l'histoire roborative. Sans ajouter un mot, il fit traverser le bar à Marguerite, puis la cuisine, jusqu'à la porte qui s'ouvrait sur la
Maison Peltier. Comme d'habitude, Rémi en bloquait l'accès,

une expression menaçante sur les traits.

— Barre-toi, l'ours ! ordonna Wren. Et grouille-toi,
sinon je te vire de là à coups de pied au cul.

Rémi croisa les bras sur sa poitrine et défia Wren du
regard.

— Laisse-le passer, mon ange.

Wren se retourna. Nicolette, qui venait de demander
à son fils de se retirer, affichait une mine sévère mais
pas hostile. Wren ne ressentait aucune onde d'agressivité émanant d'elle.

Rémi parut choqué par l'ordre de sa mère.

— La femme...

— Elle peut aller avec lui, coupa Nicolette. Elle est
désormais l'une des nôtres.

Wren sentit que Rémi avait envie de se jeter sur lui.

Qu'il essaie donc ! Il l'attendait de pied ferme.

Mais l'ours obéit à Nicolette et se déplaça sur le côté.

Wren ouvrit la porte et fit entrer Marguerite en pre-
mier. Il ne faisait pas du tout confiance aux ours. Par
prudence, il préférait rester derrière elle et surveiller les
Peltier du coin de l'œil.

Nicolette le suivit dans le vestibule.

— Désolée pour ce qui s'est passé, tigre.

— Désolée ? Oh que non, tu ne l'es pas, rétorqua

Wren en ricanant.

Il approchait de l'escalier quand Nicolette le retint

par le coude.

— Sais-tu que tout est de ta faute, Wren ? Tu ne t'es j a m a i s intégré au groupe.

— Je n'ai jamais été dupe de ta soi-disant générosité,

tu veux dire. Et tu as raison, je ne me suis pas intégré.

Je ne suis pas comme tous les autres, qui sont prêts à

sacrifier leur vie pour les Peltier ! Je vois clair en toi : tu

fais ce qu'on attend de toi, mais en réalité tu ne veux personne ici à part ton clan. Ceux qui se réfugient ici ne représentent rien pour toi. Ils ne sont qu'un moyen pour

atteindre le but que tu t'es fixé, et dans un certain sens, je respecte cela. C'est la loi du plus fort. Soit tu dévorent l'ours, soit l'ours te dévore. Mais je préfère être celui qui

dîne, pas le dîner.

Il se tourna vers Marguerite, qui l'attendait sur la pre-

mière marche. Elle le fixait, et il distinguait la lueur de

fierté dans ses prunelles sombres.

— Je ne dois loyauté qu'à un seul être, Nicolette.

— Je comprends. Et nos lois continuent à s'applique:

ici. Maintenant que tu as été innocenté...

— Laisse tomber. Il y a suffisamment d'humain en

moi pour faire table rase du passé. Tu t'es retournée

contre moi, mais je peux l'oublier. J'ai trop à perdre,

maintenant, pour entretenir de vieilles rancunes ou son-

ger à me venger.

— Tu accepteras donc de partir si je te le demande ?

— Je suis seulement venu chercher le singe.

— Alors, prends-le et va-t'en.

— C'est bien mon intention.

Wren gravit l'escalier, Marguerite toujours devant lui

Il longea le couloir jusqu'à la chambre d' Aimée et

frappa à la porte.

— Entrez !

Il poussa le battant. Aimée, sous forme humaine, était sur son lit. Elle regardait la télévision.

Marvin lâcha la banane qu'il tenait et se précipita vers

Wren en criant de joie. Wren serra le petit animal!

contre son cœur et se mit à rire.

— Salut, mon pote ! Tu m'as manqué aussi, lança-t-il

au singe, qui s'était accroché à son cou.

L'expression d' Aimée était claire : elle était stupéfaite

que Wren soit là.

— Merci d'avoir veillé sur lui, Aimée.

— Je t'en prie.

— Viens, Maggie, on s'en va.

— Attends, Wren, j'ai plusieurs choses pour toi, dit

Aimée.

Il fronça les sourcils en la voyant s'agenouiller et sortir une boîte de dessous le lit.

— Ce sont quelques bricoles que tu avais laissées.

Elle ouvrit la boîte, et Wren, incrédule, reconnut ses vêtements et le sweat-shirt que Marguerite lui avait offert.

— Je savais que tu masquais soigneusement ton

odeur, Wren, alors j'ai mis tout ça dans une boîte totalement étanche.

Une vague de reconnaissance submergea Wren. À la

différence de sa mère, Aimée était plus humaine qu'ourse.

— Merci, Aimée. C'est réellement...

— N'en parlons plus, OK ?

— OK. Comment va Fang ?

La tristesse se peignit sur les traits d'Aimée.

— Je ne sais pas. Il m'est interdit de le voir, désormais. Ils me surveillent constamment.

Wren était navré pour elle. Il comprenait maintenant

comme il devait être dur d'être séparé de l'être aimé. Il

aurait tué quiconque se serait mis entre Marguerite et

lui.

— Je suis vraiment désolé.

— Il ne faut pas. Vous voir ensemble tous les deux me

redonne un peu d'espoir.

— De l'espoir ?

— Oui. Pour mon propre avenir.

Elle se hissa sur la pointe des pieds et embrassa Wren

sur la joue.

— Faites bien attention à vous.

— Nous n'y manquerons pas. Toi aussi, prends soin de toi.

Marvin quitta l'épaule de Wren pour celle de Marguerite. Sa petite main plongea dans les cheveux de la jeune femme et les ébouriffa gentiment.

— Je crois qu'il m'aime bien, fit Marguerite en riant.

— Il a intérêt ! Au revoir, Aimée. Et bonne chance.

— Au revoir.

Wren enlaça la taille de Marguerite et, en un éclair se téléporta avec elle dans ce qu'elle découvrit être sa maison.

Leur maison, pensa-t-elle en même temps que lui.

Eh oui... Après toutes ces années, il avait enfin un

oyer, et cette idée le comblait de bonheur. Il n'y avait qu'un endroit où il était encore plus heureux qu'entre ces murs, c'était dans les bras de Marguerite.

— Pauvre Aimée, déclara Marguerite en conduisant

Marvin à la cuisine pour lui donner à boire. Tu crois

qu'elle trouvera un moyen pour être avec Fang ?

— Je ne sais pas. Pour vivre avec lui, il faudra qu'elle quitte son clan, et je doute qu'elle se résigne jamais à le faire.

Marguerite soupira rêveusement en se nichant contre

la poitrine de Wren, puis sourit en voyant Marvin sauter

dans sa gamelle d'eau. Elle humait le p a r f u m de son

bien-aimé avec délectation, et le désir montait en elle

Tout était parfait. Enfin, presque. Le voyage dans le

passé lui avait fait manquer une semaine de cours, mais elle se sentait capable de rattraper son retard. Avec l'aide du professeur Alexander, elle se remettrait vite sur

les rails et réussirait son examen.

En accord avec Wren, elle avait décidé d'achever son dernier trimestre à la faculté de droit. Ensuite, ils voyageraient un peu. Après quoi, elle se présenterait au concours du barreau.

En attendant, c'était si bon d'être blottie contre Wren

Le paradis...

Que le bruit que faisait Marvin troublait quelque peu

il fouillait dans les placards.

— D'où vient-il, Wren ?

— Je ne sais pas. Il était dans la voiture de Savitar

quand celui-ci m'a sauvé. Il est avec moi depuis cette

NUIT-LÀ.

— C'est un adorable petit singe.

Elle chatouilla le cou de Wren du bout de la langue

pendant qu'il pressait son bas-ventre contre le sien

: une manière très suggestive.

— Marvin, va donc voir ta nouvelle chambre et ferme

la porte !

Le singe protesta avec des cris aigus, puis s'exécuta.

— Il est super intelligent, commenta Marguerite en

riant.

— Mmm...

Dans l'immédiat, Wren n'était manifestement pas

intéressé par le QI du singe, mais par ce que ses mains

caressaient: il les avait glissées sous la jupe de Marguerite et avait entrepris de lui retirer ses sous-vêtements sans user de la magie.

— Tu es un tigre affamé, hein ? lui demanda Marguerite alors qu'il parvenait à ses fins: collant et slip gisaient sur ses chevilles.

Elle acheva de s'en défaire d'un coup de pied, tandis

que Wren déboutonnait son jean et l'abaissait sur ses

hanches. Puis il souleva Marguerite par la taille et l'assit au bord de la pailasse.

— Je suis un tigre insatiable, dit-il.

Et après avoir placé la jeune femme à la hauteur de

son sexe, il la pénétra sans autre forme de procès. Elle

l'enveloppa de ses bras, de ses jambes, et bougea avec lui.

Elle adorait sentir sa puissance en elle. Aucun homme

n'égalait Wren !

La jouissance monta en elle comme un geyser. Elle

s'entendit feuler, et il gronda en écho.

Lorsque les spasmes de plaisir qui agitaient leurs

corps s'apaisèrent enfin, Wren demanda en souriant :

— Verrais-tu un inconvénient à ce que je reste en toi

: toute la journée ?

— Aucun.

Ce seul mot suffit à ranimer le désir de Wren. Mais il

voulait profiter des seins ronds de Marguerite, encore dissimulés sous le chemisier.

Il entreprit donc de débou-

tonner le vêtement et se rendit compte qu'aucun soutien-gorge n'emprisonnait les exaltants globes ivoire au pointes roses dressées.

— Je sais que tu n'aimes pas les soutiens-gorge, souf-

fla Marguerite.

Ainsi, elle avait lu dans ses pensées. C'était vrai que

ces accessoires à bretelles, baleines et élastiques lui semblaient superflus chez une femme dotée d'une poitrine aussi parfaite que celle de Marguerite.

Il lui mordilla les mamelons, suscitant de petits cris

d'extase qui le stimulèrent tant qu'il eut immédiatement

un autre orgasme, auquel Marguerite répondit aussitôt.

À peine revenaient-ils sur terre qu'un grand cri aigu

poussé par Marvin, retentit dans la maison.

Wren se retira en jurant et fit réapparaître leurs vête-

ments.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Marguerite, inquiète.

Quelqu'un venait les chercher ?

— Marvin me signale qu'une voiture est en train de

se garer dans ton allée.

Comment était-ce possible ? Personne n'était censé

venir lui rendre visite aujourd'hui. Elle avait dit à Todd

Blaine et les autres qu'elle renonçait à participer à leur

groupe de travail.

Déjà, on frappait à la porte. Fermeement, avec autorité.

Marguerite échangea un regard avec Wren avant d'aller ouvrir. Elle entrebâilla le battant et éprouva dans la

seconde le besoin de le refermer : le visiteur était son père ! Flanqué de deux agents des services secrets, le sénateur Goudeau portait, comme eux, un costume noir

aux épaulettes rembourrées, dans le style destiné aux hommes d'affaires signé Ralph Lauren. Ils composaient un stupéfiant tableau sur le perron.

— O mon Dieu, les types de X-Files !

— Ne fais pas ta maligne avec moi, jeune fille, répliqua le sénateur. As-tu la moindre idée de ce que tu as interrompu ?

Je n'ai pas de temps à perdre à sauter d'un avion à l'autre pour venir me rendre compte sur place de ce que trafique ma fille qui manque ses cours et me raccroche au nez !

Marguerite lui lança un regard ennuyé tout en soupirant : Sans mot dire, elle laissa la porte ouverte, puis se dirigea d'un pas tranquille vers son secrétaire. Au passage elle jeta un coup d'œil à Wren, lui signifiant de ne pas intervenir, qu'elle avait la situation en main.

Par télépathie, il lui demanda si elle en était sûre. Elle acquiesça d'un hochement de tête, en dépit de l'irritation grandissante qu'elle percevait chez son père.

Le sénateur eut une mimique de désapprobation lorsqu'il entra dans la maison, flanqué de ses hommes.

— Qu'est-ce que c'est que cette tenue, Marguerite ? Tu es habillée comme une poule !

Effectivement, la minijupe et les hauts talons ne faisaient pas partie de l'uniforme d'une jeune fille BCBG.

Marguerite avait acheté cette tenue la veille, car Wren lui avait dit aimer voir ses jambes. Son chemisier était peut être un peu trop collant, mais il était tout de même

décent! Elle n'avait rien d'une prostituée, songea Marguerite avec colère elle n'avait plus treize ans, que diable ! Elle était adulte, et par conséquent plus rien ne l'obligeait à obéir à son père.

— D'accord, papa, je ressemble à une prostituée.

Mais la question est : une pute de luxe ou de bas étage ?

— Tu ne ressembles ni à l'une ni à l'autre, gronda Wren.

Elle lui sourit avec gratitude. L'expression de son père s'assombrit davantage lorsqu'il vit Wren.

— C'est lui, le serveur avec lequel tu traînes en ce moment ?

Marguerite s'approcha de Wren, qui la serra contre lui.

— Oui, papa, c'est mon serveur et je suis amoureuse de lui. Nous avons prévu de nous marier à la fin du mois.

Goudeau fit un pas vers sa fille. Tout dans sa posture

était menaçant. Marguerite sentit que Wren était prêt à en découdre.

« Je vais régler ça, mon chéri. Ne t'en mêle pas », lui

dit-elle par télépathie.

Wren se détendit.

— Mais enfin, Marguerite, à quoi penses-tu ? s'ex-

clama le sénateur.

Hors de question de présenter des excuses ou de

battre en retraite, se dit Marguerite.

— Navrée, mais c'est ma vie, papa, et à partir de

maintenant, je compte bien la mener comme je l'en-

tends. J'aimerais beaucoup que tu en fasses partie. Tou-

tefois, si cela t'est impossible, tant pis. J'en ai assez de

passer mon temps à essayer de te faire plaisir.

— Tu aurais intérêt à m'écouter, jeune fille, car il se

trouve que ta vie m'appartient ! Cette maison, ta voiture

tes frais d'inscription à la faculté... Je paie tout ! Sans moi, tu ne serais même pas en mesure de régler ta facture de téléphone portable ! Si tu épouses ce minable

je t'expulserai de cette maison et je te couperai les vivres si vite que tu n'auras pas le temps de dire ouf !

— Très bien, fit Marguerite d'un ton las, nous allons

déménager.

Le sénateur resta un instant sans voix, puis reprit :

— Et où iras-tu ? Oh, attends, je comprends... Tu iras là où on a besoin de quelqu'un pour nettoyer des tables Marguerite, réfléchis un peu. N'agis pas sur un coup de

tête. Et ne fiche pas ta vie en l'air pour un *loser* que tu

as ramassé dans un bar. On ne vit pas d'amour et d'eau fraîche ! L'amour, c'est bien joli, mais ça ne nourrit ni ne protège.

— Tu te trompes, papa. Wren peut me protéger, et il

le fera.

— Bon sang ! s'écria le sénateur avec fureur. Après

tout ce que j'ai fait pour toi, tout ce que je t'ai donné

voilà que tu me craches à la figure ? Pourquoi, Marguerite ? Pourquoi me tournes-tu le dos de cette façon ?

— Cela n'a rien à voir avec toi, papa. Il s'agit de Wren

et de moi. Tu n'as pas joué de rôle dans cette histoire.

Ce n'est pas à cause de toi que je suis tombée amoureuse de Wren. Tu n'es en aucune manière concerné.

— Très bien. J'exige que vous ayez tous les deux

quitté cette maison demain.

— Entendu.

Le visage du sénateur se changea en masque de pierre.

— Ceci n'est pas un jeu, Marguerite. Je ne plaisante pas. Bousille ta vie comme bon te semble. Tu finiras dans la rue. Je vais bloquer tout de suite

tes cartes de

crédit et vider ton compte en banque. Dans les heures
à venir, tu n'auras absolument plus rien.

Marguerite se laissa aller contre la poitrine de Wren,
puis leva les yeux vers lui.

— Où allons-nous vivre, chéri ? Quelle triste mesure as-tu à m'offrir ?

Wren haussa les épaules.

— Eh bien, il y a la propriété de ma famille en

Ecosse, mais la région est froide et tu sais que je déteste

le froid. Alors, voyons... Le domaine d'Afrique du Sud,

dans une réserve ? Ou bien une île privée du Pacifique ?

il paraît que c'est magnifique. Ma mère adorait y aller.

Ce n'est pas très grand, mais tout à nous. Ensuite, il y a

yacht ancré aux Bahamas... Ah, j'oubliais le duplex au sommet du Tigarian Building, à New York. Mais ça me ferait l'effet d'habiter au-dessus de la boutique, et en

plus, la ville est bruyante.

Il se gratta le menton d'un air songeur avant d'achever :

— Tu tiens à finir tes études, mon amour, alors le plus

simple serait qu'on achète cette maison dans Garden District qui te plaît tant.

— Oh ! Le manoir de deux étages avec une piscine ?

— Oui. Il coûte combien ? Quatre millions et demi de
dollars ? Je vais appeler mon gestionnaire pour qu'il s'en

occupe. Nous pourrons emménager demain.

Les yeux du sénateur s'étaient arrondis comme des

soucoupes.

— Qu'est-ce que c'est que ces conneries ?

— Ce ne sont pas des conneries, papa. C'est juste la vérité.

— Marguerite, il te m e n t ! Réveille-toi ! Ne sois pas

idiote !

— J'ai une question à te poser, papa. Je sais que tu t'es démené pour être dans les petits papiers de Bill Laurens. D'après toi, Bill a, tu l'as répété cinquante mille fois, plus d'argent que Dieu lui-même. Connais-tu, l'origine de la fortune de sa famille ?

— Évidemment ! Les Laurens sont actionnaires de Tigarian Technologies !

— Exact. Ça t'intéresserait de faire la connaissance ;

de celui qui détient cinquante-deux pour cent des actions de Tigarian Tech ?

— Ne dis pas de bêtises : ce n'est pas possible d'approcher cet homme.

— Oh, mais si, papa, assura Marguerite en souriant tu l'as devant toi. Je te présente Wren Tigarian, celui qui possède la plus grosse part du gâteau.

Pour la première fois de sa vie, Marguerite vit son

père complètement désarçonné.

Elle se retourna et fit avec maladresse quelque chose

de fort peu élégant : elle siffla Marvin. Le singe bondit dans ses bras. Dès qu'il se fut accroché à son cou, elle pivota sur ses talons, alla prendre ses clés sur le secre-taire, puis, plus sûre d'elle qu'elle ne l'avait jamais été revint vers son père et lui tendit les clés.

— Ne le prends pas mal, papa, mais je ne veux pas de

l'existence que tu m'as organisée. Je veux celle que je

me bâtirai moi-même... avec Wren. J'en ai assez d'être

sous ta domination. Il n'est plus question que tu contrôles mes faits et gestes.

Elle lui plaqua le trousseau dans la p a u m e et l'obligea à refermer ses doigts autour.

— Je t'aime, papa. Je serais heureuse que tu fasses

partie mon avenir. Mais si tu t'y refuses, tant pis. Ce

sera ton choix. Je ne suis plus ta petite fille effrayée, j'en crains plus de te déplaire. Je suis Maggie Goudeau et je sais ce que je veux. Le jour où tu décideras que tu

peux m'aimer et m'accepter telle que je suis désormais,

passe-moi un coup de fil.

Sur ces mots, elle tourna le dos à son père et prit la main de Wren. Elle se sentait bien. Libre. Heureuse.

L'avenir s'ouvrait à elle, sans limites. Quelques semaines

plus tôt, plonger ainsi dans l'inconnu l'aurait terrifiée,

mais aujourd'hui, elle avait hâte de partir à l'aventure,

de relever les défis qui l'attendaient.

Elle lâcha la main de Wren, s'attendant à tout instant que son père la rappelle, mais il n'en fit rien.

D'accord. Il en irait ainsi. Son père avait besoin de

temps pour encaisser le choc. En ce qui la concernait,

elle avait des siècles devant elle.

Sans se retourner, elle monta dans la Mustang de collection de Wren, Marvin juché sur ses genoux.

— Tu es sûre... commença Wren en se mettant au

volant.

— Absolument, coupa-t-elle.

Il lui embrassa la main.

— .Alors ? Quelle direction prenons-nous ?

Elle lui décocha un coup d'œil suggestif.

— Je vote pour un hôtel tranquille où nous pourrons

repandre ce que mon père a interrompu.

— Ah, voilà qui me va tout à fait, lady Tigresse.

Marguerite sourit, un sourire qui s'effaça lorsqu'elle

regarda dans le rétroviseur. Son père, les deux agents secrets derrière lui, se tenait immobile sur le perron, les yeux rivés sur la Mustang. La petite fille en elle brûlait de revenir vers lui et de lui sauter au cou.

Mais elle n'était plus une petite fille, se morigéna-elle. Tant que le sénateur n'accepterait pas cette vérité, elle n'aurait plus rien à lui dire.

Elle ne pouvait qu'espérer qu'un jour, il accepterait la

femme qu'elle était devenue. En attendant, tant pis pour lui.

Elle ne tolérerait plus jamais qu'il exerce son auto-

rité sur elle.

Ragaillardie par sa détermination toute neuve, elle

baissa les yeux sur sa paume toujours vierge de toute

marque.

— Wren ? Crois-tu que nous serons jamais unis ?

— Nous le sommes, Maggie. Je n'ai pas besoin de

preuve visible comme une marque pour en être sûr.

— Je t'aime, Wren.

— Je t'aime aussi, bébé.

Un miracle, se dit Marguerite avec émerveillement

Ils s'aimaient envers et contre tout.

— Tu es toujours certain de vouloir m'épouser ? Mal-

gré un beau-père aussi hostile ?

— Ton père ne me fait pas peur. S'il vient me cher-

cher noise, je n'aurai qu'à le dévorer.

— Parfait. Je saurai qu'écrire sur le menu : tête de

sénateur. C'est cool, ça ! s'exclama Marguerite en riant.

Wren joignit son rire au sien, mais sa gaieté était ter-

nie par la tristesse qu'il percevait chez Marguerite. Ce

foutu politicien faisait de la peine à la jeune femme, et

il aurait pu le tuer pour ça. Il ne comprenait pas l'atti-

tude de Goudeau. Marguerite était sa fille unique ! Com-

ment pouvait-il être aussi dur et intransigeant avec elle ?

Il caressa doucement la joue de Marguerite, avant de

démarrer et de prendre la direction du Quartier fran-

çais. Un feu rouge l'obligea à s'arrêter. Il en profita pour

regarder la jeune femme assise à côté de lui et se fit une

promesse : son père ne l'aimait pas, ou, plutôt, l'aimait

mal. Mais lui, il lui donnerait tant d'amour qu'elle ne

serait jamais en manque.

Épilogue

Un mois plus tard

Marguerite souriait à Wren. Ils se trouvaient dans le

jardin de leur nouvelle maison de Garden District. Il faisait

un peu chaud et humide, raison pour laquelle elle

avait choisi une robe de mariée légère, dont l'ourlet s'arrêtait en dessous du genou. Sa chevelure était relevée en un chignon orné de petites fleurs blanches. Elle avait

fait l'impasse sur le voile.

Wren, en smoking noir, chemise blanche et nœud

papillon, était superbe. Pour une fois, il n'avait pas les

cheveux dans les yeux. Il les avait soigneusement brossés en arrière, expliquant qu'il tenait à ce que rien n'entrave sa vision en ce grand jour qui devait être le point d'orgue de son existence.

Ces paroles, Marguerite les entendait encore, et elles

gonflaient son cœur de bonheur.

La réception comptait peu d'invités. L'assistance se

composait d'Élise, de Whitney, Tammy, Vane, Bride, qui

tenait son bébé dans ses bras, Fury, Fang et Aristote.

Sans oublier Marvin, qui, en tant que garçon d'honneur,

: porait un smoking sur mesure.

Le père de Marguerite avait été invité, mais il était

apparemment trop occupé pour se déplacer, ce qui

convenait très bien à la jeune femme. Elle voulait que

rien n'assombrisse ce jour magnifique. Mieux valait

que le sénateur soit absent que présent et de mauvaise

humeur.

Lors de la cérémonie, Wren embrassa l'annulaire de

Marguerite, où brillait une alliance d'or, puis posa se:

lèvres sur celles de la femme dont le prêtre venait d'an-

noncer qu'elle était désormais l'épouse de Wren Tiga-

rian. Ils étaient mari et femme, termes qui amusaient

d'autant plus Marguerite que, ces derniers temps, ils se

montraient davantage tigres qu'humains.

Dès que Wren s'écarta d'elle, les amies de Marguerite

se précipitèrent vers la jeune mariée pour la féliciter et

la serrer dans leurs bras. Marguerite leur rendit leurs marques d'affection, tout en écoutant les loups-garous taquiner gentiment Wren.

— Maintenant, tu es comme Vane ! Coincé pour l'éter-

nité, lança Fury. Mec, tu es idiot ! Vane était obligé de

s'enchaîner. Pas toi !

— Mets-la en sourdine, Fury, lui dit son frère en riant sinon j'envoie Bride te régler ton compte.

— Exactement, confirma Bride en tendant son fils a

son mari. Je connais un charmant petit démon très

friand de chair de loup.

Tous s'esclaffèrent, sauf Élise, Tammy et Whitney, qu:

ne saisissaient pas le sel de cette plaisanterie.

Lorsqu'ils rentrèrent dans la maison pour le dîner

Marguerite eut un choc en voyant Savitar dans le vesti-

bule. Vane fut aussi interloqué qu'elle. Il s'arrêta et détailla l'homme qui portait un pantalon blanc avachi une chemise hawaïenne blanc et bleu qu'il n'avait pas

boutonnée, offrant ainsi aux yeux de tous le spectacle

de ses abdominaux parfaits.

— Ça vous arrive de mettre autre chose que des trucs

de plage ? s'enquit Vane.

Savitar haussa les épaules.

— Toutes les autres fringues sont trop chaudes. Et

puis, celles-là sont faciles à enlever et à remettre. Hop

on les a, et hop, on les a plus.

— Eh bien... on vous croit sur parole, fit Marguerite

en fronçant les sourcils, craignant que Savitar ne se

livre à une démonstration devant ses amies.

— Exact. On n'a aucune envie d'en voir plus, dit Vane

en suivant les autres convives, qui se dirigeaient vers la salle à manger.

Lorsqu'ils furent seuls, Wren d e m a n d a à Savitar :

— Que nous vaut l'honneur de votre présence ?

Savitar esquissa un sourire.

— Je suis désolé de débarquer le jour de ton mariage. Je ne resterai pas longtemps.

— Rien ne vous oblige à partir rapidement, précisa

Marguerite.

— C'est vrai, ajouta Wren. Si vous voulez rester, nous

avons un buffet somptueux. N o u s ne vous avons pas

invité parce que n o u s pensions que les mariages, ce

n' était pas votre tasse de thé.

— Ils ne le sont effectivement pas, mais je voulais

vous apporter un présent de la part de l'ami que je suis.

— Il ne fallait pas, protesta Wren, soudain inquiet.

— Je sais, mais j'y tenais.

Savitar prit la main de Marguerite et la plaqua contre

elle de Wren.

La jeune f e m m e poussa u n e petite plainte : elle ressentait u n e vive brûlure. Elle retira sa m a i n et l'ouvrit.

Dans sa p a u m e se trouvait maintenant un tatouage.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— La m a r q u e de l'union, dit Wren. Je ne comprends

pas. Savitar, ceci est-il réellement /a m a r q u e ?

— Oui. Je ne fais pas confiance aux Parques. Ces trois

garces ont un sens de l'humour pervers, et il fallait à tout prix que j'évite qu'elles collent cette marque dans la main de quelqu'un d'autre, juste pour rigoler. Et puis, je me suis dit que, vous deux, vous auriez envie d'avoir des enfants un jour ou l'autre.

Un fugace nuage de tristesse assombrit les prunelles de Savitar.

— Chacun devrait avoir la chance de voir grandir ses enfants.

— Mais vous ne pouvez pas aller à l'encontre de la volonté du destin!

— Toi, tu ne le peux pas, petit tigre, mais moi, je fais

ce que bon me semble. Que les Parques aillent au diable ! Si elles veulent s'engueuler avec moi, qu'elles ne s'en privent pas, je les attends de pied ferme. Je me

fiche pas mal de ce qu'elles pensent, et elles le savent.

Vous deux, mes petits, vous aurez une belle vie. Maintenant, je repars : une super vague se présente. Je va l'attraper et prendre un max de plaisir.

Sur ces mots, Savitar disparut.

Marguerite frotta du bout de l'index la marque dans sa paume. Elle ne s'effaça pas.

— Cette marque est-elle authentique, Wren ?

Wren prit la main de la jeune femme dans la sienne et l'examina.

— Oui, je crois bien que oui.

— Alors, nous pouvons avoir des enfants ?

Wren eut un sourire plus que charmeur : il était empreint de lubricité.

— Il n'y a qu'un moyen de le savoir: on zappe la réception et on va se mettre au travail !

— Tu es une canaille !

— Je n'y peux rien, fit Wren dans un grognement fort explicite. Tu me fais trop envie, dans cette robe.

Il se penchait sur le cou de Marguerite quand quelqu'un s'éclaircit la gorge derrière eux. Immédiatement Wren se redressa.

Marguerite sentit ses joues s'empourprer quand elle découvrit son beau-père sur le seuil de la salle à manger.

Aristote secouait la tête d'un air désapprobateur, mais dans ses yeux brillait une petite lueur d'amusement.

— Je crois qu'ici, quelques personnes ont faim... de nourritures terrestres. Alors, verriez-vous un inconvénient à ce qu'on pioche dans le buffet en vous attendant?

— Oh, désolé, père... Nous arrivons.

L'expression d'Aristote était dubitative : vraiment ? Les amoureux enfiévrés allaient l'accompagner jusqu'à ces mets qui le faisaient saliver ?

Oui. Ils l'escortèrent, jusqu'à ce que la sonnette de la

porte d'entrée tinte.

Wren et Marguerite échangèrent un regard interrogateur.

— Ce n'est pas un invité de mon côté. Les Garous ne sonnent pas. Ils apparaissent.

— Oh, alors, ce doit être un livreur avec un paquet.

— Ne bouge pas, j'y vais.

Marguerite suivit Wren des yeux jusqu'à ce qu'il ait ouvert et eut la surprise de le voir se figer.

Intriguée, elle alla le rejoindre et se pétrifia à son

tour : l'homme qui se balançait d'un pied sur l'autre sur

le paillason, manifestement mal à l'aise, était son père.

Wren s'effaça, tout en faisant comprendre d'un geste

au sénateur qu'il pouvait entrer. Le soulagement se peignit sur les traits de ce dernier, vite remplacé par une expression de déception.

— Désolé d'être en retard, mon petit bouton-d'or. J'ai

vraiment essayé d'être à l'heure, mais il y a eu une session de nuit au Congrès, et les conditions météo étaient tellement mauvaises que mon vol a été retardé. Je suis

arrivé aussi vite que je l'ai pu.

Marguerite ne savait pas ce qui la stupéfiait le plus: que son père s'excuse, ou qu'il ait employé le tendre surnom qu'il lui donnait quand elle était petite.

Le sénateur toussa, comme pour cacher son embarras. puis sortit un écrin de sa poche.

— J'avais envisagé de t'envoyer ceci, mais après réflexion, je me suis dit que ce serait mieux que je te le remette en personne.

Marguerite regarda la boîte bleue à la forme désuète.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Les perles de ta grand-mère. Ta mère les portait lors de notre mariage, et je tenais à ce que tu les aies à ton tour le jour de tes noces.

Marguerite sentit ses yeux s'emplier de larmes. Depuis combien d'années son père n'avait-il pas parlé de sa mère de cette façon? Avec douceur, tendresse...

Wren vint poser une main réconfortante sur son épaule, et ses larmes se tarirent aussitôt. Puis Marguerite fit ce qu'elle n'avait jamais fait après la mort de sa mère : elle étreignit son père. Elle ouvrit ensuite l'écrin et découvrit, reposant sur le velours bleu, un splendide collier de perles et des boucles d'oreille; assorties.

— Mon Dieu... C'est magnifique!

— Aussi magnifique que toi... et que ta maman.

Cette fois, elle ne put retenir ses larmes, qui se mirent à rouler sur ses joues. De nouveau, elle se niche contre la poitrine de son père et crut rêver lorsqu'elle

se rendit compte qu'il ne se raidissait pas, mais la gardait contre lui et essayait doucement ses larmes du bout de l'index.

— Je t'aime, papa, lui souffla-t-elle à l'oreille.

— Moi aussi, je t'aime, Marguerite.

Il souriait, mais son sourire était empreint de tristesse.

— Je regrette de n'avoir pas été là pour te conduire à l'autel. J'aurais au moins pu téléphoner.

— Ne t'en fais pas, papa.

Wren prit le collier et s'apprêta à l'attacher autour du cou de Marguerite, mais le sénateur l'interrompit.

— Vous aurez tout le reste de votre vie pour aider ma fille à mettre ces perles. Si cela ne vous offense pas, j'aimerais le faire moi-même aujourd'hui.

— Bien sûr, dit Wren en lui tendant le collier.

Le sénateur attacha le collier, puis se plaça face Wren.

— Je sais que j'ai été un vrai abruti avec vous deux

Mais j'ai assez de cran pour reconnaître que j'avais ton

Il se tourna ensuite vers Marguerite.

— Tu es ma fille. Si Wren Tigarian peut te rendre

heureuse, je ne demande rien de plus. Au cours des der-

nières semaines, j'ai beaucoup réfléchi à ce que tu m'a;

dit, ma chérie. Alors, sache que si tu veux bien de moi dans ta nouvelle existence, je serai là.

— Et ce sera pour nous un grand bonheur que tu sois

i papa. Peu importe ce qui s'est passé avant : tu seras

toujours mon père.

M. Goudeau soupira, puis demanda à Wren:

— Alors ? On enterre la hache de guerre ?

Marguerite attendit avec anxiété la réponse de Wren.

Il hésita quelques instants, puis serra la main tendue

du sénateur.

— Tout ira bien tant que vous ne ferez pleurer Maggie que de joie.

le sénateur pressa la main de Wren entre les siennes.

— Ne vous inquiétez pas, je n'ai pas l'intention de lui

faire de la peine.

Encore une fois, quelqu'un attira leur attention en se

raclant la gorge.

Marguerite se retourna et vit Aristote, qui désigna la

salle à manger d'un signe de tête.

— Est-ce qu'on va finir par manger ?

— Oui, assura-t-elle en riant.

Puis elle présenta son père à celui de Wren, et ce fut un quatuor qui rejoignit les invités dans la salle à manger. La présence de ces trois hommes autour d'elle insuffla à Marguerite un regain de vitalité. Elle avait l'impression de flotter sur un petit nuage.

— Tu vas bien ? lui chuchota Wren en l'amenant à la place d'honneur, à table.

— Oui. Il ne me manque que ma mère...

— Je suis sûr qu'elle te voit et que ton bonheur lui fait chaud au cœur.

Marguerite l'embrassa sur la joue. Bizarrement, elle avait l'impression que les paroles de Wren n'étaient pas que des mots. Cette journée se révélait parfaite, finalement.

Grâce à un tigre-garou. Celui qui lui avait juré de passer sa vie entière avec elle.

Elle noua ses doigts aux siens, puis s'assit, et il s'installa à côté d'elle.

Peut-être n'y aurait-il pas d'autre jour aussi beau dans l'avenir, mais elle ne doutait pas que, quelles que fussent les épreuves qui les attendaient, elle les affronterait toujours avec Wren, et qu'à eux deux, ils seraient plus forts que le destin.

Savitar se hâta de plaquer sur sa figure une expression d'impassibilité totale lorsqu'il aperçut l'homme assis sur la plage, les yeux fixés sur les rouleaux qui déferlaient vers le rivage.

Affublé d'une chemise hawaïenne aux couleurs criardes et d'un bermuda de surfeur, l'homme aux cheveux noirs était à moitié allongé, en appui sur les coudes. Son attention semblait focalisée sur un point visible de lui seul.

Ce genre de regard perdu n'avait aucun secret pour Savitar. Il l'avait lui-même souvent. C'était d'ailleurs pour cela qu'il aimait tant la plage : on pouvait s'y évader en restant sur place. Et se sentir bien. L'océan, comme le temps, était illimité et se modifiait constamment. Il était immense, infini, et d'une puissance inéga-

table.

Les bras croisés sur la poitrine, il s'approcha de l'homme.

— Je leur ai donné ton cadeau.

Nick Gautier leva les yeux vers Savitar, qui se rendit compte que le jeune homme mettait quelques secondes à reprendre contact avec la réalité, à assimiler les mots qu'il venait d'entendre.

— Oh. Merci. C'est chouette de m'avoir rendu ce service.

— Pas de problème : ce sont de bons petits.

Nick hocha la tête, un sourire triste sur les lèvres.

— Jamais je n'aurais imaginé que Maggie ait tant de force en elle, qu'elle se battrait avec tant d'ardeur pour son avenir. Wren aussi m'a étonné. Ça fait sacrément plaisir de voir ses amis heureux, hein ?

— Pff... Comment le saurais-je? Je n'ai pas d'amis.

Les gens m'emmerdent, et les amis, un jour ou l'autre, t'entubent. Crois-moi, c'est comme ça que ça se passe.

— Dans ce cas, pourquoi suis-je là, Savitar?

— Du diable si je le sais !

Un mensonge. Nick était ici parce que Acheron l'avait demandé, et Acheron était l'une des rares personnes que Savitar ne rejeterait jamais.

— Dis-moi un truc, mec. Vont-ils...

— J'ai compris, coupa Savitar. Ils seront on ne peut plus heureux. Ils auront beaucoup de petits tigres-garous et penseront à toi de temps à autre. En fait, ils vont même donner ton prénom à leur premier bébé. Ce sera une fille, mais la petite Nikki ne sera pas traumatisée de porter un nom de garçon. Elle trouvera ça cool.

Nick eut l'air satisfait, mais Savitar savait qu'il souffrait. Nick n'avait pas souhaité mourir. Être mort l'enquiquinait à tous points de vue.

Mais la vie allait de pair avec la mort. Savitar le savait mieux que personne.

— Allez, mon gars, dit-il en montrant les vagues. On

va surfer !

Nick lui décocha un regard de reproche.

— Vas-tu finir par te décider à commencer mon entraînement de Chasseur de la Nuit ?

— Oui, mais dans l'immédiat, j'ai des trucs plus importants à faire. Une vague de sept mètres va arriver, et je tiens à en profiter.

Nick se leva en soupirant. Savitar portait déjà sa combinaison étanche. Il se dirigea vers l'eau. Une planche de surf apparut à côté de lui.

Nick était reconnaissant à Savitar de s'occuper de lui.

En effet, pour le moment, le jeune h o m m e était incapable de faire face à Acheron : il lui en voulait à mort depuis cette fameuse nuit où il était passé de vie à trépas. Mais il en avait plus qu'assez de rester assis à ne rien faire. Il voulait commencer à s'entraîner.

Il devait tirer un trait sur son ancienne existence, il le savait. Il n'était plus question de retrouver ce qui lui était familier. Encore moins de revenir à La Nouvelle-Orléans.

Comme Wren et Maggie, il fallait qu'il ouvre un nouveau chapitre de sa vie.

Il en était aux prémices, il le sentait, exactement comme il sentait la crête de la vague se former...